

LE CHEVALIER D'HARMENTAL  
(1849)



ALEXANDRE DUMAS  
en société avec M. Auguste Maquet

**Le chevalier d'Harmental**  
drame en cinq actes, en dix tableaux  
et un prologue

*Théâtre-Historique. – 26 juillet 1849.*

LE JOYEUX ROGER  
2015

ISBN : 978-2-924529-04-1

Éditions Le Joyeux Roger  
Montréal

[lejoyeuxroger@gmail.com](mailto:lejoyeuxroger@gmail.com)

## PROLOGUE

*Une petite chambre. – Porte au fond donnant sur un palier. – Fenêtre avec grand rideau. – Tables, chaises.*

### Scène première

Nanette, seule en scène ; Buvat, dans la chambre voisine.

NANETTE, balayant

Oui, monsieur Buvat, oui, votre déjeuner est prêt, vos habits sont brossés : vous savez bien que ce n'est jamais moi qui suis en retard... Eh ! mon Dieu ! quand un homme doit être à son bureau à dix heures, ce n'est pas pour y être à dix heures un quart, on le sait bien.

LA VOIX DE BUVAT, chantant

Laissez-moi aller jouer !  
Laissez-moi aller jouer !

NANETTE

Quelle facilité ! il chante en écrivant !

BUVAT, dans l'autre pièce

Dame Nanette !

NANETTE

Monsieur Jean !

BUVAT

Comment va madame Durocher, ce matin ?

NANETTE

Bien doucement, monsieur, bien doucement... Cette pauvre dame a voulu sortir un peu pour ses sollicitations, comme à l'ordinaire ; mais les forces lui ont manqué : elle vient de rentrer. Maintenant, je crois qu'elle dort dans sa chambre, avec sa petite.

BUVAT

Allons, tant mieux, mon Dieu ! tant mieux ! Et madame Denis ?

NANETTE

Oh ! madame Denis, elle se porte trop bien, comme toujours...

En voilà une veuve qui n'a pas maigri !... On dirait que j'entends son pas dans l'escalier. Je ferme votre porte, monsieur Jean, pour que vous puissiez finir tranquillement vos comptes. Bon ! c'est ici qu'elle venait.

## Scène II

Les mêmes, madame Denis.

MADAME DENIS, allant s'asseoir

Ouf !... Ah ! dame Nanette, il n'y a que vingt-huit marches de chez moi chez vous, mais elles sont roides ! Comment va le voisin ?

NANETTE

M. Jean écrit, madame.

MADAME DENIS

Encore quelque chef-d'œuvre... Voilà des rideaux bien fripés, dame Nanette.

NANETTE

On les repassera, madame. (À part.) Elle va recommencer son inspection, à présent.

MADAME DENIS

Oh ! une toile d'araignée, dame Nanette.

NANETTE

Eh ! madame, mon ménage n'est pas fini.

MADAME DENIS

Justement ! il devrait l'être.

NANETTE

Mais, madame, voilà quinze ans que je fais le ménage chez M. Jean ; je le faisais chez sa mère, une brave et digne femme, qui ne me chicanait pas, et qui cependant en avait le droit. Comme je ne fais pas votre ménage, à vous, madame, ne vous mêlez pas du mien, je le fais à mon goût ; et, si mon goût est celui de M. Buvat, personne n'a rien à dire.

MADAME DENIS

Eh bien, vous ne le ferez pas longtemps, son ménage.

NANETTE

Moi ?... Oh ! toujours !

MADAME DENIS

Nous verrons... Voilà une table sous laquelle on n'a pas balayé, un cadre qui n'a pas été épousseté depuis trois semaines.

NANETTE

Madame Denis !...

MADAME DENIS

Ah ! c'est le goût de M. Buvat ?

NANETTE

Et c'est aussi celui de madame Durocher, qui vous vaut bien.

MADAME DENIS

Une femme qui loge au cinquième, une femme à cinquante livres de loyer, qui ne me paye pas son terme, et qui ne vous paye pas même les six livres qu'elle vous doit par mois.

NANETTE

Une grande dame qui est belle, qui est bonne, qui est noble, qui est... tout ce que tant d'autres ne sont pas.

MADAME DENIS

Vous êtes une impertinente !

NANETTE

Une vraie veuve, celle-là ; une veuve qui a eu du chagrin lorsqu'elle a perdu son mari.

MADAME DENIS

Je vous ferai chasser.

NANETTE

Oh ! il faudra voir ! (Elles appellent toutes deux en même temps.)  
Monsieur Buvat ! monsieur Buvat !

## Scène III

Les mêmes, Buvat, une plume à la main.

BUVAT

Eh ! que de bruit !

MADAME DENIS

Monsieur Buvat, c'est une indignité ! il faut que vous chassiez

cette femme !

NANETTE

Monsieur Buvat, madame prétend que je fais mal votre ménage.

MADAME DENIS

Nous nous brouillerons si vous ne me donnez pas raison, monsieur Buvat.

NANETTE

Vous chercherez une autre ménagère si vous me donnez tort, monsieur Buvat.

BUVAT

Dame Nanette...

MADAME DENIS

Ah ! c'est comme cela !

BUVAT

Madame Denis...

NANETTE

Bien ! vous êtes un ingrat !

BUVAT

Mon Dieu ! que voilà une journée qui commence mal !... Mais qu'est-il arrivé ? Voyons ! Je n'aurai pas fini mon catalogue.

NANETTE

Je suis la plus raisonnable, moi, je me retire. Allons, madame.

MADAME DENIS

Moi, j'ai à vous parler, monsieur Buvat, je reste.

NANETTE, bas, à Buvat

Monsieur, ne croyez pas un mot de ce qu'elle vous dira.

MADAME DENIS

Plaît-il ?

NANETTE

Rien, rien... Vous m'appellerez pour votre déjeuner, monsieur Jean (en sortant), si vous avez le temps de déjeuner aujourd'hui ; car il est neuf heures un quart, je vous en préviens.

BUVAT

Neuf heures un quart, mon Dieu ! Moi qui ai toujours plié ma



serviette quand le quart sonne !

MADAME DENIS

Asseyons-nous, monsieur Buvat.

BUVAT

Voisine, asseyez-vous ; j'aime autant rester un peu debout. Le matin, comme ça... je me dégourdis les jambes. (Madame Denis s'assied.) Et puis, quand je suis pressé d'aller à la bibliothèque, et que je me trouve debout, il me semble que je suis en chemin.

MADAME DENIS

C'est que, voyez-vous, monsieur Buvat, c'est très-sérieux, ce que j'ai à vous dire.

BUVAT

Ah ! quoi donc ?

MADAME DENIS, prenant un air maniéré

La position dans laquelle nous sommes ne peut pas durer plus longtemps, monsieur Buvat.

BUVAT

Quelle position ?

MADAME DENIS

Une veuve comme moi, jeune, pourvue de quelques agréments, ne peut pas fréquenter un homme de votre âge sans que le monde en parle ; si ce n'est pas pour moi, monsieur Buvat, ce doit être pour mes deux enfants.

BUVAT

Mais qu'est-ce que le monde peut dire, madame Denis ? Je me lève à six heures du matin, l'été, à huit heures, l'hiver ; je vous souhaite le bonjour avant le déjeuner, c'est tout simple, nous sommes voisins ! Je déjeune à neuf heures, j'ai fini à neuf heures un quart, je pars à dix heures moins vingt minutes pour la bibliothèque, j'en reviens à quatre heures sept minutes. Le soir, nous jouons au loto avec les voisins, avec M. l'abbé Brigaud, quand il vient vous voir... Je me couche à neuf heures l'été, à sept heures l'hiver, voilà tout, et, depuis quinze ans que je loge dans la maison, c'est chaque jour la même chose. Est-ce qu'il y a du mal à cela ?

MADAME DENIS, se levant

Non, certes, monsieur Buvat ; mais le monde est bien méchant, et, quand un jeune homme est avec une jeune femme...

BUVAT

Permettez ! permettez ! à ce compte-là, madame Clarisse Durocher, mon autre voisine, est aussi une jeune femme.

MADAME DENIS

Oui, mais une femme qui se dit toujours mourante ; une mijaurée qui prend des airs de dame, et qui n'a peut-être jamais été mariée.

BUVAT

Je ne sais si elle est dame, en effet, mais elle en a bien l'air. Je ne sais si elle a été mariée, mais elle pleure bien tristement son mari.

MADAME DENIS

Il ne s'agit pas de madame Clarisse ; il s'agit de moi, il s'agit de vous... Si vous me voyez assidûment, c'est que cela vous plaît, n'est-ce pas ?

BUVAT

Sans doute, cela me plaît assez, de vous voir.

MADAME DENIS

Si vous me faites un doigt de cour, et que je ne vous repousse pas...

BUVAT

Mais je ne vous fais pas la cour, ma voisine, à moins que, sans le savoir...

MADAME DENIS

Passons, passons.

BUVAT

Je vous assure que je ne vous fais pas la cour, madame Denis, à ma connaissance, du moins.

MADAME DENIS

Je ne m'en fâche pas ; mais, pour que cela dure honorablement et chrétiennement, deux mots d'explication sont nécessaires. Savez-vous que cette maison me rapporte dix-huit cents

livres de rente, monsieur Buvat ?

BUVAT

C'est joli.

MADAME DENIS

Savez-vous que j'ai pour mille à douze cents livres de bijoux, pour mille livres d'argenterie, pour trois mille livres de linge, et que mes enfants, ayant une dot de dix mille livres chacun, ne coûteraient rien à mon second mari, si je me remariais ?

BUVAT

Vous êtes riche, madame Denis, je le sais bien.

MADAME DENIS

Mais vous, est-ce que vous ne l'êtes pas, riche ?

BUVAT

Pas trop.

MADAME DENIS

Votre place à la bibliothèque du roi ne vaut-elle pas... ?

BUVAT

Neuf cents livres.

MADAME DENIS

Et vous avez des économies ?...

BUVAT

Trois cents écus.

MADAME DENIS

Faites une addition, monsieur Buvat.

BUVAT

Une addition de quoi ?

MADAME DENIS

De ce que je possède et de ce que vous avez.

BUVAT

Quelque chose comme trois mille livres de revenu... Ah ! une seule personne qui posséderait cela serait richissime.

MADAME DENIS

Une seule personne... ou un ménage... À deux alors, on ne fait qu'un.

BUVAT

C'est vrai, ou un ménage...

MADAME DENIS

Eh bien, qu'en dites-vous ?

BUVAT

Voisine, je dis... Je ne sais pas, moi.

MADAME DENIS

Réfléchissez.

BUVAT, ébloui

Dame !

MADAME DENIS

Je vous donne jusqu'à ce soir... Là-bas, à votre bureau, tout en faisant vos belles écritures, est-ce que vous ne pouvez pas penser un peu comme moi, lorsque je couds ou que je brode près de ma fenêtre ?

BUVAT

Ah ! voisine, je vais avoir des distractions.

MADAME DENIS

Ayez-en !

(On frappe.)

BUVAT

On frappe !

MADAME DENIS

C'est Nanette... Dieu la bénisse !

(On frappe de nouveau.)

BUVAT

Entrez !

CLARISSE

La clef n'est pas sur la porte, monsieur Buvat.

(Buvat court ouvrir.)

MADAME DENIS, à part

Bon ! c'est cette mijaurée de voisine... Que vient-elle faire ici ?

BUVAT

Entrez, madame, entrez !

## Scène IV

Les mêmes, Clarisse, puis Nanette.

CLARISSE

Pardonnez-moi, monsieur Buvat, je vous dérange. (Apercevant madame Denis.) Bonjour, madame.

(Elle salue.)

MADAME DENIS

Bonjour, madame ; tiens ! comme vous êtes pâle !

CLARISSE

Je souffre beaucoup.

BUVAT

Ah ! Mon Dieu !

(Il lui offre un siège.)

CLARISSE

Merci... Je venais seulement vous prier de me donner un peu d'encre, je n'en ai plus... et une plume taillée.

BUVAT

Très-volontiers, ma voisine... madame... Mais vous chancellez !

NANETTE, entrant

Vous avez eu tort de vous lever, madame, vos jambes manquent sous vous... Il fallait m'appeler.

BUVAT

Votre main tremble... Vous ne pourrez jamais tenir la plume.

NANETTE

Si c'est quelque chose que M. Buvat puisse écrire pour vous, ce ne sera pas plus mal, allez, madame.

CLARISSE

Peut-être... (Elle tombe assise.) Oh ! mon Dieu !...

BUVAT

Je suis bien à votre service... Oh la la ! dix heures moins un quart ; il faut que je parte.

NANETTE

Et vous n'avez pas déjeuné...

MADAME DENIS

Et vous manquerez votre bureau...

BUVAT

Oh ! je pars sans déjeuner, le bureau avant tout.

CLARISSE

Monsieur, avant que vous partiez... cette plume, cette encre, je vous prie.

MADAME DENIS

Qu'avez-vous à écrire ?

CLARISSE

Une pétition.

BUVAT

Une pétition ? Oh ! comme j'écrirais cela, moi, si j'avais le temps ! Mais vous attendrez bien jusqu'à mon retour, n'est-ce pas, madame ?

CLARISSE

Attendre... Je ne sais pas si je pourrai attendre, monsieur Buvat ; dans tous les cas, j'ai une lettre à écrire, une lettre plus pressée que la pétition.

NANETTE, à madame Denis

Vous voyez bien que madame Durocher veut parler à M. Buvat en particulier ; nous les gênons.

MADAME DENIS

Gardez vos leçons, dame Nanette... Votre servante, monsieur Buvat.

BUVAT

Adieu, madame Denis.

MADAME DENIS

À tantôt ! (Elle remonte pour sortir, puis revient près de Buvat, lui prend le bras et dit en minaudant.) À tantôt !

(Elle sort ; Nanette sort derrière elle.)

CLARISSE

Qu'elle est heureuse de pouvoir dire : « À tantôt ! »

Scène V  
Buvat, Clarisse.

BUVAT

Voyons, madame, voyons, ne prenez pas cet air triste. On est malade, on souffre, mais on guérit... Est-ce qu'il faut douter de Dieu !

CLARISSE

C'est vrai, il ne faut jamais douter de Dieu ! voilà une bonne parole, monsieur Buvat, merci ; je ne peux pas douter de Dieu, j'ai un enfant !

BUVAT

Allons ! allons ! parlons de cette lettre, madame ; je vais vous l'écrire, si vous voulez... J'arriverai un peu plus tard, voilà tout.

CLARISSE

Non ; puisque vous êtes si bon, rendez-moi un service plus important... La propriétaire de cette maison est... votre amie... Je lui dois déjà deux termes de loyer, le troisième échoit aujourd'hui... Elle me rudoie un peu, c'est naturel ; mais cela m'est bien sensible, monsieur Buvat ; ne sauriez-vous obtenir d'elle un délai... un peu de patience ?... Je n'habiterai pas longtemps désormais cette maison... et, quand je partirai, mes meubles resteront en payement.

BUVAT

Vous allez demeurer chez quelque parent, chez quelque ami ?

CLARISSE

Oui, oui, chez un ami...

BUVAT

Avec votre petite fille, avec votre amour d'enfant ?

CLARISSE, sombre

Avec ma fille ? (Elle pleure.) Oh ! non, non !

BUVAT

Mon Dieu, que vous me faites de peine, madame ! que vous me faites de mal !... (À part.) Dix heures moins cinq minutes !

CLARISSE

Adieu, monsieur ; parlez pour moi à la propriétaire, je vous prie ; qu'on ne me tourmente pas trop aujourd'hui... Il y a juste aujourd'hui deux ans, voyez-vous, que mon mari est mort.

BUVAT

Qu'il y a des gens qui sont malheureux ! Comment Dieu, qui a le cœur si bon, peut-il voir de pareilles souffrances ?... Ah ! le ciel, c'est si loin !... pauvre dame !

CLARISSE

Adieu, adieu, monsieur Buvat.

BUVAT

Non, je ne vous laisserai pas dans ce moment aux prises avec une pareille douleur... Parlez-moi, je vous en conjure ; je sais bien que je ne puis pas grand'chose ; mais vous paraissiez désirer tout à l'heure d'écrire une pétition. Eh bien, dictez-la-moi, je vais écrire.

CLARISSE

Vous avez raison, c'est un devoir sacré que je dois remplir, sinon pour moi qui n'aurai bientôt plus besoin de rien... du moins pour ma pauvre Bathilde. Oui, monsieur, cette pétition aura peut-être un meilleur sort que toutes nos démarches passées ; peut-être, un jour, la mort du père aura-t-elle empêché l'enfant de mourir de faim.

BUVAT

À qui adressez-vous cette pétition, madame ?

CLARISSE

À M. le duc de Chartres, que mon mari a servi en qualité d'écuyer.

BUVAT

Écuyer de Son Altesse royale... votre mari ?

CLARISSE

Oui ; mon mari avait sauvé la vie du prince à Nerwinde ; il était devenu plutôt l'ami que le serviteur de Son Altesse. M. Durocher, qui m'aimait, m'épousa secrètement au retour de la campagne, et j'étais mère quand monseigneur, devenu duc d'Or-



léans par la mort de Monsieur, partit pour l'Espagne, où il conduisait des troupes au maréchal de Berwick. M. Durocher partit avec lui ; hélas ! nos adieux furent tristes comme des adieux éternels. En effet, à la première bataille où il se trouva, mon mari, emporté par son courage jusqu'au centre des Espagnols, lutta corps à corps avec un enseigne, auquel il arracha son drapeau, le conserva malgré une lutte acharnée, et, lorsque, dégagé par ses compagnons, il se trouva en face du duc, il n'eut que la force de jeter le drapeau à ses pieds, en disant : « Monseigneur, je vous recommande ma femme et mon enfant. » À peine avait-il prononcé ces mots, qu'une écume de sang monta à ses lèvres, qu'il chancela sur ses arçons et tomba dans les bras mêmes du duc. Une balle lui avait traversé la poitrine. Il prononça encore une fois ces mots : « Ma femme ! ma fille ! » et il expira.

BUVAT, se levant

Oh ! madame ! Et le prince ?

CLARISSE

Le prince fut touché de cette mort, il fut touché du sort de cette pauvre femme, qu'il ne connaissait pas ; il voulut m'écrire, il m'écrivit de sa main pour me consoler ; cette lettre, c'est le seul héritage de ma fille, vous la verrez, vous la lirez... Votre bras, monsieur ; les forces me manquent.

BUVAT

On vous a oubliée, enfin !

CLARISSE

Que voulez-vous ! le prince est depuis longtemps en Espagne ; je n'avais pas d'autre fortune que le traitement de mon mari... Les princes ne croient pas à la pauvreté... J'attendis, et, comme l'argent me manquait, je quittai mon appartement pour un logement plus petit.

BUVAT

Et le prince ?

CLARISSE

Il ne revenait pas ; je vendis mes meubles. Quand je fis des

démarches à la cour, et que je montrai la lettre du prince, on me répondit que monseigneur ferait tout pour nous s'il revenait.

BUVAT

Et vous souffrîtes deux ans !

CLARISSE

Malade, mourante, de jour en jour plus faible, plus découragée ; chaque matin, depuis que j'habite cet humble appartement, je vais au Palais-Royal, je regarde les fenêtres, les vestibules, espérant toujours que monseigneur sera revenu. Ce matin encore, j'ai voulu aller jusque-là ; mais, ce matin, je n'ai pu arriver.

BUVAT

Il faut demander, demander bien haut ! assez haut pour qu'on vous entende.

CLARISSE, se levant

Oh ! non, ce serait une honte pour le nom de mon mari, ce serait un reproche pour Son Altesse royale... Ce n'est qu'au prince lui-même que la veuve et la fille de M. Durocher peuvent demander assistance ; seulement, mes forces s'épuisent, et j'ai peur de ne plus pouvoir attendre. Encore une faiblesse qui me prend, monsieur Buvat ; ramenez-moi dans ma chambre, je vous prie, ou bien appelez Nanette.

BUVAT

Dame Nanette ?... Oui, oui... Prenez mon bras, madame ; allons doucement. Nanette ! dame Nanette !

(Nanette paraît et aide Clarisse à marcher.)

CLARISSE

Merci ! adieu ! Vous parlerez à madame Denis, n'est-ce pas ?

BUVAT

Oh ! soyez tranquille.

## Scène VI

Buvat, rentrant ; puis madame Denis.

Cela fend le cœur ! Allons, faisons vite ce que j'ai à faire et en route !... Qu'est-ce qu'on va penser de moi à la bibliothèque ? (Il ouvre un meuble.) Mon Dieu, mon Dieu, dix minutes de retard !

MADAME DENIS,

qui l'a vu fouiller dans l'armoire

Comment ! vous n'êtes pas encore parti, monsieur Buvat ?

BUVAT

Ne m'en parlez pas ! il me semble qu'il y a un an que je n'ai été à mon bureau.

MADAME DENIS

Dieu me pardonne, vous avez pleuré ?

BUVAT

Moi ? Allons donc !

MADAME DENIS

Votre voisine, l'autre, vous a attendri ; c'est bien dommage que ce ne soit pas à vous qu'elle doive trois termes.

BUVAT

À propos de ces trois termes, madame Denis, est-ce que vous auriez les quittances ?

MADAME DENIS

Les quittances, oui, je les ai sur moi ; mais il me semble que c'est assez inutile de les lui porter, à cette grande dame... Tous les trois mois, elle me répond la même chose : rien.

BUVAT

Eh bien, elle a remis son argent, madame Denis, en me priant de vouloir bien payer pour elle.

MADAME DENIS

Elle vous a remis son argent ?

BUVAT

Le voici... Voulez-vous me donner les quittances ?

MADAME DENIS, les donnant

C'est surprenant !... Mais d'où vient que vous avez pris cet argent dans votre armoire ?

BUVAT

Dans mon armoire... Aïe !... Voyez-vous, elle m'avait remis la somme, vous n'étiez pas là, et, moi qui n'aime pas que l'argent traîne, je l'ai serré.

MADAME DENIS

Vous êtes soigneux, monsieur Buvat.

BUVAT

Enfin, le voici... Je m'en vais à la bibliothèque... Dix heures et demie !... c'est effrayant. Nanette ! mon chapeau.

MADAME DENIS

Savez-vous que voilà de l'argent venu par miracle, monsieur Buvat ?

BUVAT

Oh ! oh !... (Il appelle.) Nanette !

## Scène VII

Buvat, madame Denis, Nanette.

NANETTE, à madame Denis

Madame, M. l'abbé Brigaud attend chez vous, ou plutôt à votre porte, vu que vous avez emporté la clef et qu'il paraît avoir oublié la sienne... (À part.) Attrape !

MADAME DENIS

Merci... À tantôt, monsieur Buvat.

BUVAT

Oui, ma voisine, oui... (Madame Denis sort.) Écoutez, dame Nanette, la pauvre madame Durocher est bien mal, comme vous avez pu voir.

NANETTE

Hélas ! oui, elle s'éteint.

BUVAT

Si malheureusement son état empirait...

NANETTE

Eh bien ?

BUVAT

Venez me chercher à la bibliothèque, dérangez-moi ; c'est irrégulier, je le sais bien ; mais, ma foi, tant pis ! Et puis, j'oubliais, dites bien à madame Durocher, quand je serai parti, qu'elle n'a plus à s'inquiéter pour aujourd'hui, et que tout est arrangé avec madame Denis.

(Il remonte pour sortir et laisse tomber les quittances.)

NANETTE

Qu'est-ce que cela ?

BUVAT

Ah ! donnez ! donnez !

NANETTE

Les quittances ? Ah ! c'est beau, cela, monsieur Jean, c'est très-beau !

BUVAT

Silence donc, malheureuse ! silence ! Laissez-moi passer ! je suis déjà bien assez en retard.

### Scène VIII

Les mêmes, Clarisse, puis Nanette.

CLARISSE

J'étouffe !... j'étouffe !... Monsieur Buvat ! à moi ! je n'y vois plus ! monsieur Buvat ! je ne veux pas mourir toute seule.

BUVAT

Mon Dieu ! Nanette ! couez chez le médecin.

(Nanette sort.)

CLARISSE

De l'air ! (Buvat ouvre la croisée.) Approchez-vous, je vous en prie ; écoutez-moi !

BUVAT

Je vous écoute.

CLARISSE

La mort me presse ! elle envahit mon cœur... Oh ! mon enfant ! mon enfant !... je vais donc abandonner mon enfant ? Monsieur, la famille de mon mari ne l'aime pas, cette chère créature ; c'est donc une enfant abandonnée... Ah ! monsieur !

BUVAT

Abandonnée ? Ah ! Dieu merci, il y a encore des braves gens au monde, madame Durocher.

CLARISSE

Monsieur, apportez-moi ma fille, que je l'embrasse encore

une fois... par grâce !

BUVAT

Mais je ne puis vous quitter... Ah ! voilà Nanette !... Et le médecin, où est-il ? Voyons !

NANETTE

Il vient, monsieur, il vient.

BUVAT

Allez chercher la petite ; sa mère veut la voir ; allez, Nanette.  
(Nanette sort.)

CLARISSE

Mon Dieu je vous recommande l'innocente créature... Je meurs trop tôt, mon Dieu ! puisque je n'ai pas assuré la vie de ma chère enfant !... Oh ! Bathilde ! Bathilde !

(Nanette rentre avec l'enfant.)

BUVAT, présentant Bathilde à sa mère

La voici... la voici... Et ce médecin qui n'arrive pas ! (Appelant.) Madame Denis ! madame Denis ! du secours !

CLARISSE

Chère enfant, tu ne comprends pas ; oh ! souviens-toi de ta mère, de ta mère qui a mis toute son âme dans son dernier baiser.

BUVAT

Le médecin ! le médecin !

CLARISSE

Monsieur, mes forces s'épuisent... Ce que je n'ai pu faire, puisque la mort m'arrête en chemin, essayez de le faire pour ma petite Bathilde... Ah ! si Son Altesse pouvait m'entendre, ma fille aurait un protecteur... Mon Dieu ! n'y a-t-il pas ici une mère qui comprenne ce que c'est que de quitter le monde en y laissant un pauvre enfant ?

NANETTE

Mon Dieu !

BUVAT

Ses mains sont glacées... Au secours !

CLARISSE

J'ai la lettre de Son Altesse... vous savez.

BUVAT

Oui, oui.

CLARISSE

Promettez-moi...

BUVAT, sanglotant

Je vous le promets...

CLARISSE

Merci !

(Elle s'évanouit.)

BUVAT

Au secours ! à l'aide ! Ah ! le médecin ! Venez donc, monsieur ! venez donc !

### Scène IX

Les mêmes, le médecin, puis madame Denis et l'abbé Brigaud.

LE MÉDECIN, s'approchant  
de Clarisse et lui tâtant le pouls

Pauvre femme ! c'était pour elle.

BUVAT

Oui ; eh bien ?

LE MÉDECIN

Vous vous intéressez à elle ?

BUVAT

Je crois bien !

LE MÉDECIN

Hélas ! monsieur...

BUVAT

Plus d'espoir ?... (Le médecin secoue la tête.) Elle revient cependant.

CLARISSE

Oui, oui, je reviens ; oui, Dieu permet que je revoie encore une fois ce pauvre petit ange, que je vous revoie encore une fois, vous, monsieur Buvat, mon ami... Bathilde, mon enfant, où es-tu ?

BUVAT

Mais la voilà, chère madame.

CLARISSE

Je ne vois plus rien, je ne sens plus. Mon Dieu ! prenez-moi, puisque vous le voulez, mais n'abandonnez pas mon enfant.

(Sa main se referme sur la lettre du prince.)

BUVAT

Madame Durocher ! madame Durocher !...

CLARISSE

Je vous avais parlé d'une lettre, vous savez...

BUVAT

Oui, eh bien ?

CLARISSE se lève et retombe sur son fauteuil

Ah ! ma fille ! ma fille !

(Elle meurt en étendant la main sur la tête de sa fille.)

LE MÉDECIN lui met la main sur le cœur

Elle est morte !

BUVAT

Morte ?

MADAME DENIS, entrant

Morte ! Pauvre femme !

NANETTE

Ange et martyre... Et cette pauvre enfant !...

MADAME DENIS

Il faut l'emmener, il faut la conduire loin d'ici.

BUVAT

Loin d'ici ?... (Il s'agenouille devant la morte, et prend le papier dans sa main roidie, qu'il baise. Lisant.) « Madame, votre mari est mort pour la France et pour moi !... Ni la France ni moi ne pouvons vous rendre votre mari ; mais dites un mot, et, si vous avez besoin de nous, souvenez-vous que nous sommes tous deux vos débiteurs... Votre affectionné, PHILIPPE D'ORLÉANS. » – Loin d'ici !... et elle est morte ! et son enfant n'a plus que ceci pour héritage !... Oh ! si fait, elle a autre chose encore... Viens, ma petite Bathilde ! (Il prend l'enfant par la main.) Viens, n'aie pas



peur ; ta mère est endormie, vois-tu... Embrasse-la bien doucement... laisse-la dormir encore... Un jour, le bon Dieu la réveillera.

MADAME DENIS

Mais qu'en fera-t-on, de cette petite ? où la conduirez-vous ?

BUVAT

Nulle part.

MADAME DENIS

Comment, nulle part ?

BUVAT, allant s'asseoir et  
prenant l'enfant dans ses bras

Est-ce qu'elle n'est pas ici chez moi ? Elle restera ici. Dieu m'a nourri seul, il nourrira bien cette petite créature par-dessus le marché... N'est-ce pas, cher amour d'enfant, que tu resteras avec moi ? car, à présent, je suis ton père.

BRIGAUD, sur le seuil

Brave homme !

## ACTE PREMIER

### PREMIER TABLEAU

*Les deux chambres de d'Harmental et de Bathilde,  
en face l'une de l'autre. La rue au milieu.*

#### Scène première

Perrine, chez d'Harmental ; Nanette, chez Bathilde.

NANETTE, un balai à la main, regardant  
dame Perrine, qui secoue son tapis

Ah ! bonjour, dame Perrine ; que faites-vous donc ?

PERRINE

Vous le voyez bien, je fais la chambre de notre nouveau locataire.

NANETTE

Ah ! il est donc arrivé ?

PERRINE

Oh ! mon Dieu, oui, cette nuit, à une heure, par le carrosse de Nevers ; il a fallu se lever, lui faire du feu dans sa chambre ; encore un peu, l'abbé Brigaud lui aurait fait bassiner son lit.

NANETTE

Ah ! c'est une connaissance de l'abbé Brigaud ?

PERRINE

Mieux que cela : un pupille.

(Brigaud entre.)

NANETTE

C'est donc un jeune homme ?

PERRINE

Vingt-cinq ans tout au plus ! Il vient à Paris pour entrer dans un ministère. Dame, c'est un fils unique ; ç'a été élevé dans du coton.

UNE VOISINE, accrochant sa cage à la fenêtre

Qui ça, dans du coton ? un serin ?

PERRINE

Non, un beau jeune homme qui nous est arrivé de province,

cette nuit.

BRIGAUD, à part

Bien, bravo ! courage, dame Perrine, courage !

PERRINE, désignant le serin

Et il va bien, Jonas ?

LA VOISINE

À merveille ! Madame Denis me disait hier que sa fille était enrouée, parce qu'elle avait chanté une heure à un concert. Je lui ai dit : « C'est étonnant que votre fille, qui est grande comme cela, soit enrouée pour avoir chanté une heure... Moi, j'ai un serin qui n'est pas plus gros que le pouce, il chante matin et soir, et il a la voix plus claire le soir que le matin. »

BATHILDE, dans sa chambre

Nanette !

NANETTE

Me voilà, mademoiselle ! (À Perrine.) Et on le verra, votre beau jeune homme ?

PERRINE

Dame, s'il se met à la fenêtre.

LA VOISINE

Il me semble que la vue est assez belle d'ici pour qu'il se donne ce plaisir-là.

UN PORTEUR D'EAU, dans la rue

À l'eau !... Qui veut de l'eau ?

LA VOISINE

Ah ! ciel !... un seau !... montez donc !

BATHILDE

Nanette !

NANETTE, ouvrant la porte

Me voilà, mademoiselle, me voilà ; je balayais la chambre.

PERRINE, apercevant Brigaud

Tiens, c'est vous, monsieur l'abbé ?

Scène II  
Les mêmes, Bribaud.

BRIGAUD

Oui, c'est moi !

NANETTE, de l'autre côté

C'est bien, mademoiselle ! c'est bien... (Elle referme la porte.)  
Tiens, voilà M. Buvat qui remue là-haut !

BUVAT

Hum ! hum !

BRIGAUD

Fait-il jour chez notre jeune homme ?

PERRINE

Je ne sais pas... Je ne l'ai pas encore vu.

BRIGAUD

C'est bien, dame Perrine ; je vais l'éveiller, alors.

PERRINE

Oh ! pauvre garçon !

BRIGAUD

Bon ! est-ce que vous croyez, par hasard, que je l'ai fait venir dans la capitale pour qu'il dorme jusqu'à midi ? Allez à vos affaires, dame Perrine, allez !

PERRINE

Mais, monsieur l'abbé, je n'ai pas encore fini.

BRIGAUD

Eh bien, vous finirez plus tard ; allez !

(Perrine sort.)

NANETTE, passant une mante à Bathilde

Tenez, mademoiselle, voilà ce que vous avez demandé.

BATHILDE, toujours dans sa chambre

Merci, Nanette... Ah ! prends garde ! voilà Mirza qui se sauve.

BRIGAUD, à la porte du chevalier,  
après avoir fermé les rideaux de la fenêtre

Chevalier ! chevalier !

D'HARMENTAL, dans sa chambre

Ah ! diable ! c'est vous, l'abbé ! Comme vous êtes matinal !

BRIGAUD

Plaignez-vous, je vous apporte des habits convenables à un jeune homme modeste... J'en suis fâché, il faut momentanément renoncer au velours et au satin.

D'HARMENTAL

Oh ! j'en ai fait mon deuil ; pour les gens que j'ai à voir ici...  
(Passant la tête.) Bonjour, l'abbé ; donnez-moi mes hardes. Merci !

BRIGAUD

Dépêchez-vous, nous avons à causer.

(Il s'assied et examine un papier.)

BUVAT, entrant

Bien, Nanette, bien... Tu fais le déjeuner de Bathilde, n'est-ce pas ?

NANETTE

Oui, monsieur Buvat, vous voyez bien.

BUVAT

La crème n'était pas si bonne hier que d'habitude, Nanette.

NANETTE

Vous me l'avez dit, et je m'en suis plainte ce matin, monsieur Buvat ; aussi, aujourd'hui...

(Elle lui montre la crème.)

BUVAT

Ah ! oui, aujourd'hui, il n'y a rien à dire... Je crois qu'il a plu cette nuit, Nanette ?

NANETTE

À verse !

BUVAT

Alors, mon réservoir doit être plein ; nous pourrions faire jouer les eaux dimanche.

NANETTE

Ce sera comme à Versailles.

BUVAT

Je vais voir cela !

(Il sort sur la terrasse en chantant.)

Laissez-moi aller,  
Laissez-moi jouer,  
Laissez-moi aller jouer sur la coudrette.  
D'HARMENTAL, sortant de sa chambre

Bonjour, l'abbé. Comment me trouvez-vous ?

BRIGAUD

Très-bien, à merveille ! Vous avez l'air du bachelier don Alonzo... Pas une grisette du quartier n'en réchappera.

D'HARMENTAL

Oh ! l'abbé, ne parlons pas amour, parlons politique.

BRIGAUD

Oui, vous avez raison, parlons politique et parlons sérieusement. Écoutez, chevalier, je connais votre famille, et, par conséquent, je serais fâché de vous entraîner, avant que vous ayez bien réfléchi, dans une affaire de cette gravité.

D'HARMENTAL

Comment ! ce n'est donc pas vous qui avez parlé de moi à madame du Maine, qui lui avez dit mes motifs de haine contre le régent ? Mais, lorsque, conduit chez elle hier, sans savoir où j'allais, lorsqu'elle m'a parlé de mon régiment perdu, de ma fortune militaire écroulée, j'ai cru qu'elle tenait tous ces détails de vous.

BRIGAUD

Non, mon cher chevalier, non ; c'est à votre ami Valef que vous devez tout cela. On cherchait un homme d'entreprise pour faire un coup de main ; Valef, forcé de partir pour l'Espagne, a parlé de vous, et voilà comment vous avez reçu ce billet mystérieux qui vous donnait rendez-vous dans une maison inconnue, laquelle n'était autre que l'Arsenal. Maintenant, chevalier, écoutez : hier, en vous trouvant vis-à-vis de la petite-fille du grand Condé, vis-à-vis de la belle-fille de Louis XIV, vis-à-vis d'une des plus grandes princesses qu'il y ait au monde, vis-à-vis de madame du Maine, enfin, vous avez cédé à un moment d'entraînement, et vous vous êtes jeté les yeux bandés dans notre conspiration.

D'HARMENTAL

Oui.

BRIGAUD

Ce n'est pas tout : vous êtes devenu non-seulement le complice, mais encore le chef de cette terrible menée, et cela, non pas pour la grandesse d'Espagne qu'on vous a promise, non pas pour le grade de mestre de camp qu'on vous a offert, non pas pour le cordon bleu qu'on vous a montré en perspective : non, je vous connais ; mais parce que, à vos motifs de haine contre le régent, s'est jointe cette conviction qu'il faisait le malheur de la France.

D'HARMENTAL

En vérité, Brigaud, vous lisez dans ma pensée à livre ouvert.

BRIGAUD

Et alors, vous vous êtes engagé à enlever le régent, à le conduire à Saragosse ; vous vous êtes engagé à trouver des hommes pour vous seconder dans cette entreprise.

D'HARMENTAL

Eh bien ?

BRIGAUD

Eh bien, aujourd'hui que la nuit a passé sur cette résolution prise hier, d'enthousiasme, je viens vous dire, en mon nom, au nom de tous mes amis, au nom de madame du Maine : Chevalier, il est encore temps de vous retirer ; il est encore temps de reprendre votre parole ; il est encore temps de ne voir, dans tout ce qui s'est passé cette nuit, qu'un rêve, qu'un projet en l'air, qu'une folie.

D'HARMENTAL

Brigaud, quand un homme comme moi a donné sa parole, il ne la retire pas ; j'ai promis d'enlever le régent et de le conduire en Espagne : j'enlèverai le régent, je le conduirai en Espagne, ou j'y laisserai ma vie.

BRIGAUD

Ainsi, chevalier, c'est une résolution prise ?

D'HARMENTAL

Irrévocable ! Je joue ma tête, c'est vrai ; mais, comme je suis

seul au monde, au moins personne ne pleurera si je perds. Avez-vous des nouvelles de l'abbé Porto-Carrero ?

BRIGAUD

Son neveu est arrivé ce matin ; il apporte des lettres du roi Philippe V en personne, et il se charge de remporter tout notre plan de conjuration. Vous n'avez pas le temps de copier une partie des pièces, vous ?

D'HARMENTAL

J'ai le temps de faire tout ce que vous voudrez, l'abbé ; seulement, je vous préviens que j'écris...

BRIGAUD

Comme un gentilhomme, oui, je comprends. Tandis que c'est une magnifique écriture qu'il nous faudrait.

D'HARMENTAL

Comment n'avez-vous pas une imprimerie à vous ?

BRIGAUD

Nous en avons une ; mais le damné Dubois l'a saisie avant-hier. N'importe ! en cherchant, vous trouverez bien quelqu'un qui écrive comme un imprimeur ; enfin, nous reparlerons de tout cela demain soir, chez madame du Maine.

D'HARMENTAL

Comment, chez madame du Maine ?

BRIGAUD

Oui, je dois vous conduire ce soir au bal de l'Opéra, puis à Sceaux. Est-ce que vous n'avez pas entendu parler de nos fêtes de nuit ?

D'HARMENTAL

Si fait !

BRIGAUD

Eh bien, madame du Maine m'a chargé de vous dire qu'il n'y avait plus à l'avenir de fêtes sans vous... Ainsi, chevalier, vous comprenez ?

D'HARMENTAL

Cent fois merci, l'abbé !



BRIGAUD

Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, c'est elle. À propos, on vous avait parlé de certain capitaine pour vous seconder, n'est-ce pas ?

D'HARMENTAL

Oui.

BRIGAUD

C'est un homme sûr ?

D'HARMENTAL

C'est un homme comme il en faut un dans la circonstance où nous nous trouvons ; je l'ai vu à l'œuvre : le hasard l'a fait mon témoin dans ce duel, à propos de madame d'Averne, où j'ai eu le malheur de blesser M. de la Fare.

BRIGAUD

Vous l'avez sous la main ?

D'HARMENTAL

Non ; mais je puis l'avoir quand je voudrai ; j'ai son nom, son adresse, et presque sa parole.

BRIGAUD

Ayez tout cela. Et vous le verrez... ?

D'HARMENTAL

Je vais lui écrire de venir déjeuner avec moi demain matin, et, demain soir, je vous rendrai bon compte de l'entrevue.

BATHILDE, entrant

Nanette !

NANETTE

Ah ! bonjour, mademoiselle Bathilde.

BATHILDE

Où est petit père ? Il me semble que je l'ai entendu parler.

NANETTE

Il est sur la terrasse.

BATHILDE

Bien !

D'HARMENTAL, apercevant Bathilde

Ah ! mais voyez donc, l'abbé !

BRIGAUD

Quoi ?

D'HARMENTAL

Oh ! la charmante personne !

BRIGAUD

Ma foi, oui !

NANETTE

Vous sortez ?

BATHILDE

Nanette, il n'y a pas d'erreur, n'est-ce pas ? le marchand de couleurs t'a bien répété ce qu'il avait dit hier à petit père, c'est-à-dire qu'il me donnerait quarante-huit livres de chaque pastel que je ferais pour lui ?

NANETTE

Oh ! il m'a dit cela, aussi vrai que je vous le dis moi-même ; seulement, il veut vous parler en personne, pour que vous promettiez de n'en pas faire pour d'autres que lui.

BATHILDE

J'y vais, Nanette, et, si petit père me demande, ne lui dis pas que je suis allée chez M. Papillon ; dis-lui seulement que je reviens.

NANETTE

Oui, mademoiselle.

BATHILDE

Dans dix minutes, je suis de retour.

BUVAT, sur la terrasse,  
admirant son rocher et son jet d'eau

Bathilde ! Bathilde !

NANETTE

Monsieur vous appelle, mademoiselle.

BATHILDE

Qu'y a-t-il, petit père ?

BUVAT

Regarde !

BATHILDE

Oui.

D'HARMENTAL

Le diable m'emporte, l'abbé, si je croyais trouver une pareille figure rue du Temps-Perdu... Ouvrez donc la fenêtre, l'abbé, que l'on voie que je reçois bonne compagnie ; cela me fera honneur près de mes voisins.

BUVAT

Viens donc sur la terrasse.

BATHILDE

Merci, petit père, elle est trop humide. Plus tard, plus tard... (Elle rentre.) Tu sais que je reviens, Nanette.

BRIGAUD, ouvrant la fenêtre

Chevalier, je vous prédis, pour peu que cette figure-là regarde de ce côté, qu'avant huit jours nous aurons autant de peine à vous faire sortir d'ici que nous en avons eu aujourd'hui à vous y faire rester.

D'HARMENTAL

Mon cher abbé, si votre police était aussi bien faite que celle du prince de Cellamare, vous sauriez que je suis guéri de l'amour et pour longtemps ! et la preuve la voici : c'est que je vous prierai de m'envoyer, en descendant, quelque chose comme un pâté et une douzaine de bouteilles du meilleur vin que vous pourrez trouver... Je m'en rapporte à vous, je sais que vous êtes connaisseur... D'ailleurs, envoyées par vous, elles témoigneront d'une attention de tuteur ; achetées par moi, elles témoigneraient d'une débauche de pupille, et j'ai ma réputation à garder vis-à-vis de notre hôtesse, madame Denis.

BRIGAUD

C'est juste ; je ne vous demande pas pour quoi faire ces provisions ; je m'en rapporte à vous.

D'HARMENTAL

Et vous avez raison, mon cher abbé, c'est pour le bien de la cause.

BRIGAUD

Dans dix minutes, le pâté et le vin seront ici !

D'HARMENTAL

Quand vous reverrai-je ?

BRIGAUD

D'abord, demain soir, chez madame du Maine, et auparavant même, s'il est besoin.

D'HARMENTAL

Allez, et que Dieu vous garde !

BRIGAUD

Restez ! et que le diable ne vous tente pas... Souvenez-vous que c'est la femme qui nous a fait chasser tous tant que nous sommes du paradis terrestre... Défiez-vous de la femme !

D'HARMENTAL

*Amen !*

(Brigaud sort.)

## Scène III

D'Harmental, chez lui ; Buvat, sur la terrasse ;  
Nanette, repassant.

*On sonne chez Buvat.*

NANETTE

Ah ! l'on sonne !

D'HARMENTAL

Il paraît qu'elle est sortie !... (Apercevant Buvat.) Oh ! la bonne figure de bourgeois !

NANETTE

C'est bien, madame Denis ; entrez, madame Denis. Il est là, sur la terrasse, je vais l'appeler.

MADAME DENIS

Appelez, mademoiselle Nanette, appelez !

D'HARMENTAL

Oh ! madame Denis, mon hôtesse.

(Il referme la fenêtre.)

NANETTE

Monsieur Buvat, monsieur Buvat ! venez !

(Elle s'assied et tricote.)

BUVAT

Me voilà, Nanette, me voilà ! Qui me demande ?... Ah ! c'est vous, madame Denis.

MADAME DENIS

Oui, voisin, venez.

BUVAT

Me voilà, voisine !

MADAME DENIS

Je vous dérange ?

BUVAT

Non, je me promenais dans mon jardin.

MADAME DENIS

Vous avez raison, le matin, l'exercice est salubre. Je voudrais vous parler, monsieur Buvat.

BUVAT

À moi ?

MADAME DENIS

Oui, à vous, à vous seul.

BUVAT

Tu entends, Nanette, la voisine Denis a quelque chose à me dire.

NANETTE

Ah !

(Elle s'apprête à sortir, de mauvaise humeur.)

D'HARMENTAL, qui a ouvert plusieurs placards en cherchant comme un homme qui s'ennuie, trouve une bibliothèque

En vérité, l'abbé Brigaud est un homme de précaution... Une bibliothèque, voilà qui prouve que ma captivité ne doit pas finir demain.

(Il prend un livre, s'assied et lit.)

BUVAT

Parlez, madame Denis, je vous écoute.

MADAME DENIS

Mon cher monsieur Buvat, ce n'est pas ma faute si, dans une époque antérieure, il n'y a pas eu entre nous un de ces rapprochements indissolubles... (Buvat regarde madame Denis.) Oui, c'est bien, vous aviez une passion dans le cœur, et, maintenant que le temps a fait du sentiment un peu trop vif que j'éprouvais pour vous une amitié durable... bref, mon cher monsieur Buvat, je viens voir s'il ne serait pas possible de renouer, pour d'autres, ce qui a été si malheureusement rompu pour nous.

BUVAT

Madame Denis, je ne vous comprends pas.

MADAME DENIS

Le roi est pauvre, mon cher monsieur Buvat.

BUVAT

On le dit.

MADAME DENIS

Dame, puisque, depuis cinq ans, on ne vous a pas payé vos appointements à la bibliothèque.

BUVAT

C'est vrai, madame Denis, depuis cinq ans, trois mois et treize jours, on ne m'a pas payé.

MADAME DENIS

Et cela vous gêne.

BUVAT

Eh ! oui, vous comprenez... quatre mille huit cent quatre-vingt-une livres dix sous six deniers, c'est une somme pour moi ! Heureusement que ce bon M. Chaulieu, qui est aveugle, me fait copier ses poésies et qu'il m'a prévenu hier encore que, dans peu de temps, il me ferait avoir des copies très-importantes et très-bien payées.

MADAME DENIS

Oui ; mais, en attendant, on est trois à vivre... et Bathilde est obligée de travailler.

BUVAT

De travailler ?... Bathilde ?... Dieu merci, si Bathilde travaille, madame Denis, c'est pour s'amuser.

MADAME DENIS

Pour s'amuser ?... Allons donc ! est-ce qu'on travaille pour s'amuser jusqu'à minuit !

BUVAT

Vous dite, vous dites que Bathilde travaille jusqu'à minuit, et travaille pour vivre !... vous dites cela, madame Denis ?

MADAME DENIS

Je dis, mon cher monsieur Buvat, qu'une jeune fille de seize ans, coquette...

BUVAT

Coquette !... Bathilde coquette !...

MADAME DENIS

Enfin, qui aime à être bien mise.

BUVAT

Bathilde n'est pas mise comme elle devrait être mise, entendez-vous, madame Denis ! Bathilde est une fille noble, la fille de ce pauvre M. Albert Durocher ; vous savez bien ce qu'elle est, vous, madame Denis, vous le savez mieux que personne, puisque vous avez vu mourir sa pauvre mère... Ah ! reprocher à Bathilde d'être coquette...

MADAME DENIS

Mais je ne lui reproche rien, cher monsieur Buvat ; je la trouve charmante, au contraire, et la preuve...

BUVAT

La preuve ?

MADAME DENIS

C'est que je viens vous la demander en mariage.

BUVAT

En mariage ?... Bathilde ?

MADAME DENIS

Eh bien, qu'y a-t-il donc là de si étonnant ?... Avez-vous cru qu'elle ne se marierait jamais, par hasard ?

BUVAT

Ah ! mon Dieu, je n'avais jamais songé à cela !... Bathilde se marier ? Mais, pour se marier, il faut qu'elle me quitte... Oh ! oh !

MADAME DENIS

Voilà justement où la proposition que je vais vous faire peut vous aller... Mon fils est amoureux de votre pupille.

BUVAT

M. Boniface ?

MADAME DENIS

En personne !

BUVAT

Il est bien jeune, madame ; c'est un enfant.

MADAME DENIS

Il a dix-huit ans, il est surnuméraire avec vous à la bibliothèque, il aura un jour trois mille livres de rente... sans compter deux mille écus que je lui donne en le mariant...

BUVAT

Oui, je comprends, madame Denis ; je vous demande bien pardon... Oh ! Bathilde se marier... Mon Dieu ! mon Dieu !

MADAME DENIS

Ah çà ! dites donc, père Buvat, est-ce que vous l'aimeriez ?

BUVAT

Si je l'aime ! vous demandez si j'aime la fille de la pauvre Clarisse ? vous demandez si j'aime l'enfant de mon adoption, l'enfant que je n'ai pas quittée depuis douze ans, excepté pour m'en aller à mon bureau... à qui je pense à chaque instant du jour ?... vous me demandez si je l'aime ?... Sabre de bois, oui, je l'aime !

MADAME DENIS

Non, je demande si vous n'en êtes pas amoureux, par hasard ?

BUVAT

Amoureux !... Qu'est-ce que vous dites-là ?... Amoureux !... Est-ce que je suis amoureux de la sainte Vierge ?... Amoureux ! moi... moi qui n'ai jamais été amoureux de personne, vous voulez... ? Mais vous me prenez donc pour un monstre d'immoralité,



madame Denis ?

MADAME DENIS

Eh bien, si vous n'en êtes pas amoureux, mon cher monsieur Buvat, raison de plus.

BUVAT

Madame Denis, je trouve votre demande convenable en tout point... Mais, comme ce n'est point ma main que vous venez demander pour M. Boniface... mais celle de Bathilde, vous permettrez que je consulte Bathilde.

MADAME DENIS

Et vous ne l'influencerez pas ?

BUVAT

Madame, je me ferai un devoir de la laisser libre d'accepter ou de refuser.

MADAME DENIS

Très-bien, monsieur Buvat ; et vous lui en parlerez... ?

BUVAT

À l'instant même, madame, à l'instant même.

#### Scène IV

Les mêmes, Bathilde.

MADAME DENIS

Et tenez, justement, la voilà, cette chère enfant... Venez, mon enfant ; je vous laisse avec M. Buvat, qui a à vous parler de choses sérieuses. Adieu, ma chère Bathilde, ou plutôt, au revoir... Monsieur Buvat, il est bien entendu que vous la laisserez libre...

#### Scène V

D'Harmental, Bathilde, Buvat.

D'HARMENTAL, apercevant Bathilde

Ah ! elle est rentrée !

BATHILDE

Libre de quoi, petit père ?

BUVAT

Libre de ton choix, mon enfant !

BATHILDE

De mon choix... De quel choix ?... Voyons, parlez !

BUVAT

Tu as seize ans, mon enfant.

BATHILDE

Oui. Eh bien, qu'est-ce que cela veut dire ?

BUVAT

Eh bien, cela veut dire que tu es d'âge à te marier.

BATHILDE

À me marier, moi ?

BUVAT

Et que madame Denis...

BATHILDE

Madame Denis... ?

BUVAT

Qui sort d'ici...

BATHILDE

Je l'ai bien vue...

BUVAT

Y est venue...

BATHILDE

Mais achevez donc, petit père !

BUVAT

Y est venue pour demander ta main.

BATHILDE

Ma main ! et pour qui ?

BUVAT

Pour son fils Boniface.

BATHILDE

Ainsi, petit père, vous avez assez de votre pauvre fille, et vous voulez vous en débarrasser ?

BUVAT

Moi, moi, avoir envie de me débarrasser de toi ? Mais c'est moi qui mourrai le jour où tu me quitteras.

BATHILDE

Eh bien, alors, pourquoi me venez-vous parler de mariage ?

BUVAT

Mais parce qu'il faudra bien qu'un jour ou l'autre, tu t'établisses, et que, plus tard peut-être, tu ne trouveras pas un aussi bon parti ; quoique... Dieu merci ! ma petite Bathilde mérite un peu mieux qu'un M. Boniface.

BATHILDE

Mon petit père, je ne mérite pas mieux qu'un M. Boniface ; mais...

BUVAT

Mais quoi ?

BATHILDE

Mais je ne me marierai jamais !

BUVAT

Comment, tu ne te marieras jamais ?

BATHILDE

Pourquoi me marier ?... Est-ce que nous ne sommes pas heureux comme nous sommes ?

BUVAT

Si fait, nous sommes heureux, sabre de bois !... je crois bien que nous le sommes !

BATHILDE

Eh bien, si nous sommes heureux, restons ainsi... Vous le savez bien, petit père, il ne faut pas tenter Dieu.

BUVAT

Tiens, embrasse-moi, mon enfant ! c'est comme si tu venais de m'enlever Montmartre de dessus l'estomac.

D'HARMENTAL

Qu'est-ce que c'est donc que cet homme qui l'embrasse ?

BATHILDE

Mais vous ne désirez donc pas ce mariage, petit père ?

BUVAT

Moi, désirer ce mariage ?... moi, désirer de te voir la femme de ce petit gueux de Boniface, de ce satané chenapan, que j'avais

pris en grippe... je ne savais pas pourquoi... Ah ! je le sais, maintenant !

BATHILDE

Mais, si vous ne désirez pas ce mariage, pourquoi m'en parlez-vous ?

BUVAT

Dame, parce que tu sais bien que je ne suis pas ton père, parce que tu sais bien que je n'ai aucun droit sur toi, parce que tu sais bien que tu es libre.

BATHILDE

Vraiment, je suis libre ?

BUVAT

Libre comme l'air, mon enfant.

BATHILDE

Alors, je refuse.

BUVAT

Réfléchis bien !

BATHILDE

À quoi ?

BUVAT

Tu sais que le roi ne nous paye plus, qu'il y a cinq ans trois mois et treize jours que je n'ai reçu d'appointements, qu'il m'est dû quatre mille huit cent quatre-vingt-une livres dix sous six deniers.

BATHILDE

Petit père, nous sommes riches.

BUVAT

Comment, riches ?

BATHILDE

M. Papillon ne vous a-t-il pas dit hier qu'il prendrait mes pastels à quarante-huit livres la pièce ?

BUVAT

Oui, il me l'a dit, et même je l'ai rembarré...

BATHILDE

Vous avez eu tort, petit père.

BUVAT

J'ai eu tort ?

BATHILDE

Oui ; moi, je viens de chez lui... Tenez...

BUVAT

Qu'est-ce que cela ?

BATHILDE

Vous le voyez bien, quatre-vingt-seize livres.

BUVAT

Tu as vendu deux pastels ?

BATHILDE

Comprenez-vous ?... Je ne voulais pas le croire, deux dessins de moi pour quatre-vingt-seize livres... Ce pauvre M. Papillon, il est fou !

BUVAT

Ainsi, madame Denis ne s'était pas trompée : la fille de Clarisse Gray et d'Albert Durocher travaille pour vivre !

BATHILDE

Mais, petit père, je ne travaille pas, je m'amuse... Eh bien, qu'avez-vous donc, bon ami ?

BUVAT

Je ne suis ni votre petit père, ni votre bon ami, Bathilde ; je suis le pauvre Buvat, que le roi ne paye plus et qui ne gagne pas assez avec son écriture pour continuer à faire pour vous ce qu'il voudrait faire.

BATHILDE

Mais vous voulez donc me faire mourir de chagrin, petit père ?

BUVAT

Moi, te faire mourir de chagrin, mon enfant ? qu'est-ce que je t'ai donc dit ? qu'est-ce que je t'ai donc fait ?

BATHILDE

À la bonne heure ! voilà comme je vous aime, c'est quand vous tutoyez votre fille ; quand vous ne me tutoyez pas, il me semble que vous êtes fâché contre moi, et, alors, je pleure.

(Une pendule sonne neuf heures.)

BUVAT

Qu'est-ce que c'est que cela ?

BATHILDE

C'est neuf heures.

BUVAT

Neuf heures ! et je ne suis pas encore habillé... Mais jamais je ne serai à mon bureau à dix heures. Ah ! maudite madame Denis, va ! elle n'en fait jamais d'autres... (Il sort.) Nanette, Nanette, le couvert !

BATHILDE

C'est égal, quatre-vingt-seize livres par mois... plus que petit père ne gagne à sa bibliothèque... quel bonheur !

(On frappe à la porte de d'Harmental.)

D'HARMENTAL

Qui va là ?

PERRINE, en dehors

C'est le vin et le pâté.

D'HARMENTAL

Entrez !

## Scène VI

Les mêmes, Perrine, Nanette.

PERRINE, entrant avec un panier

Puis le livre que vous avez laissé tomber par la fenêtre. On vous en donnera, des bibliothèques, pour les rappareiller comme ça.

D'HARMENTAL

Bon ! serrez-moi tout cela dans l'armoire.

BATHILDE

Qu'est-ce que c'est que cela, Nanette ?

NANETTE

C'est de la musique nouvelle qu'on a apportée.

BATHILDE

Ah ! un cadeau de M. de Chaulieu... Ce bon M. de Chaulieu !

(Elle se met à son clavecin.)

D'HARMENTAL

Dame Perrine !

PERRINE

Qu'y a-t-il ?

D'HARMENTAL

Qui donc demeure en face de moi ?

PERRINE

En face de vous, là ?

D'HARMENTAL

Oui.

PERRINE

Eh bien, c'est M. Buvat.

D'HARMENTAL

Mais cette jeune et jolie personne ?

PERRINE

C'est mademoiselle Bathilde.

D'HARMENTAL

Qu'est-ce que M. Buvat et mademoiselle Bathilde ?

PERRINE

Vous le voyez bien.

D'HARMENTAL

Est-ce le père et la fille, l'oncle et la nièce, le mari et la femme ?

PERRINE

Oh ! ma foi, vous m'en demandez plus que je n'en sais.

D'HARMENTAL

C'est elle qui joue du clavecin ?

PERRINE

Oui, c'est elle.

D'HARMENTAL

Mais ce n'est pas mal du tout.

PERRINE

N'allez pas dire cela devant madame Denis.

D'HARMENTAL

Et pourquoi ?

PERRINE

Parce que sa fille en joue aussi, du clavecin.

D'HARMENTAL

Ah ! bien. (Perrine sort.) Mais c'est qu'en vérité, c'est à merveille... Bravo ! bravo !

(Il bat des mains, Bathilde se retourne.)

BATHILDE

Ah ! mon Dieu ! (Elle se lève et se réfugie au fond de la chambre.)  
Nanette !

NANETTE, entrant

Mademoiselle ?

BATHILDE

Qu'est-ce donc que ce jeune homme qui loge en face de nous, dans l'ancienne chambre de M. Boniface ?

NANETTE

C'est un nouveau locataire de madame Denis, un jeune homme qui arrive de province. Il vient pour entrer dans un ministère ; il paraît qu'il est de très-bonne famille, c'est le pupille de M. Brigaud.

BATHILDE

Ah ! très-bien. Tirez le rideau, Nanette.

D'HARMENTAL

Il paraît que la voisine n'aime pas les applaudissements. Bon ! l'on se tiendra pour averti.

BUVAT, entrant

Ah ! me voilà.

BATHILDE

Voyons, petit père, prenez vite votre café... Il est neuf heures et demie.

BUVAT

Tu as raison.



D'HARMENTAL, au piano ; il chante  
 Rosette, pour un peu d'absence,  
 Votre cœur vous avez changé ;  
 Et moi, sachant cette inconstance,  
 Le mien autre part j'ai rangé ;  
 Jamais plus beauté si légère  
 Sur moi tant de pouvoir n'aura ;  
 Nous verrons, volage bergère,  
 Qui premier s'en repentira.

BATHILDE

Tiens, entendez-vous, petit père ?

BUVAT

Certainement que j'entends.

BATHILDE

Mais c'est très-bien, cela.

BUVAT

Ah ! vraiment ?... Attends, alors.

BATHILDE

Que faites-vous ?

BUVAT

Je tire les rideaux pour que tu entendes mieux.

D'HARMENTAL

Tiens, le bonhomme qui tire le rideau.

BATHILDE

Oh ! petit père... oh !

BUVAT, à Bathilde, qui change de place

Eh bien, que fais-tu donc ?

BATHILDE

Mais je me mets là pour que ce jeune homme ne me voie pas.

BUVAT

Oh ! il ne regarde pas par ici.

BATHILDE, bas

Maintenant, non ; mais tout à l'heure, il y regardait.

D'HARMENTAL

Où sont tant de promesses saintes,  
 Tant de pleurs versés en partant ?

Est-il vrai que ces tristes plaintes  
Sortissent d'un cœur inconstant ?  
Dieux ! que vous êtes mensongère !  
Maudit soit qui plus vous croira...  
Nous verrons, volage bergère,  
Qui premier s'en repentira.

BUVAT

Allons, il ne faut pas que les délices de la musique me fassent oublier l'heure de la bibliothèque.

BATHILDE

En effet, petit père, il est dix heures moins dix minutes.

BUVAT

Dix heures moins dix minutes... Ma canne et mon chapeau ?

BATHILDE

Les voilà, petit père ; allez !

BUVAT

Dix heures moins dix minutes !... Au revoir, mon enfant... À propos, si M. de Chaulieu envoie quelqu'un pour de la copie...

BATHILDE

Soyez tranquille !

(Buvat embrasse Bathilde et sort.)

## Scène VII

D'Harmental, chez lui ; Bathilde, chez elle.

D'HARMENTAL

Celui qui a gagné ma place,  
Ne vous peut aimer tant que moi,  
Et celle que j'aime vous passe  
De beauté, d'amour et de foi.  
Gardez bien votre amitié neuve,  
La mienne plus ne variera ;  
Et puis nous verrons à l'épreuve  
Qui premier s'en repentira.

BATHILDE

Oh ! mais c'est très-bien.

D'HARMENTAL, se retournant

Elle écoutait !

BATHILDE, se jetant en arrière

Ah ! si je fermais la fenêtre !... Oh ! non, la première fois, c'était bien ; la seconde, ce serait ridicule.

D'HARMENTAL

Elle se cache !

(Il regarde par la fenêtre.)

### Scène VIII

Les mêmes, Boniface, entrant chez d'Harmental  
et le voyant regarder par la fenêtre.

BONIFACE

Bon ! je m'en doutais !

D'HARMENTAL, fermant la fenêtre

Qu'est-ce que c'est ?

BATHILDE

Ah ! il ferme sa fenêtre, je n'aurai pas besoin de fermer la mienne.

BONIFACE

Oh ! ne vous dérangez pas, monsieur Raoul, c'est moi.

D'HARMENTAL

Vous ! qui, vous ?

BONIFACE

Eh bien, moi, Boniface Denis, héritier présomptif de la mère Denis, votre prédécesseur dans cette chambre, pour vous servir.

D'HARMENTAL

Ah ! enchanté de faire votre connaissance, monsieur Boniface. Vous avez quelque chose à me dire ?

BONIFACE

Moi ? Non ; vous êtes notre locataire, je viens faire connaissance avec vous... Et puis on m'avait dit que papa Brigaud était ici.

D'HARMENTAL

Papa Brigaud ?

BONIFACE

Oui, c'est un petit nom d'amitié que je lui donne ; vous comprenez que ça ne peut pas être un vrai nom, puisqu'il est abbé, et que la mère Denis est veuve... Après cela, vous me direz ce n'est pas une raison... Ah ! oui, la fenêtre, je comprends.

D'HARMENTAL

Que voulez-vous dire ?

BONIFACE

Je veux dire que vous mourez d'envie de regarder de l'autre côté de la rue.

D'HARMENTAL

Moi ?

BONIFACE

Vous !... Eh bien, je vais vous donner un avis, monsieur Raoul.

D'HARMENTAL

Lequel ?

BONIFACE

Ne regardez pas trop de ce côté-là.

D'HARMENTAL

Du côté de mademoiselle Bathilde ?

BONIFACE

Ah ! voilà que vous la connaissez déjà ? Bon ! alors, ça ira bien. Allons, allons, ça n'est pas bien de la part de la mère Denis ; elle aurait dû vous prévenir...

D'HARMENTAL

Me prévenir de quoi ?

BONIFACE

Tiens, il faut prévenir les locataires quand il y a dans les maisons des cas rédhitoires... Ah ! c'est un terme de palais, vous ne connaissez pas cela, vous.

D'HARMENTAL

Que voulez-vous dire ?

BONIFACE

Je veux dire que, dans huit jours, vous serez amoureux comme

un fou de mademoiselle Bathilde, et que ce n'est pas la peine d'être amoureux d'une coquette.

D'HARMENTAL

D'une coquette ?

BONIFACE

Oui, d'une coquette ! d'une coquette ! je ne m'en dédis pas... d'une coquette qui fait la bégueule avec les jeunes gens, et qui demeure avec un vieux... sans compter sa gueuse de Mirza... Mirza, c'est sa chienne, qui mangeait tous mes bonbons, et qui, chaque fois qu'elle me rencontre maintenant, veut me mordre les mollets, et cependant, je ne lui ai fait que des politesses.

D'HARMENTAL

Pardon, mais j'aurais cru que ce bon bourgeois que j'ai vu sur la terrasse... Car c'est de lui, sans doute, que vous voulez parler ?...

BONIFACE

De lui-même, le vieux coquin ! Hein ! qui aurait dit cela de lui ?

D'HARMENTAL

J'aurais cru que c'était son père.

BONIFACE

Son père ! est-ce qu'elle a un père, mademoiselle Bathilde ? Elle n'a pas de père.

D'HARMENTAL

Ou du moins son oncle ?

BONIFACE

Oh ! oui, son oncle à la mode de Bretagne... N'est-ce pas, papa Brigaud ?

Scène IX

Les mêmes, Brigaud.

BRIGAUD

Ah ! tu es ici, méchant espiègle !... Et qui t'a permis de venir chez M. Raoul ?

BONIFACE

Tiens, personne donc... Je puis bien venir chez lui, puisqu'il demeure chez nous... Ah ! cette épée... Vous portez donc une épée, monsieur Raoul ?

D'HARMENTAL, bas, à Brigaud

Eh bien, quoi encore ?

BRIGAUD

Notre copiste est trouvé.

D'HARMENTAL

Et vous revenez pour cela ?

BRIGAUD

Je n'ai pas quitté la maison.

D'HARMENTAL

Il demeure donc dans la maison ?

BRIGAUD

Non, en face.

D'HARMENTAL

Bon ! où cela ?

BRIGAUD

On vous dit en face.

D'HARMENTAL

Comment ! là ?...

BRIGAUD

Oui, là !... Ce bon bourgeois, c'est un ami de madame Denis, de notre hôtesse ; de sorte que, vous comprenez, chevalier... il s'agit, en attendant que les papiers soient prêts, de ne pas vous mettre trop mal avec lui.

D'HARMENTAL

Ah ! diable !

BRIGAUD, à Boniface,  
qui fouille dans ses poches

Eh bien, que fais-tu, petit drôle ?

BONIFACE

Ne faites pas attention, papa Brigaud ; je regarde seulement s'il ne reste pas dans votre poche un petit écu pour votre ami

Boniface.

BRIGAUD

Tiens, en voilà un gros, et laisse-moi tranquille.

BONIFACE

Ah ! papa Brigaud, vous avez un cœur de cardinal, et, si le roi ne vous fait qu'archevêque, parole d'honneur, vous serez volé de moitié.

BRIGAUD

C'est bon ! c'est bon ! À demain soir, chevalier.

(Il sort.)

BONIFACE

Adieu, monsieur Raoul ; je vous le répète, prenez garde à mademoiselle Bathilde, si vous voulez garder votre cœur, et jetez-moi une bonne boulette à Mirza, si vous tenez à vos mollets... Me voilà, papa Brigaud.

(Il sort.)

Scène X

D'Harmental, Bathilde, travaillant.

D'HARMENTAL

Charmant jeune homme !... C'est égal, il m'a appris une chose au moins, c'est que Bathilde n'est ni la femme ni la fille de cet affreux bourgeois... Ah ! et puis il m'a appris encore une chose, c'est que la chienne s'appelle Mirza... (Il appelle.) Mirza ! Mirza !... Ah ! elle est apprivoisée... La charmante petite bête !... il paraît qu'elle est seule dans la chambre... Mirza !... (Il prend un morceau de sucre et le lui jette.) Mirza !... (Mirza mange le morceau de sucre.) Le moment approche où je vais jouer mon avenir, ma liberté, ma vie... et je... Oh ! c'est qu'il me semble que, si cette charmante fille qui est là priait pour moi, je n'aurais plus rien à craindre. Mirza ! (Il lui jette un second morceau de sucre.) Oh ! une idée !

(Il se met à une table et écrit.)

BATHILDE, regardant par  
la fenêtre non ouverte

Mon Dieu, j'ai bien envie cependant... Il croit que je n'y suis pas... et si je me montre... Que fait-il ?... Il écrit.

D'HARMENTAL prend un troisième  
morceau de sucre et l'enveloppe  
avec le billet qu'il vient d'écrire

Mirza !... (Il jette le morceau de sucre et le billet.) L'abbé m'a dit de me tenir bien avec mes voisins... Suivons ses conseils.

BATHILDE

Oh ! cette fois, par exemple... Oh ! non, cette fois moins que jamais ; car, s'il me voit fermer la fenêtre, il croira que c'est pour lire ce billet !...

(Mirza écarte le papier et mange le sucre.)

D'HARMENTAL, fermant sa fenêtre

Bien !

BATHILDE, apercevant Nanette, qui entre

Ah ! c'est toi, Nanette.

NANETTE

Oui ; qu'avez-vous ?

BATHILDE

Moi ? Rien !

NANETTE

On dirait que votre voix tremble.

BATHILDE

Tu te trompes.

NANETTE, voyant à terre

le billet qui enveloppait le sucre

Qu'est-ce que c'est que cela, mademoiselle ?

BATHILDE

Rien, un papier qui sera tombé de ma poche et qu'il faut jeter au feu.

NANETTE

Si cependant c'était quelque chose d'important ; lisez, mademoiselle.



BATHILDE

Oh ! mon Dieu, donne... Emmène Mirza !... (Nanette emmène Mirza. Après un moment d'hésitation, Bathilde lit.) « On vous dit orpheline, je suis sans parents, nous sommes frère et sœur devant Dieu... Ce soir, demain, après-demain, peut-être courrai-je un grand danger ; mais j'espérerais en sortir sain et sauf, si ma sœur Bathilde voulait prier pour son frère Raoul. » (Après un mouvement involontaire qui la rapproche de la fenêtre.) Un grand danger, mon Dieu !

D'HARMENTAL, voyant Bathilde le billet  
à la main, et rouvrant la fenêtre

Vous prierez pour moi... Je ne crains plus rien. Merci !

(D'Harmental sort pour rejoindre Brigaud ;  
Bathilde se sauve dans sa chambre.)

ACTE DEUXIÈME  
DEUXIÈME TABLEAU

*Le bal de l'Opéra. – Un couloir. Trois portes  
donnant sur la salle. Banquettes.*

Scène première

Dubois, en domino noir, un ruban de couleur de feu  
sur l'épaule ; puis un domino gris, puis un domino bleu,  
puis un garde-française, masques.

DUBOIS

Eh bien, mes drôles ne seraient-ils pas à leur poste ?... Ah ! si  
fait, voici un domino gris qui porte le ruban d'uniforme. (S'appro-  
chant.) D'Argenson.

LE DOMINO GRIS

Chanson.

DUBOIS

Est-il ici ?

LE DOMINO GRIS

Oui.

DUBOIS

À quelle heure est-il entré ?

LE DOMINO GRIS

À minuit moins dix minutes.

DUBOIS

Avec qui est-il ?

LE DOMINO GRIS

Avec M. de Simiane.

DUBOIS

Où est-il ?

LE DOMINO GRIS

Dans la loge derrière nous.

DUBOIS

Dans laquelle ? celle de droite, celle de gauche, celle du  
milieu ?

LE DOMINO GRIS

Dans celle du milieu.

DUBOIS

Y est-il seul avec Simiane ?

LE DOMINO GRIS

Non ; ils y ont trouvé la Souris et la Desmares.

DUBOIS

Qu'a-t-il fait depuis qu'il est dans la loge ?

LE DOMINO GRIS

Il a appelé le garçon et lui a demandé des glaces.

DUBOIS

Va ! (Le domino gris se retire. À un domino bleu foncé qui a un ruban couleur de feu.) Chanson !

LE DOMINO BLEU

D'Argenson !

DUBOIS

Est-il ici ?

LE DOMINO BLEU

Oui.

DUBOIS

À quelle heure y est-il entré ?

LE DOMINO BLEU

À minuit moins dix minutes.

DUBOIS

Avec qui était-il ?

LE DOMINO BLEU

Avec M. de Simiane.

DUBOIS

Où est-il ?

LE DOMINO BLEU

Dans la loge derrière nous.

DUBOIS

Laquelle ? celle de droite, celle de gauche, celle du milieu ?

LE DOMINO BLEU

Celle du milieu.

DUBOIS

Y est-il seul avec Simiane ?

LE DOMINO BLEU

Non, la Souris et la Desmares y étaient déjà quand ils y sont entrés.

DUBOIS

Qu'a-t-il fait depuis qu'il est dans la loge ?

LE DOMINO BLEU

Il a appelé un garçon et a demandé des glaces.

DUBOIS

Va ! (Le domino bleu se retire.) Eh bien, que l'on dise encore que ma police est mal faite ! voilà deux gaillards qui ne se connaissent pas, qui ne savent pas pour qui ils travaillent, et qui m'ont répété mot pour mot les mêmes paroles. (Au garçon, qui passe avec un plateau.) Halte !

LE GARÇON

Qu'y a-t-il pour votre service ?

DUBOIS

Tu portes des glaces dans la loge n° 12.

LE GARÇON

Oui.

DUBOIS

À un domino violet.

LE GARÇON

Oui.

DUBOIS

Attends !

LE GARÇON

Mais, dites donc, et le domino violet ?

DUBOIS

Tiens !

(Il lui donne un écu.)

LE GARÇON

Qu'il attende, alors.

DUBOIS, écrivant quelques  
lignes sur ses tablettes

« Une jeune et jolie femme, qui a reconnu M. le régent sous son masque et sous son domino, l'attend dans le corridor pour lui dire deux mots... » Va, et donne-lui ce billet.

LE GARÇON

À qui ?

DUBOIS

Pardieu ! au domino violet.

LE GARÇON

On y va.

(Il entre dans la loge n° 12.)

UN GARDE-FRANÇAISE,  
s'approchant de Dubois

Chanson !

DUBOIS

D'Argenson !

LE GARDE-FRANÇAISE

Une lettre, monseigneur.

DUBOIS

De qui ?

LE GARDE-FRANÇAISE

De la rue Quicampoix !

DUBOIS

Bien ! Promène-toi dans ce corridor.

LE RÉGENT, dans la loge

Une jeune et jolie femme qui veut me dire deux mots ! (Il vient en scène.) Où est-elle ?

## Scène II

Le régent, Dubois.

DUBOIS, se démasquant

La voici, monseigneur.

LE RÉGENT

Comment ! c'est toi qui te permets de me poursuivre jus-

qu'ici ?

DUBOIS

Monseigneur, pour affaire d'importance.

LE RÉGENT

Dubois, tu sais bien que, lorsque je suis au bal ou que je soupe...

DUBOIS

Oui, je sais qu'il est défendu de déranger monseigneur.

LE RÉGENT

Eh bien, alors ?

DUBOIS

Oui ; mais monseigneur sait que j'ai fait une exception.

LE RÉGENT

Pour l'Espagne... ce qui fait que je voudrais que l'Espagne fût à tous les diables.

DUBOIS

Oh ! monseigneur ! monseigneur !

LE RÉGENT

Voyons, dis vite... Une dépêche, n'est-ce pas ?

DUBOIS

Oui.

LE RÉGENT

Pourquoi ne m'as-tu pas donné cette dépêche dans la journée ?

DUBOIS

Parce qu'elle n'est arrivée que ce soir.

LE RÉGENT

Par courrier ?...

DUBOIS

Extraordinaire.

LE RÉGENT

Et comment diable as-tu su que j'étais ici ?

DUBOIS

Par mes gens, pardieu !

LE RÉGENT

Est-ce que tu te permettrais de me faire espionner, drôle ?

DUBOIS

Mais je vous prie de croire, monseigneur, que je passe ma vie à cela... et, je dois le dire, vous ne me ménagez pas la besogne.

LE RÉGENT

Voyons cette dépêche !... (Dubois la lui donne et va transmettre quelques ordres à un domino gris.) Eh bien, qu'y a-t-il de si extraordinaire là-dedans ?

DUBOIS

Est-ce que vous ne voyez pas que madame du Maine est en correspondance suivie avec la reine d'Espagne ?

LE RÉGENT

Ma mère l'est bien avec toutes les reines du monde.

DUBOIS

Ne voyez-vous point que l'on prépare un appartement dans la citadelle de Saragosse ?

LE RÉGENT

Le roi d'Espagne a peut-être son masque de fer à y enfermer.

DUBOIS

Ne voyez-vous pas que le roi d'Espagne a fait passer cinq cent mille livres à Paris ?

LE RÉGENT

Eh bien, tant mieux ! tu dis toujours qu'il n'y a plus d'argent en France.

DUBOIS

Ne voyez-vous pas que M. de Saint-Aignan me recommande de vous dire de prendre garde personnellement à vous ?

LE RÉGENT

Il te le dit dans toutes ses lettres, et, si tu n'as pas quelque chose de mieux à m'apprendre...

DUBOIS

Non, je l'avoue, je n'ai rien de mieux... à moins qu'une lettre qu'on vient de me remettre de la rue Quicampoix...

LE RÉGENT

Eh ! pardieu ! c'est de M. Law, qui te dit que les actions du Mississippi ont haussé.

DUBOIS

Oui, et que madame du Maine en a vendu pour cent mille livres.

LE RÉGENT

Il faut bien qu'elle paye ses fêtes de Sceaux avec quelque chose.

DUBOIS

Monseigneur, vous feriez damner un cardinal.

LE RÉGENT

Qu'est-ce que cela te fait ! tu n'es qu'archevêque.

DUBOIS

Monseigneur...

LE RÉGENT

Dubois, il y a une ambassade vacante, j'ai bien envie de t'y envoyer.

DUBOIS

Et où cela, votre ambassade ?

LE RÉGENT

En Chine.

DUBOIS

Et pourquoi pas dans la lune ?... Vous seriez encore plus sûr d'être débarrassé de moi.

SIMIANE, sortant de la loge

Eh bien ?

LE RÉGENT

Ah ! mon ami !... à moi ! à l'aide !... je suis aux mains des infidèles, Simiane !

### Scène III

Les mêmes, Simiane, Ravanne.

RAVANNE

Ah ! que je te trouve à propos, Simiane, et la bonne histoire



que j'ai à te raconter !

UN MASQUE

Bonsoir, Ravanne... Sais-tu où est monseigneur ?

RAVANNE

Non, nous sommes brouillés.

LE MASQUE

Bah ! et pourquoi ?

RAVANNE

Pour une femme, parbleu !

LE RÉGENT

Petit fat, va !

DUBOIS

Venez, monseigneur.

SIMIANE

Et quelle est ton histoire ? Voyons !

RAVANNE

Il n'y a qu'une chose qui me désespère : c'est qu'elle va réjouir ce coquin de Dubois.

DUBOIS

Hein ?

SIMIANE

C'est donc quelque méchante aventure arrivée à monseigneur ?

RAVANNE

Pardieu ! sans cela, est-ce que je la raconterais ?

LE RÉGENT

Plaît-il ?

RAVANNE, au régent et à Dubois masqués

Oh ! vous n'êtes pas de trop, messieurs ; au bal de l'Opéra, on est en famille ! Il faut d'abord vous dire une chose que vous savez tous : c'est que madame de Parabère, quoique séparée depuis deux ans de son mari, était, comme disent nos voisins d'outre-Manche, dans une position intéressante.

LES MASQUES

Eh bien, cela est connu.

RAVANNE

Oui ; mais voilà où nous entrons dans l'inconnu... M. le régent, qui savait à quoi s'en tenir, ou à peu près, sur la vertu de la marquise, consulta sur la paternité probable... devinez qui ?

SIMIANE

Comment veux-tu que nous sachions cela ?

RAVANNE

Le lieutenant de police ! M. d'Argenson, qui sait tout, lui répondit sans hésiter : « Monseigneur, l'enfant est de vous, ou du duc de Richelieu. »

(On rit.)

LE RÉGENT, à Dubois

Ma parole d'honneur, c'est que c'est vrai comme l'Évangile, ce qu'il raconte là.

SIMIANE

Eh bien, que fit le régent ?

RAVANNE

Il fit inviter, par madame de Parabère, M. de Richelieu à la venir voir ; seulement, ce fut lui qui le reçut. « Mon cher duc, lui dit Son Altesse, je vous ai fait prier de passer pour vous dire que cette pauvre marquise est dans un grand embarras, et nous aussi. — Comment cela ? » demanda le duc. Son Altesse lui raconta la chose. « Diable ! fit Richelieu, mais cet imbécile de Parabère va crier comme un paon. — Justement, reprit Son Altesse, il voudra que je le fasse duc. — Eh bien, mais si, en attendant, nous le faisons père, dit Richelieu. (Un affreux jeu de mots !) — Mon cher, s'écria Son Altesse, vous avez justement eu la même idée que la marquise. Seulement, c'est assez difficile, attendu qu'il y a deux ans... — Bon ! fit Richelieu ; M. de Parabère a-t-il toujours pour le chambertin et le romanée ce faible que je lui ai connu ? — Toujours ! — Alors, nous sommes sauvés ! — Sauvés ! expliquez-moi cela, duc... — Rien de plus simple ; vous comprenez, monseigneur : j'invite le marquis à souper dans ma petite maison avec une douzaine de mauvais sujets et de femmes charmantes...

Vous y envoyez Dubois. — Comment, Dubois ?... — Sans doute, il faut bien quelqu'un qui conserve sa tête, et, comme Dubois ne peut pas boire, les médecins le lui ont défendu (on rit), eh bien, mais il se chargera de faire boire le marquis... et, quand nous serons tous sous la table, il le démêlera du milieu de nous, et il en fera ce qu'il voudra... Le reste regarde la marquise... Surtout qu'il n'aille pas se tromper ! »

SIMIANE

De sorte que... ?

RAVANNE

De sorte que tout réussit à merveille : après s'être endormi chez le duc de Richelieu, le marquis de Parabère se réveilla chez sa femme.

TOUS

Chez sa femme ?...

RAVANNE

C'est monseigneur l'archevêque de Cambrai, le successeur de Fénelon, qui avait arrangé cela.

(On rit.)

DUBOIS, à part

Ah ! le petit serpent !

LE RÉGENT, à Dubois

Il raconte très-bien, je trouve.

SIMIANE, à Ravanne

Finis donc !... « Se réveilla chez sa femme... »

RAVANNE

Vous comprenez qu'il a fait grand bruit ; mais il n'y avait pas moyen de crier au scandale, pas moyen d'intenter un procès : sa voiture avait passé la nuit à la porte de la marquise, tous les domestiques l'avaient vu entrer à l'hôtel et en sortir ; de façon que le duc et Son Altesse ne furent plus préoccupés que d'une chose, c'était de savoir auquel des deux l'enfant ressemblerait... Enfin, la marquise est accouchée ce soir.

LE RÉGENT

Ah !

Ah !  
DUBOIS

Et à qui l'enfant ressemble-t-il ?  
SIMIANE

À Richelieu ?  
LE RÉGENT

À Son Altesse ?  
SIMIANE

À Simiane !  
RAVANNE

Pas possible !  
LE RÉGENT

Très-possible !  
RAVANNE

DUBOIS, au régent  
Je trouve qu'il raconte très-bien.

RAVANNE  
Est-ce que l'histoire n'est pas bonne ?

LE RÉGENT  
Très-bonne !

SIMIANE  
Parfaite !

TOUS  
Parfaite !

SIMIANE, prenant Ravanne à part  
D'autant plus parfaite, que tu l'as racontée, ah ! ah ! ah !  
devant qui ?... devant monseigneur le régent lui-même.

RAVANNE  
Bah !

SIMIANE  
Ce domino violet !

RAVANNE  
C'est lui ?...

SIMIANE  
Lui-même en personne.

RAVANNE

Ah ! quel malheur que celui qui lui donne le bras...

SIMIANE

Eh bien ?

RAVANNE

Ne soit pas...

SIMIANE

Qui ?

RAVANNE

Dubois.

DUBOIS, s'avançant

Vous n'avez rien à vous reprocher, chevalier.

RAVANE

Dubois ! j'ai fait coup double !... Ah ! monseigneur, je vous demande pardon...

LE RÉGENT

Chut, donc !

RAVANNE

Ah ! monsieur l'archevêque, que je suis désespéré.

DUBOIS

Silence, morbleu !

RAVANNE, seul, appelant

Garçon ! garçon ! un verre d'eau sucrée. Ah ! l'histoire était bonne ; mais, maintenant, ma foi, elle est excellente... Ah ! garçon ! un verre d'eau sucrée, je t'en prie... (Le garçon entre.) Je l'ai bien gagné !... Ah ! la précieuse aventure... J'ai envie de te la raconter, garçon.

## Scène IV

Les mêmes, madame d'Averne, en domino rose.

MADAME D'AVERNE, à Ravanne

Chevalier !

RAVANNE

Ah ! je vais vous la raconter.

MADAME D' AVERNE  
Quoi ?

RAVANNE  
Mon histoire !

MADAME D' AVERNE  
Je la sais.

RAVANNE  
Comment cela ?

MADAME D' AVERNE  
J'écoutais !

RAVANNE  
Ah bien, alors, si tu écoutais, beau masque, laisse-moi aller  
chercher des gens qui n'écoutaient pas.

MADAME D' AVERNE  
Tout de suite ; mais, auparavant, deux mots.

RAVANNE  
Parle !

MADAME D' AVERNE  
Comment cela s'est-il passé ?

RAVANNE  
Quoi ?

MADAME D' AVERNE  
La rencontre.

RAVANNE  
Quelle rencontre ?

MADAME D' AVERNE  
Ne faites pas l'ignorant, je sais tout.

RAVANNE  
Diable !

MADAME D' AVERNE  
Ne craignez rien, je suis la personne pour laquelle le chevalier  
d'Harmental s'est battu.

RAVANNE, criant  
Madame d'Averne !...

MADAME D' AVERNE

Chut, donc ! Quelle trompette de Jéricho, que ce garçon-là !

RAVANNE

Ah ! c'est vrai, pardon !... Cela s'est passé à merveille.

MADAME D' AVERNE

Le chevalier... ?

RAVANNE

Est sain et sauf.

MADAME D' AVERNE

Oh ! tant mieux ! ce n'eût pas été juste... Et vous me dites la vérité ?...

RAVANNE

Eh ! si vous ne me croyez pas, demandez à lui-même. (Appelant d'Harmental.) Chevalier ! chevalier !...

Scène V

Les mêmes, d'Harmental.

MADAME D' AVERNE

Monsieur de Ravanne, si vous faites une chose pareille, je ne vous pardonne de ma vie.

RAVANNE

Chevalier, voilà une belle dame qui veut savoir...

MADAME D' AVERNE

Mais taisez-vous donc !

D'HARMENTAL, s'approchant

Qui veut savoir ?... Dis, beau masque, que veux-tu savoir ?

RAVANNE

L'heure qu'il est... Madame a un rendez-vous à minuit et demi ; or, je prétends, moi, qu'il est une heure, et que, par conséquent, il est inutile qu'elle y aille.

D'HARMENTAL, à part

Je ne vois pas mon ruban violet.

MADAME D' AVERNE

Vous êtes un charmant page, chevalier ! Eh bien, non, je n'irai pas à mon rendez-vous, mais à une condition.

RAVANNE

Laquelle ?

MADAME D'AVERNE

C'est que vous viendrez après-demain souper chez moi, rue des Bons-Enfants, avec le régent et Simiane.

RAVANNE

Ce sera bien de l'honneur, madame... Chevalier, vous m'excuserez, n'est-ce pas ? mais on m'enlève.

(Ils sortent.)

D'HARMENTAL

Allez, chevalier, allez ! Moi-même, j'attends quelqu'un...  
Ah !...

## Scène VI

D'Harmental, le domino bleu à ruban violet,  
puis la duchesse du Maine.

D'HARMENTAL

Est-ce moi que tu cherches, beau masque ?

LE DOMINO BLEU

Parbleu ! oui, c'est vous, chevalier.

D'HARMENTAL

L'abbé !

LE DOMINO BLEU

À merveille !... (Allant à la porte de gauche.) Venez, madame la duchesse !

LA DUCHESSE, se démasquant

Chevalier !

D'HARMENTAL

Vous, madame ?

LA DUCHESSE

Oui, moi, moi qui ne veux pas vous laisser vous jeter dans cette terrible affaire sans vous demander une dernière fois si vous avez bien réfléchi, sans rendre à vous-même la parole que vous m'avez donnée.



D'HARMENTAL

Dieu me garde, madame, qu'ayant eu le bonheur d'engager ma vie au service d'une si grande princesse, je sois assez malheureux pour me priver moi-même de ce bonheur, que je n'eusse osé espérer ! Non, madame ; prenez au contraire au sérieux tout ce que j'ai offert, mon bras, ma vie, mon épée ; et là où Votre Altesse ne craint pas de s'engager, comment hésiterais-je en route ?

LA DUCHESSE

Oui, chevalier, il y a de grands noms, il y a des personnages importants, des noms et des personnages qui ne vous sont pas inconnus...

D'HARMENTAL

Je ne demande à Votre Altesse aucune confiance.

LA DUCHESSE

Oui ; mais, moi, je ne veux pas avoir de secrets pour vous. Que dites-vous du marquis de Pompadour, de M. de Malézieux, du comte de Laval, du prince de Cellamare, du cardinal Alberoni, du roi Philippe V ?... Voilà vos complices, chevalier !

D'HARMENTAL

Le roi Philippe V !

LA DUCHESSE

Lisez ces papiers, que vous rendrez à Brigaud ; mais, encore une fois, réfléchissez bien, l'entreprise est grave, dangereuse, presque impossible.

D'HARMENTAL

Impossible ! et pourquoi, madame ?... Mais rien de plus simple au contraire, surtout avec la vie que mène le régent. Que faut-il pour cela ? Huit ou dix hommes de cœur, une voiture bien fermée, et des relais préparés jusqu'à Bayonne, puisque j'ai l'honneur d'être choisi pour une pareille mission...

LA DUCHESSE

Ainsi, chevalier, vous risquez... ?

D'HARMENTAL

Ma vie, c'est tout ce que je puis risquer ; je croyais déjà l'avoir offerte à Votre Altesse, et je pensais que Votre Altesse

l'avait acceptée ; m'étais-je trompé, madame ?...

LA DUCHESSE

Chevalier, vous êtes un loyal et brave gentilhomme. À demain soir, à Sceaux.

D'HARMENTAL

À demain soir.

(Il lui baise la main et sort.)

BRIGAUD, s'approchant

Eh bien, madame, que dites-vous du chevalier d'Harmental ?

LA DUCHESSE

Je dis, mon cher abbé, que nous pouvons éteindre notre lanterne ; car, pour cette fois, nous avons trouvé un homme.

(Elle sort avec Brigaud.)

DUBOIS, à un agent

Suis ces deux dominos, et que je sache demain le nom de la femme à qui M. le chevalier d'Harmental vient de baiser la main.

### TROISIÈME TABLEAU

*La chambre de d'Harmental.*

Scène première

Brigaud, d'Harmental, Bathilde.

BRIGAUD entre, va s'asseoir dans un fauteuil,  
et regarde d'Harmental, qui cause  
avec Bathilde par la fenêtre

Chevalier !...

D'HARMENTAL, sans l'entendre, à Bathilde

Vraiment ?

BATHILDE

Pourquoi me dire de pareilles choses si elles ne sont pas vraies ?

D'HARMENTAL

Mais si elles le sont ?

BRIGAUD

Chevalier !...

D'HARMENTAL

C'est donc pour cela que j'ai vu de la lumière toute la nuit chez vous ?

BATHILDE

Vous ne dormiez donc pas non plus, vous ?

D'HARMENTAL

Non ! j'avais les yeux sur votre fenêtre, comme s'il y avait eu... pauvre fou que je suis ! quelque probabilité de la voir s'ouvrir.

BRIGAUD

Chevalier !...

D'HARMENTAL

Ah ! c'est vous, cher tuteur ; pardon, me voici.

BATHILDE, apercevant Brigaud

Ah !

(Elle quitte la fenêtre.)

BRIGAUD

Mon Dieu ! qu'on a de peine à vous avoir, mon cher pupille, quand vous regardez par cette fenêtre. Voyons, est-ce que vous m'en voulez encore de vous avoir logé ici ?

D'HARMENTAL

Mais non.

BRIGAUD

C'est amusant, n'est-ce pas, de causer ainsi avec ses voisins, et surtout avec ses voisines ?

D'HARMENTAL

Ah ! l'abbé ! l'abbé ! n'entrez pas dans mes secrets plus avant que moi-même.

BRIGAUD

Allons donc ! un confesseur, mais c'est un tombeau. Je suis bien aise de voir que vous êtes acclimaté !

D'HARMENTAL

Eh bien, Brigaud, m'apportez-vous les papiers ?

BRIGAUD

Quels papiers ?

D'HARMENTAL

Ceux que je dois faire copier au brave homme d'en face.

BRIGAUD

Ah ! oui, vous vous ennuyez de causer par la fenêtre, je comprends.

D'HARMENTAL

Brigaud, Brigaud !...

BRIGAUD

Non ; on a changé d'avis.

D'HARMENTAL

Comment, on a changé d'avis ? on ne fait plus copier les papiers ?...

BRIGAUD

Si fait ; mais on veut voir le copiste, l'interroger, juger de son degré d'intelligence. Il n'aura qu'à se présenter rue du Bac, au coin de la rue de Grenelle, chez le prince de Listhny.

D'HARMENTAL, à part

Bon ! chez le prince de Listhny, au coin de la rue du Bac et de la rue de Grenelle.

BRIGAUD, bas

Il retient l'adresse.

D'HARMENTAL

Est-ce tout, l'abbé ?

BRIGAUD

Peste ! comme vous êtes pressé de me voir en aller, chevalier !

D'HARMENTAL

Eh ! non, pas du tout. Je vous trouve charmant, au contraire. (Lui montrant une table toute dressée.) Mais vous voyez ?...

BRIGAUD

Comment ! vous donnez à déjeuner dans votre position, libertin ?

D'HARMENTAL

C'est pour le bien de la cause.

BRIGAUD

Ah ! c'est autre chose.

D'HARMENTAL

Donc, si vous avez quelque nouvelle à m'annoncer...

BRIGAUD

Il faut que je me hâte, n'est-ce pas ?

D'HARMENTAL

À moins que vous ne vouliez déjeuner avec nous ?

BRIGAUD

Non, merci ! Eh bien, voilà ma nouvelle : madame d'Averne a déménagé.

D'HARMENTAL

Qu'est-ce que cela me fait, à moi ?

BRIGAUD

Bon ! toujours dans les extrêmes. Vous vous en occupiez trop il y a huit jours, vous ne vous en occupez pas assez aujourd'hui. Oui, elle a déménagé, elle demeure rue des Bons-Enfants.

D'HARMENTAL

Très-bien !

BRIGAUD

Dans une maison qui appartient au prince.

D'HARMENTAL

À merveille !

BRIGAUD

De sorte que, demain, on pend la crémaillère, on soupe !

D'HARMENTAL

L'abbé ! l'abbé ! vous avez une manière d'aller au fait !...

BRIGAUD

Que voulez-vous ! c'est la mienne. Or, savez-vous qui soupe chez madame d'Averne ?

D'HARMENTAL

Cela m'est bien égal.

BRIGAUD

Et vous avez tort. Cela ne doit pas vous être égal. Ceux qui soupent chez madame d'Averne, c'est Simiane, Ravanne et le régent.

D'HARMENTAL

Eh bien ?...

BRIGAUD

Eh bien, ce soir, avant d'aller chez madame du Maine, je viendrai vous chercher pour faire un tour rue des Bons-Enfants, les localités parleront pour moi.

D'HARMENTAL

Ah ! je comprends ! si près du Palais-Royal, le régent ira à pied. L'hôtel qu'habite madame d'Averne a son entrée rue des Bons-Enfants. Après une certaine heure, on ferme le passage du Palais-Royal ; il est donc obligé, pour rentrer, de tourner par la cour des Fontaines ou par la rue Neuve-des-Bons-Enfants, et alors, nous le tenons. Mordieu ! l'abbé, vous êtes un grand homme, et, comme le disait M. Boniface, si madame du Maine ne vous fait qu'archevêque, il n'y a pas de justice.

ROQUEFINETTE, dans l'escalier

Belle Ariane, je vous prie,

Prêtez-moi votre peloton,

Ton ton, ton ton, tontaine ton ton.

BRIGAUD

Qu'est-ce que cela ?

D'HARMENTAL

Mon convive.

(On entend un grand bruit.)

BRIGAUD

Dites donc ! il me semble qu'il se casse le cou, votre convive ?

D'HARMENTAL

En effet, ça m'en a tout l'air. Par ici, capitaine, par ici !

Scène II

Les mêmes, Roquefinette.

ROQUEFINETTE, entrant

À la bonne heure. C'est que l'échelle de votre pigeonier est noire en diable. Ah ! pardon, un homme d'Église ?

D'HARMENTAL

Mon directeur, capitaine.

ROQUEFINETTE, bas, à d'Harmental

Vous étiez en train de vous confesser ?

D'HARMENTAL

Justement.

ROQUEFINETTE, de même

Recommandez-moi à ses prières.

BRIGAUD, bas, à d'Harmental

C'est votre capitaine ?

D'HARMENTAL, bas

Oui.

BRIGAUD, de même

Soignez bien ce gaillard-là !

D'HARMENTAL, de même

Soyez tranquille.

BRIGAUD, en sortant, à Roquefinette,  
et en se courbant très-bas

Monsieur...

ROQUEFINETTE, de même

Monsieur...

BRIGAUD, à d'Harmental

À ce soir !

D'HARMENTAL

À ce soir !

## Scène III

D'Harmental, Roquefinette.

D'HARMENTAL

Vous êtes homme de parole, capitaine ! mais laissez-moi fermer la fenêtre ; il est important que nos voisins ne vous voient pas, et surtout ne vous entendent pas.

ROQUEFINETTE

En ce cas, je suis muet comme une tanche... et puis... et puis je vois que vous avez pris des mesures pour me fermer la bouche.

(D'Harmental met le verrou.) Du mystère ! tant mieux !... il y a toujours quelque chose à gagner avec les gens qui débutent par dire : « Chut ! » Vous tombez bien, je suis le petit-fils d'Harpocrate, dieu du silence.

D'HARMENTAL

C'est à merveille, capitaine ; car j'ai à vous dire des choses assez importantes pour réclamer d'avance votre discrétion.

ROQUEFINETTE

Elle vous est acquise... Tandis que je donnais une leçon au petit Ravanne, je vous ai vu du coin de l'œil manier l'épée en amateur distingué... J'aime les braves ! et puis vous m'avez donné un joli cheval de cent louis comme s'il eût valu trente livres... J'aime les gens généreux ! vous êtes deux fois mon homme, pour quoi ne serais-je pas une fois le vôtre ?

D'HARMENTAL

Allons ! je vois que nous pourrions nous entendre... Mais vous m'écoutez mieux assis, et nous ferons bien, si nous nous asseyons, de dîner tout de suite.

ROQUEFINETTE

Vous prêchez comme saint Jean Bouche-d'or... Me voilà, commandez la manœuvre, et je l'exécute.

D'HARMENTAL

Et goûtez ce vin, tandis que j'attaquerai ce pâté.

ROQUEFINETTE

Bon ! une division !... nous battons l'ennemi séparément... (Il boit.) Oh ! oh ! qu'est-ce que je fais là ! indigne que je suis, j'avale du nectar comme si c'était de la piquette, et cela, au commencement d'un repas... Ah ! Roquefinette, tu te fais vieux, mon ami... Il y a dix ans, rien qu'à goûter de ce vin (il boit), tu aurais vu tout de suite que c'est de l'ermitage de 1702, l'année de la bataille de Friedlingen. Si votre fournisseur en a beaucoup comme celui-là, et qu'il fasse crédit, je lui promets ma pratique.

D'HARMENTAL

Mon fournisseur ne fait pas crédit à mes amis, il donne pour



rien.

ROQUEFINETTE

Oh ! l'honnête homme ! (Silence.) Ainsi donc, mon cher chevalier, nous conspirons ?

D'HARMENTAL

Eh !...

ROQUEFINETTE

Et, pour réussir, à ce qu'il paraît, nous avons besoin de ce pauvre capitaine Roquefinette ?

D'HARMENTAL

Qui vous a dit cela ?

ROQUEFINETTE

Pardieu ! la belle charade à deviner !... un homme qui donne des chevaux de cent louis, qui boit à son ordinaire du vin à une pistole la bouteille, et qui loge rue du Temps-Perdu, dans une mansarde ; s'il ne conspire pas, que voulez-vous qu'il fasse ?

D'HARMENTAL

Eh bien, est-ce qu'une petite conspiration vous effraye ?

ROQUEFINETTE

Moi ! qui est-ce qui a dit que quelque chose au monde effraye le capitaine Roquefinette ?

D'HARMENTAL

Ce n'est pas moi, puisque je vous choisis pour mon second.

ROQUEFINETTE

C'est-à-dire que, si vous êtes pendu à une potence de vingt pieds de haut, je le serai, moi, à une potence de dix.

D'HARMENTAL

Peste ! si l'on commençait par voir les choses sous le mauvais côté...

ROQUEFINETTE

Parce que j'ai parlé de potence ?... Eh ! cela ne prouve rien... Qu'est-ce que la potence, pour un philosophe ? Une des mille manières qu'il y a de sortir de la vie... D'ailleurs, nous donnerons nos parchemins, nous ferons nos preuves, et nous aurons le cou coupé comme M. de Rohan ; l'avez-vous vu décapiter ?... C'était

un beau jeune homme, comme vous ; il avait conspiré, comme vous ; mais la chose manqua, comme manquera peut-être la nôtre... On lui fit un fort bel échafaud noir, on lui permit de se tourner du côté de la fenêtre où était sa maîtresse, et puis le bourreau... Ah ! chevalier, c'était un maladroit qui s'y reprit à dix fois avant de lui couper tout à fait la tête !... ce pauvre M. de Rohan souffrit mille martyres... Allons, vous êtes un brave, vous n'avez pas sourcillé ; touchez là, je suis votre homme. Voyons, contre qui conspirons-nous ?... Contre M. d'Orléans, qui ne voit plus que d'un œil, ou contre M. du Maine, qui ne marche plus que d'une jambe ?... Faut-il casser l'autre jambe au boiteux, ou crever l'autre œil au borgne ?

D'HARMENTAL

Rien de tout cela.

ROQUEFINETTE

De quoi s'agit-il, alors.

D'HARMENTAL

Avez-vous entendu parler de l'enlèvement du secrétaire du duc de Mantoue ?

ROQUEFINETTE

Mattioli ?

D'HARMENTAL

Oui.

ROQUEFINETTE

C'est Willebois et Saint-Martin qui ont fait le coup, et ils ont eu chacun trois mille livres... Un joli denier !

D'HARMENTAL

Ainsi, pour trois mille livres, vous vous seriez chargé de la chose ?

ROQUEFINETTE

Oui.

D'HARMENTAL

Mais si, au lieu d'enlever le secrétaire, il eût été question d'enlever le duc lui-même ?

ROQUEFINETTE

C'eût été plus cher, voilà tout.

D'HARMENTAL

Mais vous eussiez encore accepté ?

ROQUEFINETTE

Pourquoi pas ?

D'HARMENTAL

Et à celui qui vous eût donné le double, en vous disant : « Je m'engage avec vous... comme vous... je joue avec vous mon avenir et ma tête », à celui-là, qu'eussiez-vous répondu ?

ROQUEFINETTE

J'eusse dit : « Voilà ma main ! »

D'HARMENTAL

À la santé du régent, alors !... et puisse-t-il arriver sans accident à la frontière d'Espagne, comme Mattioli est arrivé à Pignerol.

ROQUEFINETTE

Ah ! ah ! et pourquoi pas ? le régent est un homme comme un autre ; seulement, au lieu d'être décapités ou pendus, nous serons roués... À un autre, je dirais que c'est plus cher, mais, pour vous, je n'ai pas deux prix : vous donnerez six mille livres, et je vous fournirai douze hommes résolus.

D'HARMENTAL

Voici dix mille livres en or ; prenez-les comme un à-compte, si nous réussissons ; si nous échouons, chacun tirera de son côté.

ROQUEFINETTE

À quand la chose ?

D'HARMENTAL

Je n'en sais rien ; mais, en venant déjeuner avec moi tous les matins...

ROQUEFINETTE

Non ! non ! je ne serais pas venu ici trois fois de suite, que M. d'Argenson et M. Dubois nous sauraient tous les deux par cœur... Non, plus d'entrevues ; le jour qu'il faudra agir, accrochez-moi ce ruban-là à votre fenêtre ; je saurai ce que cela veut dire : je le

verrai de la rue Montmartre, où je passe tous les jours, et je monterai.

D'HARMENTAL

Comment ! vous partez sans achever la bouteille ?

ROQUEFINETTE

Maintenant, n i, ni, c'est fini, me voilà à l'eau... jusqu'au lendemain du jour où j'aurai vu le ruban rouge à votre fenêtre... Voyez-vous, chevalier, quand Roquefinette est en face d'une bouteille, il boit ; quand il a bu, il parle, et, si bien qu'on parle, quand on parle trop, on finit toujours par dire une bêtise. Adieu !... Pensez au ruban ponceau ; je vais à mes affaires.

D'HARMENTAL

Inutile, capitaine, de vous dire : chut ! (Roquefinette fait un geste et sort.) Et moi, vite à ma toilette !

ACTE TROISIÈME  
QUATRIÈME TABLEAU

*Chez Buvat. – Chambre modeste, propre ; fenêtre au fond, donnant sur un balcon d'où l'on voit la maison en face ; grand rideau à la fenêtre. D'un côté de la fenêtre, un miroir ; de l'autre, un crucifix.*

Scène première  
Bathilde, Nanette.

BATHILDE

Nanette, fermez cette fenêtre.

NANETTE

Mademoiselle, vous étoufferez.

BATHILDE

Fermez les rideaux, alors.

NANETTE

Mademoiselle, ce jeune homme en tombera malade.

BATHILDE

Ce jeune homme ! ce jeune homme !... Ah ! Nanette, ne croyez donc pas qu'il y ait ici-bas des cœurs aussi tendres et aussi nobles que vous le dites... Ce jeune homme... Enfin, n'en parlons plus.

NANETTE

Pardon, mais c'est qu'il paraît si distingué.

BATHILDE

Trop ! trop ! pour la pauvre Bathilde.

NANETTE

Voyez-le donc si triste, si désolé à sa fenêtre ; c'est à fendre le cœur !

BATHILDE

Eh ! que m'importe son air triste, à moi ? que me fait ce jeune homme ? Je ne le connais pas... C'est un étranger qui est venu demeurer là pour quelques jours seulement, et qui demain s'en ira.

NANETTE

Mon Dieu, mademoiselle, puisqu'il faut qu'une femme vienne à aimer un jour ou l'autre, puisque nous y sommes toutes condamnées, autant aimer un beau jeune homme qui a l'air noble comme un roi.

BATHILDE

Eh bien, que dirais-tu si ce jeune homme, qui te paraît si noble, si loyal, si bon, n'était qu'un méchant, qu'un traître, qu'un menteur ?

NANETTE

Ah ! mon Dieu, mademoiselle, je dirais que c'est impossible.

BATHILDE

Si je te disais qu'hier, quand mademoiselle Delaunay m'est venue chercher pour remplacer à Sceaux, chez madame la duchesse du Maine, mademoiselle Bury, qui ne pouvait chanter ; si je te disais que ce jeune homme, qui habite une mansarde, et se fait passer pour un étudiant, était là, en habit de colonel, donnant le bras à madame la duchesse du Maine, et s'appelait M. le chevalier Raoul d'Harmental !

NANETTE

Mon Dieu !

BATHILDE

Si je te disais qu'à l'instant même où je l'ai vu, reconnu, mes forces m'ont abandonnée, que je me suis évanouie, que j'ai demandé en me réveillant à être conduite à Paris, que, depuis ce temps, je suis guérie, guérie... de cette sympathie étrange, insensée que le menteur m'avait inspirée d'abord... et que je suis folle, désespérée, morte au monde, et que je ne veux plus jamais le voir !

NANETTE

La ! la !... s'il est noble, s'il est grand, eh bien, c'est une raison pour qu'il se rapproche de vous...

BATHILDE

Jamais !

NANETTE

Soit ! oubliez-le, chassez-le... Mais vous souffrez, vous êtes malade, et le premier remède, pour une jeune fille qui souffre, c'est l'air, c'est le soleil... Voyez les pauvres fleurs, quand on les enferme... Laissez-moi ouvrir la fenêtre.

BATHILDE

Je vous le défends... Allez à vos affaires ; vous avez un dessin à porter chez M. Papillon. Laissez-moi !

NANETTE, sortant

J'obéis, mademoiselle, j'obéis.

Scène II

Bathilde, seule.

Oh ! oui, je l'oublierai, oui ; je le chasserai, lui qui s'est joué perfidement de mon cœur si loyal... Que dis-je ? il ne croit même pas m'avoir offensée... Il attend un signe, un geste, un remerciement peut-être... Oui, je vais le remercier d'avoir déchiré mon cœur... Ah ! je ne n'ai plus rien qui m'aime, je suis seule au monde ; mon Dieu ! vous m'avez abandonnée... Il a fermé sa fenêtre, il ne prend plus la peine de dissimuler. C'était trop d'honneur que le chevalier d'Harmental faisait à la pauvre Bathilde... Eh bien, j'en mourrai ! oui, j'en mourrai ! (Elle tombe assise.) Qu'est-ce que cela ? Oui, à la porte !... Ah ! la pauvre Mirza qui m'appelle... Elle me regrette... Oui, Mirza, oui, ma seule amie...

(Elle va ouvrir.)

Scène III

Bathilde, d'Harmental.

BATHILDE

Lui ! lui ! mon Dieu !

D'HARMENTAL

Moi ! est-ce que vous ne m'attendiez pas ?

BATHILDE

Oh ! monsieur, que vous m'avez fait souffrir !

D'HARMENTAL

Et moi ! moi qui ai envers vous l'apparence de tous les torts, et qui suis innocent !

BATHILDE

Oh ! non, non.

D'HARMENTAL

Écoutez-moi ! Vous êtes le grand événement de ma vie, vous devez passer avant tout ce qu'il y a dans ma vie... Écoutez-moi, vous dis-je ! et vous ne m'accuserez plus, et vous sécherez vos larmes, et vous me rendrez cette confiance qui faisait doux vos regards, douce votre voix, douce votre amitié, Bathilde ! Je sais ce que vous allez dire : l'apparence en moi vous a trompée ; mais, maintenant, vous me connaissez : ce que vous avez vu à Sceaux, c'est toute mon histoire. Un duel avec M. de la Fare, le favori du régent, m'a poussé dans l'exil... Je me cachais là, dans la mansarde, en face de vous... et, de temps en temps, pour respirer cet air sans lequel, il y a huit jours, je n'eusse pas cru pouvoir vivre... de temps en temps, j'allais me mêler secrètement au monde, revoir mes amis... J'ai été chez madame du Maine, vous m'y avez vu... Je n'irai plus maintenant : tout mon avenir, c'est vous ; toute ma vie, tout mon bonheur, c'est vous !... l'air qui me fera vivre, c'est celui que vous respirez !... Pardonnez-moi, je n'ai pas commis une trahison, pas même une tromperie... Bathilde, je n'avais rien à vous dire, rien, sinon que je vous aimais, et vous ne m'aviez pas permis de vous dire, comme je vous le dis en ce moment, je vous aime ! je vous aime ! je n'aime rien que vous en ce monde !... Ah ! croyez-moi bien, je n'ai jamais menti.

BATHILDE

Oh ! si je croyais !

D'HARMENTAL

Vous n'avez donc rien vu ? vous n'avez donc rien deviné ?... J'étais là, le jour, guettant votre moindre geste, aspirant votre parole quand vous parliez, votre chant quand vous chantiez, votre souffle quand vous respiriez. La nuit, alors que vous étiez rentrée



chez vous, quand la lueur de la veilleuse éclairait à peine vos rideaux, j'étais là encore, envoyant ma prière et mon amour à votre ange gardien, pour qu'il jetât mon nom, mon image dans vos rêves... Oh ! je vous ai aimée, oh ! je vous aime !... croyez-moi, Bathilde, croyez-moi !...

(Il se jette aux genoux de Bathilde.)

BATHILDE

Eh bien, oui, je vous crois.

D'HARMENTAL

Mais vous !... vous qui n'avez rien su, rien vu, rien pensé, vous qui regardez comme un suprême effort de croire à l'amour ; vous, Bathilde, vous n'aimez point.

BATHILDE

Je n'aime pas, non, Raoul, je n'aime pas !

D'HARMENTAL

Ce que votre voix me dit, vos yeux le démentent ; et cependant vous êtes un noble cœur, cependant vous ne pouvez avoir une pensée que votre bouche ne traduise ; vous êtes la pureté, la candeur, la noblesse ; si vous m'aimez, Bathilde, dites-le loyalement ; si vous ne m'aimez pas, ayez la générosité de le dire.

BATHILDE

Me connaissez-vous, seulement, vous qui croyez m'aimer ?

D'HARMENTAL

Si je vous connais ? Oh ! mais venez devant ce miroir, et regardez ce que dit l'azur de vos yeux, regardez ce que disent votre front et votre bouche !

BATHILDE

Vous savez que je suis orpheline, abandonnée au berceau ! vous savez qu'un ange de bonté, qu'un ange tutélaire m'a prise dans ses bras et sauvée de la misère et de la mort ! vous savez que, si je l'appelle mon père, c'est qu'il n'y a pas de nom qui rende fidèlement ce que je ressens pour lui de reconnaissance et d'amour ! vous savez, enfin, que j'ai vécu pauvre, inerte, ignorée... jusqu'au jour où je suis devenue riche, intelligente, illustre, jusqu'au jour où...

D'HARMENTAL

Par grâce, achevez !

BATHILDE

Jusqu'au jour où je vous ai vu.

D'HARMENTAL

Tenez, ce mot vient d'ouvrir un sillon dans mon cœur ! celle qui a prononcé ce mot doit lire jusqu'au plus profond repli de ma pensée... Merci pour ce noble élan, merci pour cette généreuse franchise... Bathilde, à partir de ce moment, je suis à vous, tout à vous !

BATHILDE

Oh ! non, non, Raoul !... une part de vous reste cachée, mystérieuse, inconnue à mes regards ; c'est le tourment de ma vie, c'est la crainte de mon avenir.

D'HARMENTAL

Eh bien, oui, vous avez raison ; car, avant de vous connaître, j'ai fait abandon d'une part de mon libre arbitre ; cette portion de moi ne m'appartient plus, elle subit une loi suprême, elle obéit à des événements imprévus... La main qui tient et guide la mienne peut me conduire à la plus haute faveur... peut m'entraîner dans la plus profonde disgrâce ; Bathilde, dites-moi, êtes-vous disposée à partager la bonne comme la mauvaise fortune, le calme comme la tempête ?

BATHILDE

Dieu vous punisse si vous me trompez ! Tout avec vous, Raoul, tout, tout !

D'HARMENTAL

Songez à l'engagement que vous prenez, Bathilde ; peut-être est-ce une vie heureuse et brillante qui vous est réservée, peut-être est-ce l'exil, la captivité ; peut-être serez-vous veuve avant d'être femme.

BATHILDE, chancelant

Oh ! mon Dieu ! oh !...

D'HARMENTAL

Bathilde !...

BATHILDE

Il me semblait que toutes les promesses étaient renfermées dans les mots que je vous ai dits... Vous en voulez de nouvelles, je vous les fais ; mais elles étaient inutiles... Votre vie sera ma vie, votre mort sera ma mort ; l'une et l'autre sont entre les mains de Dieu, sa volonté soit faite !

D'HARMENTAL

Et moi, moi, je jure qu'à compter de ce moment, vous êtes ma femme devant Dieu et devant les hommes, et que, si les événements qui disposeront de ma vie ne m'ont laissé à vous offrir que mon amour, cet amour est à vous, profond, inaltérable, éternel !

BATHILDE

Merci, merci.

(Elle lui donne sa main.)

Scène IV

Les mêmes, Buvat.

BATHILDE

Mon père !... Chevalier, que dira-t-il ?

BUVAT

Ah ! tiens !... Monsieur, j'ai bien l'honneur... (À part.) Il me semble que je connais cette figure-là.

D'HARMENTAL

C'est à monsieur Buvat que j'ai l'honneur de parler ?

BUVAT

À moi-même, monsieur, et tout l'honneur est de mon côté, je vous prie de le croire.

D'HARMENTAL

Vous connaissez l'abbé Brigaud ?

BUVAT

Parfaitement !... le... la... le... de madame Denis...

D'HARMENTAL

Le directeur.

BUVAT

Un homme de beaucoup d'esprit, monsieur.

D'HARMENTAL

J'étais en train de dire à mademoiselle que M. l'abbé Brigaud cherchait un copiste habile, et m'avait envoyé ici... L'abbé est mon tuteur, monsieur.

BUVAT

Ah ! ah !

D'HARMENTAL

Et il vous a découvert une excellente pratique.

BUVAT

Vraiment ?... Asseyez-vous donc, monsieur. Quelle est cette pratique, s'il vous plaît ?

D'HARMENTAL

Le prince de Listhny, rue du Bac.

BUVAT

Un prince ! un prince !... Et quel genre de copie, monsieur ?

D'HARMENTAL

Une correspondance, je crois, avec *le Mercure de Madrid, les Nouvelles parisiennes*.

BUVAT

Une véritable trouvaille, monsieur ! N'est-ce pas, Bathilde ?

BATHILDE

Mais, oui, petit père.

BUVAT

Merci, merci, monsieur.

D'HARMENTAL

J'ai peur seulement que ce travail ne vous donne un peu de mal... Il y aura beaucoup de pièces en espagnol. Savez-vous l'espagnol ?

BUVAT

Non, monsieur... je ne crois pas, du moins ; mais n'importe, la calligraphie est un art d'imitation comme le dessin... Je copierais du chinois, pourvu que les pleins et les déliés fussent assez bien tracés pour former des lettres.

(Sans y penser, il s'assied devant d'Harmental ;  
Bathilde lui fait signe ; il se lève tout de suite.)

D'HARMENTAL

Je sais, monsieur, que vous êtes un grand artiste.

BUVAT

Vous me confusionnez... À quelle heure, sans indiscretion, trouverai-je Son Altesse ?

D'HARMENTAL

Quelle Altesse ?

BUVAT

Le prince de...

D'HARMENTAL

Ah ! M. de Listhny !... Mais dans une heure, si vous voulez... Je vous donnerai une lettre pour lui, à cinq heures, après votre goûter.

BUVAT

J'y serai, monsieur, j'y serai... Ce jeune homme est bien aimable ; n'est-ce pas, Bathilde ?

BATHILDE

Oui, fort aimable !

BUVAT

Vous cherchez quelque chose, monsieur ?

D'HARMENTAL

Non ! non ! seulement, je croyais avoir entendu parler en face.

BUVAT

En face ?

D'HARMENTAL

Oui, dans cette maison-là, vis-à-vis... chez moi.

BUVAT

Vous demeurez là ?

D'HARMENTAL

Oui, monsieur Buvat. Justement, il y a quelqu'un qui m'attend. (À part.) L'abbé ! il y a du nouveau...

BUVAT

Dans cette mansarde... Mais c'est M. l'abbé Brigaud.

D'HARMENTAL

Mon tuteur, oui... qui m'avait donné rendez-vous pour savoir

le résultat de ma démarche... près de M. Buvat, et qui aura pris ma clef pour monter... J'y vais, mon tuteur, j'y vais !

BRIGAUD, à la fenêtre en face

Bien, bien, ne vous pressez pas. Ah ! serviteur, mademoiselle... Serviteur, monsieur Buvat.

BUVAT

Votre très-humble, monsieur l'abbé...

D'HARMENTAL

Ainsi donc, à l'honneur de vous revoir. Et vous, mademoiselle, recevez tous mes remerciements pour la bonté que vous avez eue de me tenir compagnie en attendant M. Buvat, bonté de laquelle je vous garderai, je le jure, une reconnaissance éternelle.

BATHILDE

Monsieur...

D'HARMENTAL, bas

Adieu, Bathilde !

BATHILDE, de même

Adieu, Raoul !

(D'Harmental sort.)

BUVAT, à Brigaud

Ne vous impatientez pas, monsieur l'abbé.

BRIGAUD

Non, non, cher monsieur Buvat, non.

BUVAT

C'est très-drôle, d'être ainsi en pays de connaissance... Un prince ! des copies espagnoles... C'est très-drôle. (Il se frotte les mains.) Je suis très-heureux, moi ; et toi, Bathilde ?

BATHILDE

Oh ! moi aussi, je suis très-heureuse.

(Ils rentrent à droite.)

## CINQUIÈME TABLEAU

*La rue des Bons-Enfants. – À gauche, la maison de madame d'Averne, avec balcon au premier étage. Terrasse au second. – Il fait nuit.*

## Scène première

Dubois, deux porteurs de chaise, Roquefinette, en charbonnier ; puis successivement d'Harmental, un porteur d'eau, un chanteur des rues, Boniface.

DUBOIS, en procureur, dans  
une chaise, à un des porteurs

Eh bien ?

PREMIER PORTEUR

J'ai causé avec la femme de chambre ; il y a festin, et elle attend trois personnes.

DUBOIS

À quelle heure les attend-elle ?

PREMIER PORTEUR

À neuf heures.

DUBOIS

Huit heures et demie... Tâche de me ramasser quelque chanteur et de me l'amener ici ; plus il y aura de monde, moins on fera attention à nous.

PREMIER PORTEUR

Bon !

(Il s'éloigne.)

DEUXIÈME PORTEUR, arrivant

Me voilà !

DUBOIS

Eh bien ?

DEUXIÈME PORTEUR

Le petit Ravanne vient de sortir en éclaireur.

DUBOIS

Comment est-il habillé ?

DEUXIÈME PORTEUR

En trompette de mousquetaires.

DUBOIS

Et il vient de ce côté-ci ?

DEUXIÈME PORTEUR

Oui ; seulement, il a pris le plus long.

DUBOIS

Et les autres ?

DEUXIÈME PORTEUR

Vont le suivre probablement.

DUBOIS

C'est bien ; assieds-toi sur le brancard.

D'HARMENTAL, arrivant par le fond

Personne !... à moins que ce charbonnier avec son sac ne soit un des hommes du capitaine... Essayons le mot d'ordre... (Chantant.) Vingt-quatre ! vingt-quatre ! vingt-quatre !

ROQUEFINETTE, chantant

Vingt-quatre ! vingt-quatre ! vingt-quatre !

D'HARMENTAL

Le diable m'emporte ! c'est lui... Eh bien, capitaine ?

ROQUEFINETTE

Vous voyez, solide au poste.

D'HARMENTAL

Et vos hommes ?

ROQUEFINETTE

Dispersés aux environs.

D'HARMENTAL

Impossible de deviner... ?

ROQUEFINETTE

Que dites-vous de votre serviteur ?

D'HARMENTAL

Le fait est, capitaine, que, sans le mot d'ordre...

ROQUEFINETTE

Et de ce porteur d'eau, par exemple ? (Il chante bas.) Vingt-quatre ! vingt-quatre ! vingt-quatre !



LE PORTEUR D'EAU,  
traînant son tonneau

Vingt-quatre ! vingt-quatre ! vingt-quatre !

D'HARMENTAL

Est-ce qu'il va s'arrêter là ?

ROQUEFINETTE

N'est-il pas à portée ?

D'HARMENTAL

Mais devant un marchand de vin...

ROQUEFINETTE

Raison de plus, un porteur d'eau.

D'HARMENTAL

Et vous n'avez rien remarqué de louche ?

ROQUEFINETTE

Rien ! que cette chaise-là qui me déplaît.

D'HARMENTAL

Ah ! bon ! maintenant, voilà un chanteur.

ROQUEFINETTE

Tant mieux ! plus il y aura de monde, moins on fera attention  
à nous.

LE CHANTEUR

(On s'assemble autour de lui.)

Ne parlons plus de politique ;

Qu'importe à moi

Qui gouverne la république,

Lorsque je boi !

A-t-on la paix ? a-t-on la guerre ?

Je n'en sais rien ;

Mais j'ai ma bouteille et mon verre,

Tout ira bien.

Que l'on confère la régence,

L'autorité,

Ou que le parlement de France

Soit consulté ;

Que l'on élève des indignes

Dans tous états :  
Je suis content dès que nos vignes  
Ne gèlent pas.

BONIFACE, qui est entré pendant  
le premier couplet, au chanteur

Dites donc, est-ce que vous ne pourriez pas nous chanter autre chose, mon brave homme ? C'est connu, cela !

LE CHANTEUR

Moi, je chanterai ce qu'on voudra, pourvu qu'on me paye.

BONIFACE

En voilà un ambitieux ! Eh bien, moi, je vous chanterai tout ce que l'on voudra, sans rétribution aucune.

LE CHANTEUR

Vous voulez donc me faire du tort ?

BONIFACE

Du tout ! du tout ! Tenez, faites la quête, et tout ce que vous ramasserez sera pour vous... (Aux autres.) Mais, surtout, qu'on lui retire son violon. Je vais vous chanter *les Dragons de Malplaquet*.

Les gros dragons, à Malplaquet,  
Ont seuls rabattu le caquet  
D'Eugène.

« Ah ! disait-il au maréchal,  
Que ce dragon sur son cheval  
Me gêne ! »

(Il imite la trompette au refrain.  
Le chœur reprend le refrain à chaque couplet.)

« Les artilleurs, les grenadiers,  
N'entameront point les lauriers  
D'Eugène.

Le fer, le feu, tout m'est égal,  
Mais ce dragon sur son cheval  
Me gêne. »

DEUXIÈME PORTEUR, montrant Ravanne à Dubois  
Le voici !

DUBOIS

Qui ?

DEUXIÈME PORTEUR

Le petit chevalier.

DUBOIS

Ah !

### Scène II

Les mêmes, Ravanne, en trompette de mousquetaires ;  
puis Brigaud, un chiffonnier, Buvat.

RAVANNE, inquiet

Oh ! oh ! voilà bien de la société... Hé ! la jolie fille, que nous chante-t-on là ?... quelque chose qui vaille la peine de s'arrêter ?... Peste ! les beaux yeux ! (Inquiet.) Que diable fait là cette chaise ?

BONIFACE, apercevant Brigaud, qui entre

Tiens, mon parrain !

BRIGAUD, à part

Diable !

BONIFACE

Qu'est-ce que vous faites donc ici, mon parrain ?

BRIGAUD

Rien, rien, je passe... (À part.) Petit malheureux, va !

BONIFACE

Oh ! mon parrain, donnez-moi donc une pièce de vingt-quatre sous. (Montrant le chanteur.) Je lui ferai chanter des horreurs jusqu'à demain.

BRIGAUD

Tiens, et laisse-moi tranquille !

(Il lui jette vingt-quatre sous qui vont  
rouler vers la chaise de Dubois.)

BONIFACE

Bon ! je ne vous remercie pas ! (À un chiffonnier.) Prêtez-moi

donc votre chandelle, vous, mon brave philosophe.

LE CHIFFONNIER, bas

Vingt-quatre ! vingt-quatre ! vingt-quatre !

BONIFACE

Eh bien, c'est justement cela que j'ai perdu, une pièce de vingt-quatre sous... (Il s'approche de la chaise, et met sa lanterne sous le nez de Dubois.) Tiens, il y a quelqu'un ? Qu'est-ce que vous faites donc là-dedans, monsieur le procureur ?

DUBOIS

Va-t'en, petit drôle !

RAVANNE, à part

Dubois ! il nous guette ?... Attends ! attends !

(Il va parler bas au chanteur.)

LE CHIFFONNIER, à Roquefinette

Dubois dans la chaise !

ROQUEFINETTE

Je vous le disais bien.

D'HARMENTAL

Est-ce pour nous qu'il est là, ou pour le régent ?

ROQUEFINETTE

J'ai bien envie de monter au troisième, sous prétexte de monter mon sac de charbon, et de lui jeter une commode ou un secrétaire sur sa chaise.

BONIFACE

Ah ! je la tiens !... Merci, mon bonhomme ; voilà votre lanterne... Tiens, où est-il donc ? Bon ! voilà que j'ai hérité d'une lanterne, moi.

BUVAT, passant en chantonnant

Laissez-moi aller,

Laissez-moi...

BONIFACE, se jetant dans Buvat

Oh ! pardon ! (Levant sa lanterne.) Tiens, c'est vous, monsieur Buvat ?

BUVAT

Ah ! monsieur Boniface !... Monsieur Boniface, j'ai bien

l'honneur...

BONIFACE

Où allez-vous donc comme cela ?

BUVAT

Je vais reporter des copies, monsieur Boniface.

BONIFACE

Loin d'ici ?

BUVAT

Barrière des Trois-Sergents.

BONIFACE

Voulez-vous que je vous éclaire ?

BUVAT

Merci, monsieur Boniface, merci !

LE CHANTEUR, à Ravanne

Mais, monsieur, si l'on m'arrête ?

RAVANNE

Sois donc tranquille, nous serons là... Dites donc, il n'ose pas chanter un Noël sur notre grand, notre illustre, notre bien-aimé premier ministre Dubois : il a peur ! Est-ce que nous ne sommes pas là pour empêcher qu'il ne lui arrive quelque chose ? Tenez, tenez, mon brave homme, voilà un procureur dans sa chaise : consultez-le, et il vous dira que vous ne risquez rien, et que maître Dubois est si généralement, si justement, si abominablement estimé, que...

PREMIER PORTEUR

Je crois que nous sommes reconnus, monseigneur.

DUBOIS

Serpent de page, va !

RAVANNE

N'est-ce pas, monsieur le procureur, qu'on ne risque rien à chanter ?...

*Air des Bourgeois de Châtres*

Plein d'audace et de zèle,  
L'ambassadeur Dubois,

En vrai polichinelle,  
 Aperçut les trois rois.  
 Le bœuf s'épouvanta, l'âne d'effroi recule,  
 Quand on eut dit son nom,  
 Don, don,  
 Un chacun s'écria :  
 « La, la,  
 C'est Dubois, qu'on le brûle ! »

TOUS

Quand on eût dit, etc.

(La chaise sort, suivie par le peuple.)

BONIFACE

Oh ! c'était donc M. Dubois ?... Que je suis content de l'avoir  
 vu !... Eh bien, il est encore plus laid que je ne croyais.

(Il court après la chaise.)

ROQUEFINETTE

Eh bien, quand je vous le disais, chevalier, que ce petit Ravan-  
 ne est un garçon charmant... Voilà qu'il nous a fait place nette.

D'HARMENTAL

Ma foi, oui, ou à peu près.

### Scène III

Ravanne, le régent, en garde-française ; Simiane,  
 d'Harmental, Roquefinette, puis successivement le chanteur,  
 Buvat, Boniface, madame d'Averne, Brigaud, le guet.

RAVANNE

Venez, monseigneur, la place est libre.

LE RÉGENT

Comment, est-ce qu'elle était gardée ?

RAVANNE

Imaginez-vous que ce coquin de Dubois était là en procureur,  
 dans une chaise... Je l'ai dépisté.

LE RÉGENT

Ah çà ! mais ce drôle-là ne se lassera donc pas de m'es-

pionner ?

ROQUEFINETTE

Chut ! les voilà !

LE RÉGENT

Allons, Ravanne, allons !

RAVANNE, frappant à la porte de la maison  
de madame d'Averne, qui ouvre à l'instant

Vous voyez qu'on ne nous fait pas attendre ; à tout seigneur,  
tout honneur.

(Ils entrent.)

ROQUEFINETTE

Les avez-vous vus ?

D'HARMENTAL

Parbleu !

ROQUEFINETTE

Quel est le bon des trois ?

(Le chanteur reparait et accorde son violon.)

D'HARMENTAL

Le garde-française ! Allons, bien ! voilà notre chanteur qui recommence ! Si nous ne nous débarrassons pas de lui, la rue ne sera jamais libre... Mon ami, je demeure en face, ma femme est malade, et ta musique l'empêche de dormir... Voilà un écu, va-t'en sur la place du Palais-Royal.

LE CHANTEUR, s'éloignant

Merci, monseigneur !

ROQUEFINETTE

Eh bien ?

D'HARMENTAL

Il est parti !

ROQUEFINETTE

Bon !

D'HARMENTAL

Maintenant, la chaise de poste ?

ROQUEFINETTE

Elle attend au coin de la rue Baillif.

D'HARMENTAL

On a eu le soin d'envelopper les roues et les pieds des chevaux avec des chiffons ?

ROQUEFINETTE

Oui.

D'HARMENTAL

Très-bien.

ROQUEFINETTE

Dix heures.

D'HARMENTAL

On ferme la grille du Lycée.

ROQUEFINETTE

Maintenant, pourvu qu'ils sortent avant le jour !

D'HARMENTAL

S'il était seul, il serait à craindre qu'il ne restât ; mais, quand le diable y serait, cette chère madame d'Averne ne les gardera pas tous les trois.

ROQUEFINETTE

Hum ! elle peut prêter sa chambre à l'un, et laisser dormir les deux autres sous la table.

D'HARMENTAL

Peste ! vous avez raison, capitaine. Toutes vos précautions sont prises ?

ROQUEFINETTE

Oui.

D'HARMENTAL

Vos hommes croient qu'il s'agit tout bonnement d'une gageure ?

ROQUEFINETTE

Ou ils font semblant de le croire, ce qui revient exactement au même.

D'HARMENTAL

Ainsi, c'est entendu, vous et vos gens, vous êtes ivres ; vous me poussez, je tombe entre le régent et celui des deux à qui il donne le bras ; je l'en sépare ; vous vous emparez de lui, vous le



bâillonnez, tandis que l'on contient Simiane et Ravanne le pistolet sur la gorge.

ROQUEFINETTE

Mais, s'il appelle, s'il se nomme... ?

D'HARMENTAL

S'il se nomme, vous le tuerez !

ROQUEFINETTE

Peste ! tâchons qu'il ne se nomme pas ! Comme vous y allez, colonel !... Ah ! c'est vrai, j'oubliais que vous faites d'une pierre deux coups.

D'HARMENTAL

Qu'est-ce que cela ?

ROQUEFINETTE

Rien, le guet ! (Le guet passe.) Bon ! nous voilà tranquilles, maintenant.

D'HARMENTAL

Chut !

ROQUEFINETTE

Quoi ?

D'HARMENTAL

Du nouveau !

ROQUEFINETTE

Le balcon s'éclaire !... Chacun est-il à son poste ?

DES VOIX

Oui !... oui !... oui !... oui !...

BUVAT, revenant

C'est étonnant, une place où il y avait tant de monde tout à l'heure, il n'y a plus personne... mais plus un chat !... Brrou !... C'est assez imprudent à un homme seul de sortir à une pareille heure... J'avoue que, si maintenant je rencontrais M. Boniface et sa lanterne...

ROQUEFINETTE

Eh bien, mais il ne passera donc pas ?

BUVAT

Maintenant, surtout, que j'ai une somme dans ma poche... Cet-

te diable de rue des Bons-Enfants ! elle est noire comme un four. On devrait, en vérité, l'appeler la rue Vide-Gousset, ou la rue Coupe-Gorge ! Oh ! oh ! il me semble que j'ai vu quelqu'un !

ROQUEFINETTE

Mais, mille tonnerres ! te décideras-tu ?

D'HARMENTAL

Je ne me trompe pas, c'est lui... Ne faites pas de mal à cet homme... Passez, mon ami, mais passez promptement, et surtout ne regardez pas en arrière.

(Buvat se sauve.)

BONIFACE, revenant avec  
sa lanterne, et cherchant

Chiffonnier !... chiffonnier !... votre lanterne que je vous rapporte. Dire que je ne peux pas remettre la main sur mon chiffonnier... Qu'est-ce que je vais faire de ça, moi ? J'ai bien envie de la donner à M. le voyer, pour éclairer la rue des Bons-Enfants. C'est commode tout de même, une lanterne : on voit où l'on marche !...

(Il trébuche en accrochant la jambe de Roquefinette ; il élève sa lanterne depuis les pieds jusqu'à la tête, et, quand il l'approche de la figure de Roquefinette, celui-ci la souffle. Boniface la laisse tomber et se sauve.)

ROQUEFINETTE

Il était temps ! voici la fenêtre qui s'ouvre.

LE RÉGENT, de l'intérieur

Eh bien, Simiane, quel temps fait-il ?

SIMIANE

Je crois qu'il neige.

LE RÉGENT

Tu crois qu'il neige ?

SIMIANE

Ou qu'il pleut, je n'en sais rien.

RAVANNE

Comment, double brute ! tu ne peux pas distinguer ce qui tombe ?

SIMIANE

Après cela, je ne suis pas sûr qu'il tombe quelque chose.

RAVANNE

Tu vois bien que c'est blanc. Il neige, monseigneur.

LE RÉGENT

Tu es ivre-mort, c'est le clair de lune.

RAVANNE

Moi, ivre-mort ?... Arrivez ici, monseigneur ; venez, venez !

LE RÉGENT

Eh bien, quoi ?

RAVANNE

Ah ! ivre-mort... Eh bien, touchez là, monseigneur ; je vous parie deux cents louis que, tout régent de France que vous êtes, vous ne faites pas ce que je vais faire ?

MADAME D' AVERNE

Vous entendez, monseigneur, c'est une provocation.

LE RÉGENT

Et, comme telle, je l'accepte, baronne ; va pour deux cents louis, Ravanne.

SIMIANE

Je suis de moitié avec celui des deux qui voudra.

LE RÉGENT

Parie avec la baronne ; je ne veux personne dans mon jeu.

RAVANNE

Ni moi ; je suis trop sûr de gagner.

SIMIANE

Baronne, cinquante louis contre un baiser.

MADAME D' AVERNE

Ah ! demandez à Philippe s'il permet que je le tienne.

LE RÉGENT

Tenez ! c'est un marché d'or, et vous ne pouvez qu'y gagner...  
Eh bien, y es-tu, Ravanne ?

RAVANNE

M'y voilà !... Vous me suivez ?

LE RÉGENT

Partout ! Que vas-tu faire ?

RAVANNE

Regardez !

LE RÉGENT

Où diable vas-tu ?

RAVANNE

Je rentre au Palais-Royal.

LE RÉGENT

Par où ?

RAVANNE

Par les toits !

MADAME D' AVERNE

Monseigneur, j'espère bien que vous ne le suivrez pas.

LE RÉGENT

Je ne le suivrai pas ? Savez-vous que j'ai pour principe, baronne, que tout ce qu'un autre essayera, je le ferai, moi ?... Qu'il monte à la lune, et le diable me brûle si je n'arrive pas pour frapper à la porte en même temps que lui. Embrasse, Simiane ! embrasse ! tu as gagné.

MADAME D' AVERNE, à Simiane

Mais j'espère que vous restez, vous, au moins ?

SIMIANE

Le temps de ramasser les enjeux, baronne ! (Il l'embrasse.) Me voilà, monseigneur, me voilà !

ROQUEFINETTE

Eh ! mais, vous voyez ce qu'ils font ?

D'HARMENTAL

Ils nous échappent, pardieu !

SIMIANE

Hein ! qu'est-ce que cela ?

MADAME D' AVERNE

Des hommes dans la rue ! quelque embuscade...

LE RÉGENT, sur la terrasse supérieure

Vois-tu, double ivrogne ! tu vas nous faire prendre par le guet.

RAVANNE

Ce n'est pas le guet, monseigneur ; pas de baïonnettes, pas d'uniformes.

LE RÉGENT

Qu'y a-t-il donc ?

RAVANNE

Rien, rien, monseigneur !

MADAME D' AVERNE

Prenez à gauche, monseigneur.

LE RÉGENT

Eh ! eh ! qu'est-ce que c'est que cela, messieurs ? un petit complot ?

MADAME D' AVERNE

Oui, oui, un complot. Prenez la petite porte à gauche, monseigneur, prenez !

LE RÉGENT

La porte à gauche ?

MADAME D' AVERNE

Mais certainement ; elle conduit au jardin, et le jardin donne sur le Palais-Royal...

LE RÉGENT

Serviteur, messieurs, et bonne nuit ! mais, demain matin, gare au lieutenant de police !

D'HARMENTAL, ajustant le régent

Je ne sais à quoi tient...

ROQUEFINETTE, lui écartant la main

Corbœuf ! vous allez nous faire écarteler !

D'HARMENTAL

Oh ! une idée, Roquefinette !

ROQUEFINETTE

Colonel, pas de noms propres, s'il vous plaît... Voyons l'idée !

D'HARMENTAL

Enfonçons la grille, et nous arriverons avant eux.

ROQUEFINETTE

Oui, si nous l'enfonçons.

D'HARMENTAL

À moi, mes amis, à moi... Oh ! mille démons !

LE RÉGENT, en dehors

Bien du plaisir, messieurs !... Oh ! secouez, secouez, la grille est bonne.

SIMIANE

Bonsoir, messieurs !

RAVANNE

Bonsoir, messieurs !

D'HARMENTAL

Ils sont rentrés au Palais-Royal.

ROQUEFINETTE

Ils y sont rentrés !... (Aux hommes.) Nous avons perdu le pari, mes enfants ; mais ce n'est qu'une partie remise, je l'espère... En attendant, voici la moitié de la somme ; demain, le reste où vous savez... Bonsoir !

TOUS

Bonsoir !

(Ils partent.)

ROQUEFINETTE

Eh bien, chevalier ?

D'HARMENTAL

Eh bien, capitaine, j'ai bien envie de vous prier d'une chose.

ROQUEFINETTE

Laquelle ?

D'HARMENTAL

C'est de me suivre dans quelque carrefour, et de m'y casser la tête d'un coup de pistolet, pour que cette misérable tête soit punie et ne soit pas reconnue.

ROQUEFINETTE

Et pourquoi cela ?

D'HARMENTAL

Parce qu'en pareille matière, quand on échoue, on n'est qu'un sot. Que vais-je dire à madame du Maine, maintenant ?

ROQUEFINETTE

Comment ! c'est de cette bibi-gongon-là que vous vous inquiétez ? Eh bien, il faut le dire, vous êtes crânement susceptible. Chevalier, écoutez un vieux renard : Pour être bon conspirateur, il faut surtout ce que vous avez, du courage ; mais il faut encore ce que vous n'avez pas, de la patience !... Mordieu ! si j'avais une affaire comme cela à mon compte, je vous réponds que je la mènerais à bien, moi, et, si vous voulez me la repasser... un jour, nous causerons de cela.

D'HARMENTAL

Ah ! que me conseillez-vous donc ?

ROQUEFINETTE

Pardieu ! la belle malice ; vous retournez vous cacher dans votre mansarde, je vous y rends une visite, vous continuez de me faire part des libéralités de l'Espagne, attendu qu'il m'importe de vivre agréablement et de soutenir mon moral ; puis, à la première occasion, nous rappelons les braves gens que nous venons de congédier, et nous prenons une revanche... Mais qu'est-ce que j'aperçois là-bas ? Les baïonnettes du guet... Estimable institution ! je te reconnais bien là : toujours un quart d'heure trop tôt ou trop tard... Voici votre chemin, colonel, et voici le mien.

D'HARMENTAL

Comment, vous... ?

ROQUEFINETTE

Soyez donc tranquille, ça me connaît. Allons, du calme, et allez-vous-en à petits pas, pour qu'on ne se doute pas que vous devriez courir à toutes jambes, la main sur la hanche, comme cela, et en chantant la mère Godichon.

Tenons bien la campagne ;  
La France ne vaut rien,  
Et les doublons d'Espagne  
Sont d'un or très-chrétien.

LE GUET

Qui vive ?

ROQUEFINETTE, passant

Bourgeois !

D'HARMENTAL

Ma revanche !... ma revanche !... Mais, en attendant, qui dira  
à l'Arsenal que j'ai fait mon devoir ?

BRIGAUD, sortant d'une porte

Moi, chevalier, moi qui ai tout vu... Votre bras, et allons-nous-  
en !

(Il l'entraîne ; le guet passe.)



## ACTE QUATRIÈME

### SIXIÈME TABLEAU

*La Bibliothèque. – Un ou deux bureaux vides ; un surnuméraire à sa table. – À droite, au premier plan, un autre bureau vide surchargé de livres. Au milieu, une table pour les visiteurs. À gauche, une échelle double.*

#### Scène première

Boniface, entrant ; le surnuméraire, à son bureau.

BONIFACE

Ah ! bon ! en voilà une sévère !

LE SURNUMÉRAIRE

Laquelle ?

BONIFACE

Dix heures, et le père Buvat n'est pas encore arrivé à son bureau... Allons, allons, il se la passe douce, le bonhomme.

LE SURNUMÉRAIRE

En effet, cela doit te paraître extraordinaire : depuis un an que tu es surnuméraire, voilà la première fois que tu arrives avant lui.

BONIFACE

Tiens, il a oublié la clef à son bureau ; voilà un homme d'ordre... Bon ! il la cherchera.

BUVAT, dans la coulisse

Laissez-moi aller,

Laissez-moi jouer,

Laissez-moi...

(Il entre.)

#### Scène II

Les mêmes, Buvat, puis Ducoudray,  
un visiteur et un garçon de bureau.

BONIFACE

Ah ! bravo, monsieur Buvat !... en voilà une belle heure pour venir à son bureau !

BUVAT

Mais il me semble que je n'arrive pas le dernier, et que M. Ducoudray...

BONIFACE

M. Ducoudray est un savant !... il est correspondant de l'académie de Monaco et de plusieurs autres sociétés littéraires et politiques... Cela lui donne des droits que vous n'avez pas, monsieur Buvat.

BUVAT

Vous avez raison, monsieur Boniface ; du reste, je n'étais pas à mon bureau, c'est vrai ! mais j'étais dans le monument à dix heures moins dix minutes... J'étais à la caisse.

BONIFACE

Et pourquoi à la caisse ?

BUVAT

Mais parce que c'est aujourd'hui le 1<sup>er</sup> du mois, ce me semble.

BONIFACE

Eh bien, qu'avez-vous à faire avec le 1<sup>er</sup> du mois, papa Buvat ?

BUVAT

Le 1<sup>er</sup> du mois n'est-il pas le jour où l'on paye les appointements ?

BONIFACE

Oui ; mais, depuis cinq ans, on ne les paye plus.

BUVAT

C'est vrai ; mais, comme on dit toujours que l'on payera le tout ensemble, à chaque 1<sup>er</sup> du mois, je vais voir si le jour du paiement n'est pas arrivé.

BONIFACE

Curieux, va !

LE SURNUMÉRAIRE

Dites donc, papa Buvat, si cela dure longtemps encore, que ferez-vous ?

BUVAT

Comment, ce que je ferai ?

BONIFACE

Oui, continuerez-vous de venir ?

(Entrée de Ducoudray.)

BUVAT

Sans doute que je continuerai... Le roi, pendant vingt ans, m'a payé rubis sur l'ongle... Si, au bout de vingt ans, le roi est gêné, il a bien le droit de me demander un peu de crédit.

BONIFACE

Vil flatteur, va !... Et vous, monsieur Ducoudray, resterez-vous ?

DUCOUDRAY

Moi, monsieur, je me tâte ; le prince de Monaco m'a offert la place de conservateur de sa bibliothèque.

BUVAT

Je vous en fais mon compliment bien sincère, monsieur. Mais où est donc la clef de mon tiroir ?

BONIFACE

Et puis, le père Buvat, il a des ressources inconnues.

BUVAT

Mes ressources inconnues, c'est le travail, monsieur Boniface ; mon bureau me laisse du temps, et, ce temps, je l'emploie à faire des copies.

BONIFACE

Pour des procureurs, des épiciers, des poètes ?

BUVAT

Et pour des princes, monsieur Boniface.

DUCOUDRAY

Pour des princes ?

BUVAT

Oui, et, dans ce moment-ci, j'en quitte un... prince.

BONIFACE

Un prince ?

BUVAT

Oui, le prince de... N'importe.

BONIFACE

Comment, n'importe ?

BUVAT

Je ne puis pas me rappeler son nom.

DUCOUDRAY

Un faux prince.

BUVAT, se levant

Un faux prince ?... Un homme de cinq pieds huit pouces, qui paye la copie un écu la page.

BONIFACE

Dites donc, père Buvat, s'il en reste, des copies à faire, j'en demande, des copies.

BUVAT

Impossible, monsieur Boniface... C'est de l'espagnol.

DUCOUDRAY

Est-ce que vous savez parler l'espagnol ?

BUVAT

Non, monsieur ; mais je l'écris.

BONIFACE

Dites donc, père Buvat, il me semble que vous cherchez quelque chose ?

BUVAT

Oui, monsieur Boniface, je cherche la clef du tiroir où sont mes étiquettes.

BONIFACE

Votre clef ? Il fallait donc le dire !

BUVAT

L'auriez-vous, monsieur Boniface ?

BONIFACE

Non ; mais, hier au soir, vous l'avez laissée à votre tiroir, et le garçon de bureau l'a mise dans sa poche.

BUVAT

Mille remerciements, monsieur Boniface ; je vais la lui demander.

BONIFACE

Eh ! vous savez bien qu'il n'est pas encore arrivé... Les garçons de bureau ne viennent qu'à onze heures... C'est bon pour les employés, de venir à dix.

BUVAT

Alors, pour ne pas perdre mon temps, je m'en vais toujours commencer ma copie pour le prince de... C'est drôle que je ne puisse pas me rappeler son nom... Hum !... (Commençant d'écrire.) « Confidentielle, pour son Éminence monseigneur Alberoni en personne. » Ah ! c'est singulier, est-ce que je comprendrais l'espagnol à présent ? Il paraît !... « Il faudrait gagner la garnison de Bayonne. Pour fournir à cette dépense, on doit compter sur trois cent mille livres au moins, le premier mois payé exactement. » Il est évident que ce n'est point par la France que ces paiements doivent être faits, puisque la France est si gênée, que, depuis... Oh ! oh ! « Ne pas laisser sortir d'Espagne l'ambassadeur de France... Sa tête répondra de la tête des conspirateurs de Paris. » (Avec explosion.) Sabre de bois ! mais c'est une conspiration.

DUCOUDRAY

Vous dites, père Buvat... ?

BUVAT

Moi ? Je ne dis rien.

BONIFACE

Si fait, vous avez parlé de conspiration... Messieurs, une nouvelle, le père Buvat qui conspire.

BUVAT

Ah ! monsieur Boniface, pas de plaisanteries de ce genre-là.

BONIFACE

Eh ! c'est pour rire, pardieu !... Est-il bon, le père Buvat !

BUVAT, à part

Une conspiration !

BONIFACE

Est-ce que l'on conspire avec une figure comme celle-là ?

BUVAT

Que me voulez-vous, monsieur ?

(Il met son chapeau sur les papiers, des in-folios sur son chapeau, son encrier sur les in-folios, et son mouchoir sur son encrier.)

BONIFACE, remettant la clef au tiroir

Eh ! rien ! rien !... Oh ! est-il étonnant, le père Buvat ! il cherche sa clef partout, il demande sa clef à tout le monde, et sa clef est à son tiroir.

BUVAT

C'est, ma foi, vrai !... Ah ! voilà qui est étonnant, par exemple !

UN GARÇON DE BUREAU

M. le conservateur fait demander si M. Buvat s'occupe des étiquettes ; il désire que tous les livres soient classés ce soir.

BUVAT

Ils le seront, monsieur ; dites à M. le conservateur qu'ils le seront.

UN VISITEUR, au garçon de bureau

Mon ami, pourrait-on avoir les *Mémoires de Sully* ?

LE GARÇON DE BUREAU

Les *Mémoires de Sully*, monsieur Buvat ?

BUVAT

Première chambre à gauche, premier rayon à droite, quatrième volume à partir de la séparation, relié en basane, *ex libris cardinalis Richelieu*.

LE GARÇON DE BUREAU

Venez, monsieur ; vous allez avoir ce que vous demandez.

BUVAT, à part

Et ce petit gueux de Boniface qui me demande si je suis... (Il prend des volumes.) Ah ! ah ! *Conspiration de M. de Cinq-Mars*... Diable ! diable ! j'ai entendu parler de cela... C'était un beau gentilhomme qui était en correspondance avec l'Espagne... Cette maudite Espagne, qu'a-t-elle besoin de se mêler éternellement de nos affaires ?... « *Conspiration de M. de Cinq-Mars*, suivie de la relation de sa mort et de celle de M. de Thou, condamné pour non-révélation... » Pour non-révélation !... Mais c'est mon cas, à moi... Sabre de bois ! où me suis-je fourré ? C'est que la loi est

précise... Ainsi, moi, je suis le complice du prince de... n'importe quoi... Eh bien, on lui coupe la tête, au prince de... ! on me la coupe, à moi aussi !... c'est-à-dire, non, non, moi, on se contente de me faire pendre, attendu que je ne suis pas noble... Pendu ! pendu ! oh ! oh !

(Il dénoue sa cravate.)

BONIFACE

Mais que diable avez-vous donc, père Buvat ? Vous défaites votre cravate ; est-ce qu'elle vous étrangle, par hasard ?... Eh bien, vous ne vous gênez pas... Ôtez votre habit tout de suite ; à votre aise, père Buvat, à votre aise !

BUVAT

Pardon, messieurs... (À part.) Et le cardinal Richelieu qui ne demandait que cinq lignes de la main d'un homme pour le faire pendre ; ils ont de quoi me faire pendre cent fois ! et quand je pense que, lorsqu'on lira mes étiquettes, et qu'on demandera : « Oh ! oh ! quel est donc l'employé qui a classé ces volumes ?... » quelqu'un répondra : « Mais vous savez bien, c'est ce gueux de Buvat qui était de la conspiration du prince de Listhny... » Tiens, j'ai retrouvé son nom... Je vais l'écrire !... Oui, pour qu'on le saisisse sur moi... Voyons, ce n'est pas tout cela... *Art de plumer la poule sans la faire crier*... Si j'allais tout déclarer... Mais, en déclarant tout, je suis un dénonciateur... Un dénonciateur, fi donc !

BONIFACE

Mais que diable avez-vous donc, père Buvat ; est-ce que vous jouez la pantomime ?

BUVAT

Non, monsieur Boniface, non ; je m'occupe de classer mes livres ; il y en a de fort amusants, et rien que les titres... Tenez : *Procès-verbal de la torture de François Affinius Van den Eenden*.

BONIFACE

Vous trouvez cela un livre amusant, père Buvat ? vous êtes donc un cannibale ?

BUVAT

Monsieur Ducoudray, vous qui êtes un savant, dites-moi donc pourquoi ce pauvre M. Affinius Van den Enden a été torturé ?

DUCOUDRAY

Parce que l'on a trouvé dans les papiers de M. de Rohan le plan de la conspiration écrit entièrement de sa main.

BUVAT

Miséricorde ! le plan était entièrement écrit de sa main ?

DUCOUDRAY

Entièrement.

BUVAT

Et on l'a mis à la torture pour cela ?

DUCOUDRAY

Il me semble qu'il ne l'avait pas volé... Il avait conspiré contre le roi, crime de haute trahison.

BUVAT, à part

Juste ma position ! (Lisant.) « A répondu : qu'il était étranger à la conspiration, et que, n'ayant fait qu'en copier les différentes pièces, il ne pouvait en dire davantage ; et alors, nous lui avons fait appliquer la question des brodequins... » Monsieur Ducoudray, pourrais-je, sans indiscretion, vous demander ce que c'est que l'instrument de torture appelé brodequins ?

DUCOUDRAY

Les brodequins, mon cher monsieur Buvat, ne sont rien autre chose que quatre planches, à peu près pareilles à des douves de tonneau.

BUVAT

Très-bien !...

DUCOUDRAY

On vous met... quand je dis vous, mon cher monsieur Buvat, vous comprenez bien, je veux dire : on met au coupable... On vous met donc d'abord la jambe droite entre deux planches, puis on assure les planches avec des cordes, puis on en fait autant de la jambe gauche, puis on rassemble les deux jambes... puis, entre les deux planches du milieu qui se touchent, on introduit des



coins qu'on enfonce à coups de maillet, cinq pour la torture ordinaire, dix pour la torture extraordinaire.

BUVAT

Mais, monsieur Ducoudray, cela doit mettre les jambes dans un état déplorable !

DUCOUDRAY

C'est-à-dire qu'au sixième coin, monsieur, il n'en est plus question.

BUVAT, chancelant

Jésus ! que dites-vous là, monsieur !... (Lisant.) « Au premier coin, affirme qu'il a dit la vérité ; au cinquième coin, a crié : "Aïe, mon Dieu !..." au sixième coin, a crié : "Je suis mort !..." » Ah !

(Il se laisse glisser sur l'échelle.)

BONIFACE

Mais que diable faites-vous donc là à rouler de gros yeux effarés, père Buvat ?

BUVAT

Moi ? Rien, monsieur ; je rumine un nouveau mode de classement.

BONIFACE

Un nouveau mode de classement ?... Mais qu'est-ce donc qu'un perturbateur comme vous ?... Voulez-vous donc faire une révolution ?

BUVAT

Moi, une révolution ?... Jamais, au grand jamais ! Dieu merci, on connaît mon dévouement à M. le régent, dévouement bien désintéressé, puisque, depuis cinq ans... (D'Harmental entre.) Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que je vois ?... Mon brigand ! celui qui m'a envoyé chez le prince de...

## Scène III

Les mêmes, d'Harmental.

D'HARMENTAL, entrant sans voir

Buvat, qui lui tourne le dos

Messieurs, auriez-vous la complaisance de me donner, si vous l'avez, la renonciation de Philippe V, roi d'Espagne ?

BUVAT, à part

L'Espagne ! mais elle me poursuivra donc partout ?... Voilà mon Cinq-Mars, à moi !

BONIFACE

Tiens ! c'est M. Raoul.

D'HARMENTAL

Ah ! c'est vous, M. Boniface ?

BUVAT

Comment ! il connaît Boniface ?... Alors, je me trompe ; à moins que Boniface ne soit dans la conspiration ; mais non, c'est impossible !

D'HARMENTAL, à part

Je ne le vois pas. On m'avait dit cependant qu'il était employé à la bibliothèque... (À Ducoudray.) Monsieur, j'ai eu l'honneur de vous demander...

BONIFACE

Attendez !... attendez !... je vais vous faire donner cela.

BUVAT

Il ne m'a pas vu.

BONIFACE

Dites donc là-haut !... est-ce que vous n'entendez pas qu'on demande la renonciation du roi Philippe V ?

BUVAT, à part

Allons ! voilà que je suis trahi... Oh ! le misérable ! il va me voir, me reconnaître, me parler... Je suis perdu !

BONIFACE

Monsieur Buvat !

D'HARMENTAL

Buvat, c'est lui !

BONIFACE

Ah çà ! père Buvat, est-ce que vous ne voulez pas me répondre ?

BUVAT, à part

Mais non, sabre de bois ! je ne veux pas, mais non !

D'HARMENTAL

Merci, monsieur Boniface ; j'ai l'honneur de connaître personnellement M. Buvat, et j'espère qu'il aura la complaisance de me remettre ce que je lui demande... Monsieur Buvat !... (Buvat ne répond pas.) Monsieur Buvat !

BONIFACE

Oh ! le farceur ! il fait semblant d'être sourd... Montez, montez, monsieur Raoul.

D'HARMENTAL

(Il monte d'un côté de l'échelle ; mais, à mesure qu'il monte, Buvat monte de l'autre côté en lui tournant le dos ; arrivé au dernier échelon, d'Harmental lui touche l'épaule.)

Pardon, monsieur Buvat, je voudrais avoir l'honneur de vous dire un mot.

BUVAT

À moi, monsieur ?

D'HARMENTAL

Oui, à vous.

BUVAT, à part

Me voila perdu, c'est fini... (Haut.) Asseyez-vous donc, monsieur.

D'HARMENTAL

Monsieur Buvat, parmi les papiers espagnols que le prince vous a remis...

BUVAT

Eh bien, monsieur ?

D'HARMENTAL

Il s'est glissé, par erreur, une pièce écrite en français qui pour-

rait être mal interprétée.

BUVAT

La pièce relative à l'Espagne ?

D'HARMENTAL

Vous l'avez lue ?

BUVAT

Monsieur, j'ai jeté les yeux dessus, et je vous avoue que je n'ai pas compris...

D'HARMENTAL

Cette pièce n'a aucun rapport avec celles que vous copiez, monsieur ; ainsi...

BUVAT

Monsieur, je suis prêt à vous la rendre, avec toutes les autres, même.

D'HARMENTAL

Non, gardez les pièces espagnoles, et, le plus vite possible, rapportez-les chez le prince... Ce à quoi je tiens, c'est à avoir la pièce française.

BUVAT

Reprenez-la, monsieur ; elle est sur mon bureau.

D'HARMENTAL

Comment ! vous laissez... ?

BUVAT

Oh ! il n'y a pas de danger... Vous allez voir.

LE VISITEUR

Voici les *Mémoires de Sully*, monsieur ; je n'en ai plus besoin.

BUVAT

Monsieur Boniface, ayez la bonté de les remettre à leur place. (À d'Harmental en levant l'encrier, les livres et le chapeau.) Vous voyez qu'ils étaient bien cachés, monsieur.

D'HARMENTAL

Oui, en effet !

BUVAT, lui remettant les papiers

Tenez, monsieur, tenez !

D'HARMENTAL

C'est bien ; merci, monsieur Buvat.

BUVAT, à part

Merci ! je ne t'en dirai pas autant, à toi !

BONIFACE

Et la renonciation de Philippe V, monsieur Raoul ?

D'HARMENTAL

Je n'en ai plus besoin, mon jeune ami. Au revoir, monsieur Buvat.

BUVAT, à part

Au revoir, malheureux ? J'espère bien, au contraire, ne te revoir jamais... (Il chancelle.) Ah ! mon Dieu !

BONIFACE

Qu'avez-vous donc, père Buvat ?

BUVAT

Ah ! mon cher monsieur Boniface, je sens que je suis bien mal !... mon cher monsieur Boniface, je sens que je m'en vas !

BONIFACE

En effet !

BUVAT

C'est ce maudit procès-verbal de torture de Van den Enden, qui m'a brisé les os.

DUCOUDRAY

Voilà ce que c'est que de faire la lecture au lieu de travailler ; mais non, M. Buvat veut s'instruire.

BONIFACE

Dame, il veut peut-être devenir, comme vous, correspondant de l'académie de Monaco... Eh bien, cela va-t-il mieux, père Buvat ?

BUVAT, à part

Oui ; car ma résolution est prise, et prise irrévocablement ; il ne serait pas juste que je portasse la peine d'un crime que je n'ai pas commis... Je me dois à la société, à ma pupille, à moi-même. (Haut.) Monsieur Ducoudray, si M. le conspirateur... non, si M. le dénonciateur... si M. le conservateur me demande, vous lui

direz que... vous le prierez... Monsieur Boniface, voulez-vous me donner ma canne, s'il vous plaît ? Vous direz qu'il a fallu... que je suis sorti... Elle est dans le coin... Ah ! le coin, cela me rappelle... Merci !... Vous direz à M. le conservateur... je veux être pendu... c'est-à-dire, non, c'est pour ne pas être pendu... enfin, vous lui direz ce que vous voudrez...

(Il roule ses papiers, prend son chapeau, sa canne et sort.)

BONIFACE

Savez-vous où il va ?

DUCOUDRAY

Non.

BONIFACE

Eh bien, il va jouer au cochonnet.

DUCOUDRAY

Où cela ?

BONIFACE

Au Cours-la-Reine ou aux Porcherons ; je l'y ai rencontré dimanche.

### SEPTIÈME TABLEAU

*Une chambre à alcôve au Palais-Royal. – Tables, fauteuils, flambeaux, tout ce qu'il faut pour écrire.*

Scène première

Le régent, Dubois, entrant.

LE RÉGENT

Eh ! non, cent fois non !

DUBOIS

Vous avez beau dire, monseigneur, c'est à Votre Altesse qu'ils en voulaient.

LE RÉGENT

Ils en voulaient à tout le monde... Ils étaient ivres.

DUBOIS

Monseigneur, il y a de l'Espagne là-dedans.

LE RÉGENT

Tu es fou !

DUBOIS

Monseigneur, il y a du Philippe V là-dedans.

LE RÉGENT

Tu es fou !

DUBOIS

Monseigneur, il y a de la duchesse du Maine là-dedans.

LE RÉGENT

Tu es fou !

DUBOIS, prenant un rouleau de papier

Monseigneur...

LE RÉGENT

Bonsoir, l'abbé !

DUBOIS

Dites : l'archevêque... Je suis archevêque depuis huit jours.

LE RÉGENT

Que veux-tu ! je ne m'y habituerai jamais...

(Il sort en chantant, par la gauche.)

## Scène II

Dubois, puis un huissier.

DUBOIS

Oui, va, chante !... chantera bien qui chantera le dernier... Et une police qui est faite, ma parole d'honneur !... Il est vrai que nous ne payons pas nos agents... Mais où est le mérite d'être bien servi quand on paye !... Qui va là ?

L'HUISSIER

Monseigneur, c'est un brave homme qui demande à parler à Votre Grandeur.

DUBOIS

Et que veut-il ?

L'HUISSIER

Il dit qu'il a une révélation de la plus grande importance à faire à Votre Grandeur.

DUBOIS

Relative à quoi ?

L'HUISSIER

Relative à l'Espagne.

DUBOIS

Faites entrer.

L'HUISSIER, annonçant

M. Jean Buvat, employé à la Bibliothèque.

### Scène III

Dubois, Buvat.

DUBOIS

Venez, venez...

BUVAT, sur la porte

Vous me faites honneur, monsieur.

DUBOIS, à l'huissier

Fermez la porte, et laissez-nous. (L'huissier sort.) Eh bien, monsieur, vous avez demandé à me parler... Me voilà.

BUVAT

C'est-à-dire, monsieur, j'ai demandé à parler à monseigneur l'archevêque de Cambrai.

DUBOIS

Eh bien, c'est moi.

BUVAT

Comment ! c'est vous, monseigneur ?... Je n'avais pas reconnu Votre Grandeur... Il est vrai que c'est la première fois que j'ai l'honneur de la voir.

DUBOIS

Et vous avez à me faire des révélations sur l'Espagne ?...

BUVAT

C'est-à-dire, monseigneur, voici la chose : mon bureau me laisse du temps, et, le temps qu'il me laisse, je l'emploie à faire des copies.

DUBOIS

Oui, je comprends, et l'on vous a donné des copies de choses



suspectes ; de sorte que, ces choses suspectes, vous me les apportez, n'est-ce pas ?

BUVAT

Dans ce rouleau, monseigneur, dans ce rouleau...

DUBOIS

Eh ! donnez donc, mordieu ! (Il l'ouvre.) Ah ! ah ! de l'espagnol ! La protestation de la noblesse, la liste nominative des officiers qui demandent à entrer au service de l'Espagne... L'enlèvement de Son Altesse... Le chevalier d'Harmental... Ah ! ah ! cette fois, nous verrons s'il dira encore... Asseyez-vous donc, mon cher monsieur Buvat.

BUVAT

Merci, monsieur, je ne suis pas fatigué.

DUBOIS

Pardon, pardon, je vois vos jambes qui tremblent...

BUVAT

Monsieur, c'est depuis la torture !... mes pauvres jambes ne peuvent plus se remettre.

DUBOIS

Comment, la torture ? On vous aurait donné la torture, monsieur Buvat ?

BUVAT

Non ; mais à ce malheureux Urbain Grandier, mais à ce pauvre M. Van den Enden... Oh ! rien que d'y penser...

DUBOIS

Voyons, laissons là Urbain Grandier et Van den Enden... Asseyez-vous, mon cher monsieur Buvat, et causons comme deux bons amis.

BUVAT

Comme deux bons amis ?... Moi... vous... vous, à moi !... moi... avec... vous... avec...

DUBOIS, le faisant asseoir

Mais, corbleu ! asseyez-vous donc !

BUVAT, souriant

Me voilà.

DUBOIS

Monsieur Buvat, votre place vous rapporte... ?

BUVAT

Oh ! ma place, c'est autre chose, ma place : elle ne me rapporte rien du tout, vu que, depuis cinq ans, le caissier nous dit, à chaque jour de paiement, que le roi est trop gêné pour nous payer.

DUBOIS

Et vous n'en restez pas moins au service de Sa Majesté !... C'est très-bien, monsieur Buvat, c'est très-bien ! (Buvat se lève, salue et se rassied.) Et peut-être avec cela avez-vous une femme, des enfants ?

BUVAT

Non, monsieur, non ; jusqu'à présent, je vis dans le célibat.

DUBOIS

Mais des parents, au moins ?

BUVAT

Une pupille, monsieur...

DUBOIS

Ah ! ah ! monsieur Buvat, je vous y prends : vous avez une pupille !

BUVAT

Oui, monsieur, j'en ai une.

DUBOIS

Et comment s'appelle-t-elle ?

BUVAT

Bathilde Durocher.

DUBOIS

Enfin, mon cher Buvat, vous n'êtes pas riche ?

BUVAT

Oh ! pour cela, riche !... non, monsieur, non, je ne le suis pas ; mais je voudrais bien l'être !

DUBOIS

Ah ! ah !

BUVAT

Oh ! pas pour moi, mon Dieu !... pour ma pauvre Bathilde... Et, si vous pouviez obtenir de M. le régent que, sur le premier argent qui rentrera dans les coffres de l'État, on me paye mon arriéré, ou au moins un à-compte...

DUBOIS

Et à quoi cela peut-il se monter, votre arriéré ?

BUVAT

Quatre mille huit cent quatre-vingt-six livres cinq sous six deniers, aujourd'hui, monsieur.

DUBOIS

Misère ! mon cher monsieur Buvat... J'ai mieux que cela à vous offrir.

BUVAT

Offrez, monsieur.

DUBOIS

Vous avez une fortune au bout des doigts.

BUVAT

Au bout des doigts ?

DUBOIS

Oui !

BUVAT

Monseigneur, je suis tout prêt... Que faut-il que je fasse ?

DUBOIS

Rien de plus simple... Vous allez, séance tenante, me faire une seconde copie de tout ceci.

BUVAT

Mais, monseigneur !...

DUBOIS

Ce n'est pas le tout, mon cher monsieur Buvat ; vous reporterez à la personne qui vous a donné ces papiers les copies et les originaux, comme s'il n'était rien arrivé ; vous prendrez tout ce que cette personne vous donnera ; puis vous me l'apporterez aussitôt, afin que je le lise ; puis vous en ferez autant des autres papiers que de ceux-ci... indéfiniment, jusqu'à ce que je dise :

« Assez ! »

BUVAT

Mais, monsieur, il me semble qu'en agissant ainsi, je trompe la confiance du prince.

DUBOIS

Ah ! il y a un prince ?... Et comment se nomme ce prince ?

BUVAT

Mais, monsieur, il me semble qu'en disant son nom, je le dénonce.

DUBOIS

Ah çà ! mais qu'êtes-vous donc venu faire ici ?... Je n'y comprends plus rien.

BUVAT

Je suis venu pour vous prévenir du danger que courait M. le régent, voilà tout !

DUBOIS

Vraiment !... et vous comptez en rester là ?

BUVAT

Mais je le désire.

DUBOIS

Il n'y a qu'un malheur... C'est chose impossible !

BUVAT

Comment, impossible ?...

DUBOIS

Tout bonnement.

BUVAT

Monsieur, je suis un honnête homme !

DUBOIS

Monsieur, vous êtes un niais !

BUVAT

Mais je voudrais pourtant bien me taire.

DUBOIS

C'est fâcheux ; car vous parlerez.

BUVAT

Mais, si je parle, je suis le dénonciateur du prince.

DUBOIS

Mais, si vous ne parlez pas, vous êtes son complice.

BUVAT

Complice, moi !... et de quel crime ?

DUBOIS

Eh ! mon Dieu ! du crime de haute trahison, rien que cela !...  
Ah ! il y a longtemps que la police a les yeux sur vous, monsieur Buvat.

BUVAT

Les yeux sur moi ?

DUBOIS

Oui, sur vous ! sous prétexte qu'on ne vous paye pas vos appointements, vous tenez des propos fort séditeux contre l'État.

BUVAT

Ah ! monseigneur !... peut-on dire...

DUBOIS

Sous prétexte qu'on ne vous paye pas vos appointements, vous faites des copies d'actes incendiaires.

BUVAT

Mais, monsieur, je ne sais pas l'espagnol, moi.

DUBOIS

Vous le savez, et la preuve... osez dire que vous ne comprenez pas ceci : « Rien n'est plus important que de s'assurer des places voisines des Pyrénées et des seigneurs qui font leur résidence dans ces cantons. » Entendez-vous l'espagnol, maintenant ?

BUVAT

Mais enfin...

DUBOIS

Monsieur Buvat, on en a envoyé aux galères qui le méritaient moins que vous !

BUVAT

Monsieur...

DUBOIS

Monsieur Buvat, on en a pendu qui étaient moins coupables que vous ne l'êtes.

BUVAT

Monsieur... monsieur...

DUBOIS

Monsieur Buvat, on en a écartelé...

BUVAT

Grâce, monsieur, grâce !...

DUBOIS

Grâce à un criminel comme vous, monsieur Buvat ? Je vais vous faire mettre à la Bastille, et envoyer mademoiselle Bathilde à Saint-Lazare.

BUVAT

À Saint-Lazare !... Bathilde à Saint-Lazare !... et qui a ce droit-là, monsieur ?

DUBOIS

Moi !

BUVAT

Non, monsieur... Bathilde n'est pas une fille du peuple, entendez-vous ! Bathilde est une demoiselle de noblesse ! Bathilde est la fille d'un homme qui a sauvé la vie au régent... Oui, monsieur, oui !... vous pouvez me faire mettre à la Bastille, vous pouvez me faire pendre, vous pouvez me faire écarteler ; mais vous ne pouvez pas faire mettre Bathilde à Saint-Lazare !

DUBOIS

Ah ! je ne le puis pas ?...

BUVAT

Non !

DUBOIS

Vous allez voir...

(Il sonne.)

BUVAT

Que faites-vous ?

DUBOIS

Attendez. (Un huissier entre.) Un exempt et un fiacre.

BUVAT

Monsieur, je ferai tout ce que vous voudrez ; mais...

DUBOIS

Mais quoi ?

BUVAT

Mais Bathilde n'ira point à Saint-Lazare ?

DUBOIS, à l'huissier

Faites ce que j'ai ordonné.

BUVAT, joignant les mains

Monsieur, j'obéirai ; mais...

DUBOIS

Mais quoi ?

BUVAT, à genoux

Mais Bathilde n'ira pas à Saint-Lazare ?

DUBOIS

Pendu ! pendu ! pendu !

L'HUISSIER, rentrant

Monsieur, le fiacre est à la porte, et l'exempt dans l'anti-chambre.

BUVAT

Monsieur, par grâce, par pitié...

DUBOIS

Ah ! vous ne voulez pas me dire le nom du prince !

BUVAT

C'est le prince de Listhmay...

DUBOIS

Ah ! vous ne voulez pas me dire l'adresse du prince !

BUVAT

Il demeure rue du Bac, monseigneur.

DUBOIS

Ah ! vous ne voulez pas me faire une copie de tous ces papiers !

BUVAT, se relevant, les prenant  
et se précipitant à la table à gauche

Je m'y mets, monseigneur... Tenez, j'ai déjà tiré la majuscule... Bathilde à Saint-Lazare !... sabre de bois !

DUBOIS

Alors, vous ferez tout ce que je voudrai ?

BUVAT

Tout !

DUBOIS

Sans en souffler le mot à personne ?

BUVAT

Je serai muet.

DUBOIS

Pas même à mademoiselle Bathilde !

BUVAT

Oh ! à elle moins qu'à tout autre ! pauvre enfant !

DUBOIS

C'est bien... À cette condition je vous pardonne, j'oublierai votre faute, et peut-être irai-je jusqu'à vous récompenser.

BUVAT

Ah ! monseigneur, tant de magnanimité...

DUBOIS

Que dites-vous de cette chambre, monsieur Buvat ?

BUVAT, regardant autour de lui

Eh ! eh ! monsieur, je la trouve agréable.

DUBOIS

Tant mieux ! et je suis fort aise qu'elle soit de votre goût ; car cette chambre, c'est la vôtre.

BUVAT

La mienne ?...

DUBOIS

Eh bien, oui, la vôtre... Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que je désire avoir sous la main un homme aussi important que vous ?

BUVAT

Mais je vais donc demeurer au Palais-Royal, moi ?

DUBOIS

Oui, momentanément, du moins.

BUVAT

Alors, laissez-moi prévenir Bathilde.



DUBOIS

Justement, je vous l'ai dit, il faut que mademoiselle Bathilde ne soit pas prévenue.

BUVAT

Monseigneur, vous permettrez au moins que la première fois que je sortirai... ?

DUBOIS

Vous ne sortirez plus.

BUVAT

Comment ! je ne sortirai plus ? Mais je suis donc prisonnier ?

DUBOIS

Prisonnier d'État ! Au revoir, monsieur Buvat ; je vais donner des ordres pour que rien ne vous manque.

BUVAT

Ainsi, me voilà sous les verrous, me voilà sous les barreaux !

DUBOIS

Et où diable voyez-vous des verrous ? où diable voyez-vous des barreaux ? La porte ferme à un seul loquet, et n'a pas même de serrure ; quant à la fenêtre, elle donne sur le jardin du Palais-Royal, et pas le moindre petit grillage ne vous en intercepte la vue, une vue superbe ! vous serez ici comme le roi de France lui-même. Adieu, mon cher monsieur Buvat ! à la besogne.

BUVAT

M'y voilà, monseigneur, m'y voilà !

DUBOIS

N'oubliez pas les adresses du chevalier d'Harmental et du prince de Listhmay. Surtout... de votre plus belle écriture. (À part, en sortant, tandis que Buvat écrit.) Le brave homme ne se doute pas qu'il expédie mon bref de cardinal.

(Il sort par la porte du fond, à côté de l'alcôve.)

#### Scène IV

Buvat, seul.

Oh ! ma petite chambre ! oh ! ma terrasse ! Bathilde, pauvre Bathilde ! si elle savait ce que cet affreux homme noir méditait

contre elle... Mais il n'y a pas de grille, dit-il ? il n'y a pas de verrous, dit-il ? je ne suis pas prisonnier, dit-il ? Si je ne suis pas prisonnier, je puis donc sortir.

(Il prend sa canne et son chapeau sur la table à droite, et ouvre la porte du fond.)

UNE SENTINELLE

On ne passe pas !

BUVAT, rentrant à reculons,  
à la sentinelle

Pardon de vous avoir dérangé. Il appelle cela ne pas être prisonnier, le monstre !... Je voudrais bien le voir à ma place, menacé comme je le suis de mille dangers inconnus, n'osant marcher de peur de voir le plancher s'ouvrir sous ses pieds, craignant à chaque instant que quelque porte ne se démasque pour donner passage à des assassins... (Regardant à sa montre.) Il est tard... Voici ma chambre, dit-il ? Si je me mettais au lit ? Oui, mais ce lit, qui a bien l'apparence d'un lit, est-il naturel ou artificiel ?... J'ai entendu dire qu'il y avait des lits dont le baldaquin s'affaissait et étouffait le dormeur. J'ai entendu dire aussi qu'il y en avait d'autres qui s'enfonçaient d'eux-mêmes par une trappe, mais si doucement, si doucement, qu'on ne pouvait s'en apercevoir, au point qu'on se retrouvait le lendemain à la même place, comme si rien ne s'était dérangé ; seulement, on était mort. Voyons si on ne m'a pas tendu quelque embûche ; voyons s'il n'y a pas des assassins dans les armoires. (Il prend le flambeau sur la table à gauche.) Sous ce lit... C'est sous le lit qu'ils se cachent toujours, ces assassins... de sorte qu'on est sûr de les trouver là. (Il s'agenouille avec hésitation ; enfin, il approche à quatre pattes, fourre sa tête sous le lit. En ce moment, la porte s'ouvre ; Buvat demeure immobile et la tête sous son lit.) Ah ! mon Dieu !...

Scène V

Buvat, le régent, entrant et cherchant inutilement Buvat.

LE RÉGENT

Ah çà ! mais où est-il donc ?

BUVAT

Je crois entendre des pas humains.

LE RÉGENT

Ah ! ah ! je découvre une portion de son individu... Que cherchez-vous donc là-dessous, monsieur ?

BUVAT, se retirant

Je cherchais, monsieur, je cherchais mon bonnet de nuit.

LE RÉGENT

Vous êtes M. Jean Buvat ?

BUVAT

Oui, monsieur, pour vous servir, si j'en étais capable.

LE RÉGENT

Mon ami, je viens d'apprendre les services que vous avez rendus à l'État.

BUVAT

Moi, monsieur ?

LE RÉGENT

Oui, vous !

BUVAT

Quand cela ?

LE RÉGENT

Aujourd'hui même.

BUVAT

Ah ! j'ai donc décidément rendu un service ?

LE RÉGENT

Comment, si vous avez rendu un service ! mais, mon ami, vous avez sauvé la France !

BUVAT

Moi, j'ai sauvé la France ?

LE RÉGENT

Ah ! mon Dieu, oui, tout bonnement.

BUVAT

Tiens, tiens, tiens, j'ai sauvé la France, vous en êtes sûr ?

LE RÉGENT

Tellement sûr, que, si vous avez par hasard quelque chose à

demander au régent...

BUVAT

Eh bien ?

LE RÉGENT

Eh bien, je me charge de lui transmettre votre demande !

BUVAT

Et vous croyez qu'il y fera droit ?

LE RÉGENT

Je n'en doute pas, mon ami.

BUVAT

Mon cher ami, puisque vous avez la bonté de vous offrir pour être l'interprète de mes sentiments près de Son Altesse royale, dites-lui que, quand elle sera moins gênée... je la prie, si cela ne la prive pas trop... de me faire payer mon arriéré.

LE RÉGENT

Ah ! ah ! Et à combien se monte-t-il, votre arriéré ?

BUVAT

À cinq mille deux cents et quelques livres, à part les fractions de sous et de deniers.

LE RÉGENT

Et vous désireriez être payé ?

BUVAT

Je ne vous cache pas, monsieur, que cela me ferait grand plaisir.

LE RÉGENT

Voilà tout ce que vous demandez ?

BUVAT

Absolument tout, oui, mon ami ! Ah ! pardon ! je réclamerais bien encore le droit de faire dire à ma pupille Bathilde, qui doit être fort inquiète de mon absence, qu'elle se tranquillise, et que je suis prisonnier au Palais-Royal.

LE RÉGENT

Mais pourquoi n'avez-vous pas fait plus tôt cette demande ?

BUVAT

Je l'ai faite, mon ami !

LE RÉGENT

À qui ?

BUVAT

À monseigneur l'archevêque de Cambrai ; il m'a refusé.

LE RÉGENT

Il vous a refusé de vous laisser écrire à votre pupille, de la laisser venir ici ?

BUVAT

Ah ! quant à cela, je me serais bien gardé de le lui demander... Imaginez-vous qu'il m'a menacé d'envoyer Bathilde à Saint-Lazare.

LE RÉGENT

Et à quel propos cela ?

BUVAT

Parce que j'aurais bien voulu lui dire de prévenir M. le régent que l'on conspirait contre lui, attendu que je vénère, que j'honore M. le régent, mais que je n'aurais pas voulu lui dire le nom de ceux qui conspiraient.

LE RÉGENT

Et pourquoi cela ?

BUVAT

Parce qu'il me semble que, depuis que j'ai dit à monseigneur l'archevêque le nom de tous ces gens-là, je suis un dénonciateur.

LE RÉGENT

Non, mon ami ; vous êtes un brave homme... Et, pour en revenir à votre pupille...

BUVAT

Vous permettez que je lui fasse passer de mes nouvelles ?

LE RÉGENT

Je fais mieux que cela, monsieur : je vous autorise à lui en donner vous-même.

BUVAT

Comment ! je ne suis plus prisonnier ?

LE RÉGENT

Non.

BUVAT

Je puis sortir ?

LE RÉGENT

Quand vous voudrez.

BUVAT, prenant son chapeau et sa canne

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous présenter mes hommages.

LE RÉGENT

Pardon, monsieur Buvat, encore un mot.

BUVAT

Deux, mon ami !

LE RÉGENT

Je vous répète que la France a envers vous des obligations qu'il faut qu'elle acquitte... Écrivez donc au régent, faites-lui le relevé de ce qui vous était dû... Exposez-lui votre situation, et, si vous désirez particulièrement quelque chose, dites hardiment votre désir, je suis garant qu'il fera droit à votre requête.

BUVAT

Vous êtes trop bon, je n'y manquerai pas. Aujourd'hui même, ma pétition sera adressée au régent.

LE RÉGENT

Et demain, vous serez payé. Allez, monsieur Buvat.

BUVAT

Ah ! mon ami, que de bontés ! (Il revient.) Ah ! pardon, sans indiscrétion, comment vous appelez-vous, s'il vous plaît ? Votre nom ? Je voudrais le classer dans ma mémoire.

LE RÉGENT

Eh bien, je m'appelle M. Philippe.

BUVAT

À l'honneur de vous revoir, monsieur Philippe ! enchanté d'avoir fait votre connaissance.

(Il va pour sortir, la sentinelle qui est à la porte en dehors crie : « On ne passe pas ! »)

LE RÉGENT

Si fait ! si fait ! laissez passer !

(Buvat sort.)

Scène VI

Le régent, seul.

Eh bien, que Dubois vienne encore dire que les hommes sont naturellement mauvais... En voilà un à la nature duquel, bien certainement, l'éducation n'a rien changé... Et, Dieu merci... Voyons, au cas où il n'écrirait pas, ou au cas que sa lettre n'arrive pas jusqu'à moi. (Il prend une note sur un calepin.) « Jean Buvat, employé à la Bibliothèque. »

Scène VII

Le régent, Dubois.

DUBOIS, sans voir le régent

Eh bien, monsieur l'écrivain ?...

LE RÉGENT

Ah ! c'est toi, Dubois !

DUBOIS

Monseigneur !... vous ici ?

LE RÉGENT

N'as-tu pas de honte !

DUBOIS

Et de quoi ?

LE RÉGENT

De retenir prisonnier ici un brave homme auquel nous devons cinq années d'appointements... Voilà donc comme tu payes les dettes de l'État, maroufle !

DUBOIS

Eh bien, où est-il ?

LE RÉGENT

Parbleu ! où il est ! il est chez lui.

DUBOIS

Vous l'avez renvoyé ?...

LE RÉGENT

Certainement.

DUBOIS

Et vous lui avez rendu ses papiers ?

LE RÉGENT

Quels papiers ?

DUBOIS

Eh ! mordieu ! ceux qu'il m'avait apportés. Non, non, les voilà.

LE RÉGENT

Et qu'en veux-tu faire, de ces papiers ?

DUBOIS

Lisez, monseigneur.

LE RÉGENT, jetant les yeux sur  
un papier que lui présente Dubois

Qu'est-ce que c'est que cela ? « Liste nominative des officiers qui demandent du service au roi d'Espagne... Protestation de la noblesse. S'assurer des places fortes voisines des Pyrénées... Gagner la garnison de Bayonne, livrer nos villes, mettre aux mains de l'Espagnol les clefs de la France... » Qui veut faire cela, Dubois ?

DUBOIS

Oh ! de la patience, monseigneur ! nous avons mieux que cela à vous offrir... Tenez, voici des lettres de Sa Majesté Philippe V en personne.

LE RÉGENT

Philippe V est roi d'Espagne, et non pas roi de France ; qu'il n'intervertisse pas les rôles. J'ai déjà franchi une fois les Pyrénées pour le rasseoir sur le trône d'Espagne ; je pourrais bien les franchir une seconde fois pour le renverser.

DUBOIS

Nous y songerons plus tard, je ne dis pas non... Mais, pour le moment, nous avons une autre pièce à lire.

LE RÉGENT ouvre avec impatience  
et déchire le papier

Allons donc !

(Il le jette à terre.)



DUBOIS, le ramassant

Cela ne fait rien... La satire est mauvaise, mais les morceaux en sont bons. Lisez, monseigneur.

LE RÉGENT

Des vers !

DUBOIS

Oui, de M. Lagrange-Chancel... l'ancien maître des cérémonies de la princesse votre mère... Lisez, monseigneur, lisez.

LE RÉGENT

Oh !

DUBOIS

Oh ! je sais que la médecine est amère ! mais il faut l'avaler.

LE RÉGENT, lisant

Nocher des ondes infernales  
 Prépare-toi, sans t'effrayer,  
 À passer les ombres royales  
 Que Philippe va t'envoyer.  
 À peine ouvre-t-il les paupières,  
 Que, tel qu'il se montre aujourd'hui,  
 Il fut indigné des barrières  
 Qu'il voit entre le trône et lui.  
 Dans ces détestables idées,  
 De l'art des Circés, des Médées,  
 Il fit ses uniques plaisirs.

DUBOIS

Cela vous apprendra à vous occuper de chimie, monseigneur.

LE RÉGENT, continuant

Croyant cette voie infernale  
 Digne de remplir l'intervalle  
 Qui s'opposait à ses désirs...

Assez !... Tiens...

DUBOIS

Oh ! monseigneur, vous laissez ce qu'il y a de mieux !

LE RÉGENT

Ainsi les fils pleurant leur père...

DUBOIS

Le grand dauphin.

LE RÉGENT

Tombent frappés des mêmes coups ;  
Le frère est suivi par le frère...

DUBOIS

Monseigneur le duc de Bourgogne et monseigneur le duc de  
Berry.

LE RÉGENT

L'épouse devance l'époux !

DUBOIS

Madame la duchesse de Bourgogne.

LE RÉGENT, profondément ému  
Mais, ô coups toujours plus funestes !  
Sur deux fils, nos uniques restes,  
La faux de la parque s'étend :  
Le premier a rejoint sa race...

DUBOIS

Le duc de Bretagne.

LE RÉGENT, avec des larmes dans la voix  
L'autre, dont la couleur s'efface,  
Penche vers son dernier instant...

DUBOIS

Louis XV...

LE RÉGENT, sanglotant

Oh ! oh !

DUBOIS

Monseigneur, je voudrais que le monde entier fût là pour voir  
couler ces deux larmes... et je ne vous donnerais plus le conseil  
de vous venger de vos ennemis ; car le monde entier serait per-  
suadé de votre innocence.

LE RÉGENT

Oui, mon innocence, oui... et la vie de Louis XV en fera foi...  
Les infâmes ! Oh ! ils savent mieux que personne quels sont les  
véritables coupables. Ah ! madame de Maintenon ! ah ! madame  
du Maine ! car ce misérable Lagrange-Chancel n'est que leur

scorpion... Et quand je pense que je les tiens sous mes pieds, que je n'ai qu'à appuyer le talon et que je les écrase !

DUBOIS

Écrasez, monseigneur !... écrasez !...

LE RÉGENT

Voyons, que veux-tu, Dubois ?

DUBOIS

Je veux, monseigneur, un ordre d'arrêter tous ces gens-là !

LE RÉGENT

Oui, tous... Voilà l'ordre... Quant à Lagrange-Chancel...

DUBOIS

Eh bien ?

LE RÉGENT

Celui-là, comme il n'a attaqué que moi, je me le réserve.

DUBOIS

Pour l'envoyer passer le reste de ses jours à la Bastille, j'espère bien ?

LE RÉGENT

Non : pour lui pardonner... Adieu, Dubois.

(Il sort.)

### Scène VIII

Dubois, puis un huissier.

DUBOIS

Je tenais moins à Lagrange-Chancel qu'aux autres. (Appelant.)  
Holà ! quelqu'un !

UN HUISSIER, entrant

Me voici, monseigneur.

DUBOIS

Ordre d'arrêter les personnes dont les noms sont portés sur cette liste.

L'HUISSIER, lisant

« M. le duc et madame la duchesse du Maine, M. le prince de Cellamare, M. le duc de Richelieu, M. le chevalier d'Harmenttal... »

DUBOIS

Allez, allez, monsieur ; vous lirez cela en route ; la liste est longue, et, avant demain matin, songez-y, toutes ces arrestations doivent être faites.

L'HUISSIER, s'inclinant

Elles le seront, monseigneur.

## ACTE CINQUIÈME

### HUITIÈME TABLEAU

*Les deux balcons. Décoration du premier tableau.*

Scène première

Bathilde, d'Harmental.

D'HARMENTAL, à son balcon

Mon Dieu, Bathilde, ne vous désolez pas ainsi, si votre tuteur n'est pas revenu...

BATHILDE, à son balcon

Songez donc, Raoul, pas revenu !... lui qui jamais n'a manqué l'heure ! toute la nuit dehors, et pas de nouvelles !... Il lui est arrivé malheur, vous dis-je !

D'HARMENTAL

C'est étrange, en effet ! mais ne croyez pas cela, Bathilde... Il aura été retenu chez le prince de Listhny, pour des copies pressées.

BATHILDE

J'y ai pensé ; mais on lui aurait donné le temps d'écrire, d'envoyer un messenger ici... Je meurs d'inquiétude !

D'HARMENTAL

Vous avez envoyé chez le prince ?

BATHILDE

Cent fois !... On n'a rien voulu répondre.

D'HARMENTAL

Vous voyez bien !

BATHILDE

Mais à vous... à vous, on répondra... Envoyez, Raoul ! envoyez, je vous prie.

D'HARMENTAL

J'irai moi-même... un peu plus tard... J'attends ce matin un ami ; j'ai un rendez-vous d'affaires... Mais, par grâce, ne vous tourmentez pas... Regardez-moi ; serais-je aussi calme si vous étiez menacée d'un malheur ?

BATHILDE

Voilà bien ce qui m'alarme, Raoul... Je ne vous trouve pas l'air calme dont vous parlez.

D'HARMENTAL

À moi ?

BATHILDE

Non... Je vous observais ce matin : vous êtes pâle, vous êtes inquiet, vous n'avez pas dormi de la nuit, vous vous êtes promené dans votre chambre comme un homme dévoré de soucis.

D'HARMENTAL

Je vous assure...

BATHILDE

Oh ! je vous connais bien !... oh ! je sais bien comment vous êtes dans les bons jours, quand votre esprit n'est pas troublé, quand vous ne pensez qu'à une chose...

D'HARMENTAL

À vous, n'est-ce pas ?

BATHILDE

Oui !

D'HARMENTAL

Eh bien, ne m'avez-vous pas dit souvent qu'il y a en moi quelque chose d'inconnu, de mystérieux que vous ne pouvez définir ?

BATHILDE

Mais quel est cet homme à cheval qui s'arrête à votre porte ?

D'HARMENTAL

L'ami que j'attendais. Bathilde, vous m'excuserez, n'est-ce pas ?

BATHILDE

Adieu... Non ! pas adieu !... ce mot fait mal... Au revoir !... Est-ce que je ne vous vois pas toujours !... avec le cœur, quand ce n'est pas avec les yeux.

D'HARMENTAL

Au revoir, mon amie adorée ! au revoir !

(Bathilde rentre chez elle.)

## Scène II

D'Harmental, Roquefinette.

D'HARMENTAL, allant ouvrir

Entrez, entrez, capitaine... C'est un plaisir de vous faire des signaux : vous avez l'œil du marin.

ROQUEFINETTE

Laissez-moi d'abord faire tous mes compliments à votre cervelle ; vous l'avez gardée saine et entière, ce dont je vous félicite, attendu que dans la cervelle germent les bonnes idées. Tenez, moi, j'avais eu une idée aussi, et je m'étais décidé à venir vous la communiquer... quand, au détour de la rue, j'ai vu le signal à votre fenêtre... Pardieu ! cela se trouve bien ! nos deux idées n'en feront peut-être qu'une, si nous nous donnons la peine de les marier ensemble.

D'HARMENTAL

Toujours de belle humeur, capitaine !... À propos de quoi cette idée ?

ROQUEFINETTE

Il me semble que je vois là-bas une jolie figure, hein ?...

D'HARMENTAL

Peut-être bien... Je vous demandais, capitaine...

ROQUEFINETTE

À propos de quoi mon idée ?

D'HARMENTAL

Oui.

ROQUEFINETTE

Eh bien, mais à propos de cette revanche que nous avons à prendre... (Regardant en face.) Vous êtes joliment logé, vous !... au paradis... près des anges ! Moi, au contraire, depuis avant-hier, j'ai été forcé de me réintégrer dans la chambre d'amis de madame Fillon, au cinquième... Séjour maussade, nourriture frugale et solitaire... Je voudrais bien déménager.

D'HARMENTAL

Je comprends... Eh bien, mon cher capitaine, entamons fran-

chement la conversation ; dites-moi vos idées, je vous dirai les miennes... (On entend frapper un coup à la porte de la rue.) Qu'est-ce que cela ?

ROQUEFINETTE

On frappe en bas.

BATHILDE, au balcon

Il ne revient pas !... Tiens ! une dame qui entre en face, et qui monte l'escalier... Où va-t-elle ?

BRIGAUD, frappant à la porte

Est-ce qu'on peut entrer, chevalier ?

D'HARMENTAL

L'abbé !

ROQUEFINETTE

L'abbé !

BRIGAUD

C'est que je ne suis pas seul... Est-ce que je pourrais faire entrer une dame qui monte l'escalier ?

ROQUEFINETTE

Je suis de trop !

D'HARMENTAL

Oui, oui, mon cher abbé ! Vite, capitaine ! dans la chambre à côté.

(Le capitaine sort.)

BATHILDE

Elle s'arrête à son palier...

D'HARMENTAL

Capitaine, dix minutes... Mademoiselle Delaunay, sans doute... Entrez, madame...

### Scène III

Les mêmes, la duchesse du Maine, Brigaud.

LA DUCHESSE

Bonjour, monsieur le chevalier.

D'HARMENTAL

Madame la duchesse ! mon Dieu !



BATHILDE

Cette femme est entrée chez lui !

LA DUCHESSE

Mais qu'il fait clair ici, chevalier !

D'HARMENTAL

J'entends, madame.

(Il tire le rideau.)

BATHILDE

Eh bien, il s'enferme avec elle... Oh ! mais oui !... mais oui !...

D'HARMENTAL

Votre Altesse chez moi ! Qu'ai-je donc fait pour mériter tant d'honneur ?

LA DUCHESSE

Vous avez été malheureux, chevalier, après avoir été brave... Je viens vous remercier... Vous êtes dans l'embarras peut-être, et il ne sera pas dit que la petite-fille du grand Condé a laissé un de ses amis dans l'embarras.

D'HARMENTAL

J'avais besoin de ces nobles paroles, madame, après l'échec si honteux de l'autre nuit... Votre Altesse me rend plus que du courage, elle me rend l'estime de moi-même.

BRIGAUD

Allons donc ! est-ce que vous l'avez perdue, chevalier !... Mais j'ai vu un cheval à la porte... Avez-vous quelqu'un ici ?

D'HARMENTAL

Personne !... ou du moins personne qui soit à craindre. Parlez, madame ; nous sommes plus en sûreté ici qu'à l'Arsenal.

LA DUCHESSE

C'est bien ce que j'ai pensé... Voyez-vous, chevalier, à l'heure qu'il est, nous sommes suspects, nous sommes espionnés ; mais nous ne sommes pas découverts.

BRIGAUD

Eh ! eh !

LA DUCHESSE

L'abbé, soyez prudent ; ne le soyez pas trop. Je dis donc que

nous ne risquons rien encore ; mais, entre la sécurité où nous sommes et le piège qui nous est tendu, il y a juste le temps de frapper un dernier coup.

D'HARMENTAL

Je suis prêt.

LA DUCHESSE

L'enlèvement est le moyen le plus imprévu, le plus efficace... Il a été résolu que l'enlèvement serait tenté demain... Demain, le régent va souper chez sa fille, l'abbesse de Chelles... Il s'agit d'avoir douze cavaliers éprouvés, commandés par trois gentils-hommes. Les trois gentilshommes, ce sont : MM. d'Harmental, de Laval, de Pompadour... Mais les douze hommes...

D'HARMENTAL

J'ai leur chef ; le chef aura les soldats.

LA DUCHESSE

Bien ! L'abbé, donnez au chevalier les trente mille livres que nous avons apportées.

BATHILDE

Ah ! m'avoir trompée ainsi, c'est affreux !... Une femme vient, et il ne me l'avait pas dit... Une femme est là, là, près de lui, et il ne comprend pas que je meurs !

(Elle se met à écrire.)

D'HARMENTAL

J'accepte l'argent de Votre Altesse, comme le soldat sa solde.

LA DUCHESSE

C'est, en effet, la solde que je fais... Et puis, si le coup de main manquait encore, il vous faudrait fuir, chevalier ; car la police de Dubois ne vous pardonnerait pas... (Présentant un petit portefeuille.) Il y a dans ce portefeuille dix autres mille livres, payables à Dunkerque... Embarquez-vous là pour Londres ; à Londres, le rendez-vous général.

D'HARMENTAL

Madame, cette fois, nous réussirons. Votre Altesse n'a pas de plan particulier ?

LA DUCHESSE

À la sortie du bois de Vincennes, vous posterez vos hommes de vingt en vingt pas... Laval arrêtera le coureur ; Pompadour se tiendra, le pistolet au poing, à la portière ; les hommes de renfort garrotteront les deux valets de pied, qui sont tout l'équipage du prince...

D'HARMENTAL

Et moi ?

LA DUCHESSE

Vous, vous remplacerez le postillon, vous êtes un cavalier infatigable... Vous conduirez le carrosse au galop ; vous arrêterez d'abord à Charenton, dont le maître de poste est à nous. Là est une chaise de voyage tout attelée, les postillons en selle... Vous repartez au galop, vous traversez la Marne à Alfort, la Seine à Villeneuve-Saint-Georges ; vous gagnez Grandvaux, Montlhéry ; vous êtes sur la route d'Espagne.

D'HARMENTAL

Mais le prince parlera.

LA DUCHESSE

Ce n'est plus un prince, c'est un pauvre fou qui se croit duc d'Orléans... Vous êtes ses parents, et vous le conduisez à Saragosse, dans votre famille. C'est hasardeux, je le sais... Mais jamais entreprise ne réussit mieux que celle dont nul ne se défie... Nous, pendant ce temps, nous faisons ici vos affaires, ainsi que vous ferez les nôtres là-bas. Eh bien, chevalier ?

D'HARMENTAL

Eh bien, madame, vos ordres seront exécutés.

LA DUCHESSE

À demain donc !

D'HARMENTAL

À demain.

LA DUCHESSE

Venez, l'abbé... Chevalier, bon courage ! nous touchons au but... Encore ce pas, et, grands et petits, notre fortune à tous est bien faite. Adieu. (Elle lui tend la main.) Ah ! voyez dans la rue si

nul ne nous a guettés.

D'HARMENTAL tire le rideau, et, à part,  
voyant Bathilde rentrer chez elle avec colère

Tiens ! qu'a donc Bathilde ?... (Haut.) Personne, madame, personne.

LA DUCHESSE

Adieu.

(Elle sort avec Brigaud.)

Scène IV

D'Harmental, Roquefinette.

D'HARMENTAL

À nous deux, mon brave ! Je vous ai fait attendre...

ROQUEFINETTE

Oh !...

D'HARMENTAL

Mais qu'avez-vous donc ? Vous n'êtes plus cet homme souriant, épanoui... Vous avez entendu, n'est-ce pas ?

ROQUEFINETTE

Tout !

D'HARMENTAL

Eh bien, est-ce que cela ne vous va pas ?

ROQUEFINETTE

Je ne dis pas cela.

D'HARMENTAL

Les douze hommes...

ROQUEFINETTE

Je les ai.

D'HARMENTAL

Et leur chef, ce vaillant Roquefinette...

ROQUEFINETTE

Oh ! celui-là, je sais où le trouver... en supposant que nous tombions d'accord sur les conditions.

D'HARMENTAL, à part

Décidément, il a quelque chose. (Pendant tout ce temps, Bathilde

a regardé, dans la rue, s'éloigner madame du Maine ; elle rentre chez elle.) Eh bien, les conditions, capitaine, nous allons les discuter, comme deux bons compagnons, et je crois avoir pris mes mesures d'avance pour que vous soyez content.

ROQUEFINETTE

Voyons-les.

D'HARMENTAL

D'abord, je double la somme que vous avez touchée la dernière fois.

ROQUEFINETTE

Ah ! je ne tiens pas à l'argent.

D'HARMENTAL

Comment ! capitaine, vous ne tenez pas à l'argent ?... À quoi tenez-vous donc, alors ?

ROQUEFINETTE

À une position.

D'HARMENTAL

Que voulez-vous dire ?

ROQUEFINETTE

Tous les jours, chevalier, je me fais plus vieux de vingt-quatre heures, et, avec l'âge, la philosophie arrive.

D'HARMENTAL

Voilà un préambule inquiétant... Qu'y a-t-il donc ?... Voyons, capitaine, parlez ! qu'ambitionne votre philosophie ?

ROQUEFINETTE

Je vous l'ai dit, une position convenable, un grade qui soit en harmonie avec mes longs services... pas en France ! vous comprenez, en France, j'ai trop d'ennemis... mais en Espagne !... Ah ! en Espagne, cela m'irait bien !... un beau pays ! des femmes superbes ! des doublons à remuer à la pelle !... Décidément, je veux un grade en Espagne.

D'HARMENTAL

Mais la chose n'est pas impossible, et cela dépend du grade que vous désirez.

ROQUEFINETTE

Oh ! quand on souhaite, autant souhaiter quelque chose qui en vaille la peine.

D'HARMENTAL

Vous m'inquiétez, monsieur... Je n'ai pas les sceaux du roi Philippe V pour signer les brevets... Enfin, dites toujours.

ROQUEFINETTE

Eh bien, je vois tant de blancs-becs à la tête des régiments, que, moi aussi, je veux être colonel !

D'HARMENTAL

Colonel ! vous ?... Impossible !

ROQUEFINETTE

Et pourquoi donc cela ?

D'HARMENTAL

Parce que, si l'on vous fait colonel, vous qui n'avez qu'une position secondaire dans l'affaire, que voulez-vous que je demande, moi qui suis à la tête ?

ROQUEFINETTE

Vous demanderez ce que vous voudrez, monsieur le chevalier ; moi, je ne vous marchanderai pas... Quoi ! vous voyez que M. Dubois est sur nos traces, que l'affaire s'embrouille, et que nos têtes sont en jeu, vous me dites : « Roquefinette, en avant ! » et vous marchandez les titres. Fi, chevalier !... Ma parole d'honneur ! plutôt que d'en démordre, je mettrais mes mains dans mes poches, et je laisserais faire M. Dubois.

D'HARMENTAL

Bon ! vous voulez être colonel... Mais, supposez que je vous fasse cette promesse, comment répondre que j'aurai l'influence de la faire ratifier ?

ROQUEFINETTE

Oh ! ne vous tourmentez pas de cela : je compte bien manipuler mes petites affaires moi-même.

D'HARMENTAL

Où cela ?

ROQUEFINETTE

À Madrid !

D'HARMENTAL

Mais qui vous dit que je vous y mène ?

ROQUEFINETTE

Je ne sais pas si vous m'y menez, mais je sais que j'y vais.

D'HARMENTAL

Pour quoi faire ?

ROQUEFINETTE

Pour y conduire le régent, pardieu !

D'HARMENTAL

Mais vous êtes fou !...

ROQUEFINETTE

Pas de gros mots... Voyons, vous me demandez mes conditions, je vous les dis ; elles ne vous conviennent pas... Bonsoir !... nous n'en serons pas plus mauvais amis pour cela.

(Il se lève et va pour sortir.)

D'HARMENTAL

Vous vous en allez ?

ROQUEFINETTE

Sans doute.

D'HARMENTAL

Mais réfléchissez donc qu'il est impossible qu'on vous confie, à vous, une mission de cette importance.

ROQUEFINETTE

Pourtant, cela sera ainsi... ou ne sera pas du tout... Je conduirai le régent à Madrid, je le conduirai seul... ou le régent restera au Palais-Royal.

D'HARMENTAL

Et vous vous croyez assez bon gentilhomme pour arracher des mains de Philippe d'Orléans l'épée qui a renversé les murailles de Lérida, et qui a reposé sur le coussin de velours, près du sceptre de Louis XIV ?

ROQUEFINETTE

Je me suis laissé dire qu'à la bataille de Pavie, François I<sup>er</sup> a

rendu son épée à un boucher... Adieu, chevalier !

D'HARMENTAL

Capitaine ! voyons, ne nous quittons pas ainsi ; partageons le différent par la moitié... Je conduirai le régent en Espagne, et vous viendrez avec moi.

ROQUEFINETTE

Oui... pour que le pauvre capitaine se perde dans la poussière que fera le brillant chevalier, pour que l'on oublie Roquefinette en vous voyant, comme tout à l'heure ici, vous, madame du Maine et M. Brigaud, vous l'oubliez... et cependant, il était bien près... Impossible !... j'aurai la conduite de l'affaire, ou elle ne se fera pas !

D'HARMENTAL

Mais c'est une trahison !

ROQUEFINETTE

Plaît-il ?... J'appelle cela une condition, moi ! et je m'y tiens.

D'HARMENTAL

C'est-à-dire que vous voulez être le maître de laisser aller le régent, s'il vous offre le double de ce que je vous donne.

ROQUEFINETTE

Peut-être.

D'HARMENTAL, se contenant

Tenez, capitaine, je vous donne vingt mille livres comptant ; l'argent est là, dans ce portefeuille.

ROQUEFINETTE

Tarare !

D'HARMENTAL

Je vous emmène en Espagne.

ROQUEFINETTE

Chanson !

D'HARMENTAL

Et je m'engage à vous faire obtenir un régiment.

ROQUEFINETTE, chantonnant

Lanlaire ! comme dit la présidente.



D'HARMENTAL

Prenez garde, capitaine !... au point où nous en sommes, avec les terribles secrets que vous savez, il y a imprudence pour vous à refuser mes offres.

ROQUEFINETTE

Bah ! et que m'arrivera-t-il, si je refuse ?

D'HARMENTAL

Il arrivera que vous ne sortirez pas d'ici !

ROQUEFINETTE

Et qui m'en empêchera ?

D'HARMENTAL

Moi... (Prenant ses pistolets sur un meuble.) Un pas encore, et je vous donne ma parole d'honneur que je vous brûle la cervelle !

ROQUEFINETTE

Il faudrait d'abord, pour cela, que vous ne tremblassiez pas comme une vieille femme !... Savez-vous ce que vous allez faire ? Vous allez me manquer, le bruit attirera la voisine, cette jolie personne qui écrit là-bas en face... On appellera la garde ; la garde me demandera pourquoi vous avez tiré sur moi, et il faudra bien que je le dise.

D'HARMENTAL

Vous avez raison. (Il remet ses pistolets sur le meuble et prend son épée.) Je vous tuerai plus honorablement que vous ne méritez !... L'épée à la main, monsieur ! l'épée à la main !

ROQUEFINETTE

Et avec quoi me défendrai-je contre ceci ?... Est-ce que vous n'avez pas quelque part une des aiguilles à tricoter de votre maîtresse ?

D'HARMENTAL

Oh ! mon épée me suffit bien ; elle fait plus de mal que vous ne pensez... et, puisque vous n'en avez pas peur... tenez !

(Il lui fouette le visage avec son épée.)

ROQUEFINETTE

Démons !

(Il se met en garde.)

BATHILDE, qui a écrit

Oui, c'est cela... je ne le reverrai plus. « Monsieur, puisque la vie vous est si douce sans moi, vivez sans moi... Vivez heureux !... Adieu ! »

(Combat acharné.)

ROQUEFINETTE

La main est leste, il n'y a rien à dire... Touché, hein ?...

D'HARMENTAL, blessé

Oui, l'aiguille à tricoter... Qu'en pensez-vous ?

(Il perce Roquefinette.)

ROQUEFINETTE

Ah ! un joli coup d'épée, chevalier ! (Il chancelle.) Ah ! diable de carrelet, va !... (Il laisse tomber son épée.) Chevalier, c'est vous qui mènerez le régent à Madrid... sans rancune !

(Il tombe.)

D'HARMENTAL

Est-il mort ?... Le malheureux... Ah ! que de sang !

(Il s'agenouille près du corps.)

BATHILDE, écrivant

Son adresse, son nom, pour la dernière fois !

### Scène V

Les mêmes, Buvat, puis Boniface, un exempt et ses gardes.

BUVAT

Bonjour, Bathilde !

BATHILDE

Ah ! c'est vous !... Que vous m'avez fait de peine ! que j'ai pleuré, cher petit père !

BUVAT

D'abord, laisse-moi m'asseoir... Je n'ai plus de jambes.

(Il s'assied.)

BATHILDE

D'où venez-vous ? qu'avez-vous fait ?...

BUVAT

Je viens du Palais-Royal... et j'ai sauvé la France.

BATHILDE

Oh ! mon Dieu ! est-ce que vous devenez fou ?

BUVAT

Non ; mais il y avait bien de quoi le devenir... Tu sais bien, ce prince de Listhnay ?

BATHILDE

Oui...

BUVAT

Un faux prince, mon enfant ! un faux prince !...

BATHILDE

Mais ces copies qu'il vous donnait à faire ?

BUVAT

Des manifestes... des proclamations... des actes incendiaires... une révolte, une conspiration contre M. le régent.

BATHILDE

Ah ! mon Dieu !

BUVAT

Et c'est moi qui ai découvert tout cela !

BATHILDE

Vous avez parlé d'une conspiration... Mais les noms des conspirateurs ?

BUVAT

Oh ! les premiers noms du royaume : M. le duc du Maine, le prince de Cellamare... comprends-tu ?

BATHILDE

Voilà tout ?

BUVAT

Ah bien, oui !... Le baron de Vafef, M. de Laval... J'ai copié la liste.

BATHILDE

Mon père ! mon père ! dans tous ces noms-là, vous n'avez pas vu le nom... du chevalier...

BUVAT

D'Harmental ?...

BATHILDE

D'Harmental !

BUVAT

Eh ! c'est le chef, le pivot de la conspiration !

BATHILDE

Ah !

BUVAT

Rassure-toi... Le régent les connaît tous ; ils seront tous arrêtés ce soir, et, demain, pendus, écartelés, roués vifs...

BATHILDE

Malheureux ! malheureux que vous êtes ! vous avez tué celui que j'aime !

BUVAT

Hein !

BATHILDE

Mais, je vous le jure, s'il meurt, monsieur, s'il meurt, je mourrai !

(Buvat tombe anéanti, Bathilde sort.)

D'HARMENTAL

Allons, allons, je n'ai plus qu'à fuir !... Ah ! Bathilde !... Elle n'est pas là... Vite, un manteau... des armes... de l'or... Une minute pour monter chez elle... pour la décider... Allons !...

(Il ouvre la porte.)

BATHILDE

C'est moi !... (Elle voit le corps.) Ah !...

D'HARMENTAL

Tu vois, Bathilde, tu vois...

BATHILDE

Vous êtes perdu !...

D'HARMENTAL

Je le sais.

BATHILDE

Il faut fuir.

D'HARMENTAL

J'allais te chercher.

BATHILDE

Laissez-moi, laissez-moi... Partez !

D'HARMENTAL

Avec toi !

BATHILDE

Jamais ! jamais !

D'HARMENTAL

Est-ce là ce que vous m'avez juré ?

BATHILDE

Pas un moment à perdre ! on est sur vos traces... Le régent sait tout... Allez ! allez !

D'HARMENTAL

Venez donc, alors ; car je ne partirai pas seul.

BATHILDE

Et moi... moi... mon Dieu !

D'HARMENTAL

Quoi ?

(Bruit au dehors.)

BATHILDE

Écoutez !...

D'HARMENTAL

Oui... oui...

BONIFACE, du dehors

Chevalier ! chevalier !... qu'y a-t-il ?... (Entrant.) La maison est cernée... pleine de gardes !...

D'HARMENTAL

Adieu, Bathilde... Il faut mourir !

(Il saisit un pistolet.)

BATHILDE

Ah !...

(Elle lui arrache le pistolet.)

UN EXEMPT, suivi de gardes

Monsieur le chevalier d'Harmental, au nom du roi et du régent, je vous arrête.

BATHILDE

Raoul !...

(Elle s'évanouit.)

BUVAT, seul, chez lui

L'homme qu'elle aime... elle mourra s'il meurt... Je ne comprends pas.

## NEUVIÈME TABLEAU

*La chambre du régent, au Palais-Royal.*

Scène première

Le régent, la Fare.

LE RÉGENT, assis

Ne me parle de rien, la Fare ; j'ai promis à Dubois, et Dubois doit venir ici me rappeler ma promesse.

LA FARE

Eussiez-vous promis au diable, monseigneur, je vous dirai ce que j'ai à vous dire.

LE RÉGENT

Je te croyais dans ton lit, je te croyais malade ; j'étais bien débarrassé.

LA FARE

J'y étais, monseigneur ; mais, hier, j'ai reçu de la Bastille un messenger qui m'a fait lever.

LE RÉGENT

De la Bastille ?

LA FARE

Oui ; et, tout malade que j'étais, je me suis levé !... et j'y ai été.

LE RÉGENT

À la Bastille ?

LA FARE

Oui !

LE RÉGENT

Tu as donc des amis à la Bastille ?

LA FARE

Pardieu ! j'ai M. de Richelieu, j'ai Pompadour, j'ai... j'ai celui qui m'a donné le dernier coup d'épée que j'ai reçu, le chevalier d'Harmental.

LE RÉGENT

Et c'était le chevalier d'Harmental qui te faisait demander ?

LA FARE

En personne.

LE RÉGENT

Et Dubois t'a laissé entrer à la Bastille ?

LA FARE

Le chevalier avait dit qu'il avait des révélations à faire, mais ne voulait les faire qu'à moi.

LE RÉGENT

Et il a fait des révélations, le chevalier d'Harmental ?

LA FARE

Allons donc ! est-ce que les gentilshommes se déshonorent !... Non, ils meurent, et tout est dit.

LE RÉGENT

Eh bien, pourquoi te faisait-il demander, alors ?

LA FARE

Pour me remettre cette lettre.

LE RÉGENT

Cette lettre ! Et à qui est-elle adressée ?

LA FARE

À vous, monseigneur.

LE RÉGENT

Je ne la lirai pas.

LA FARE

Oh ! si fait, pardon, vous la lirez.

LE RÉGENT

Je te dis que je ne la lirai pas.

LA FARE

Monseigneur, j'ai donné ma parole d'honneur.

LE RÉGENT

Ta parole d'honneur, de quoi ?

LA FARE

Que vous la liriez, et vous ne me ferez pas mentir.

LE RÉGENT

Tous ces drôles-là s'entendent... Allons, donne. (Après avoir lu.) C'est bien, prenez un carrosse, huit gardes, et amenez-le ici... Je lui parlerai ! Mais, avant tout, votre parole d'honneur, la Fare, que vous n'aidez en rien à sa fuite, et que, pris à la Bastille par vous, il sera reconduit par vous à la Bastille.

LA FARE

Foi de gentilhomme !

LE RÉGENT

Eh bien, qu'attendez-vous ?

LA FARE

Un mot pour M. Delaunay, le gouverneur.

LE RÉGENT

C'est juste. Le voici...

(Il donne un ordre à la Fare.)

LA FARE

Merci, monseigneur !

LE RÉGENT

Vous voilà bien content, n'est-ce pas ? Dubois s'était donné bien du mal pour finir cette affaire, et nous lui gâtons toute sa besogne.

LA FARE

Avec de la générosité ?... Bon !... Monseigneur, ne croyez pas cela.

LE RÉGENT

Qu'il le sache seulement, et je serai boudé huit jours.

LA FARE

Il ne le saura pas.

LE RÉGENT

Oh ! il le saura, il sait tout... Tenez, justement, le voici ! Diantre soit de votre clémence, la Fare ! Allons ! passez par mon



appartement, Dubois gronderait, et il aurait raison. Vite ! vite !  
(Ils sortent.)

## Scène II

Dubois, un secrétaire, puis Buvat.

DUBOIS, au secrétaire

On aura soin que les familles des suppliciés soient averties  
honorablement après l'exécution... Allez ! Qu'y a-t-il encore ?

LE SECRÉTAIRE

Monseigneur, il y a là un homme qui veut vous parler.

DUBOIS

Je n'y suis pas.

LE SECRÉTAIRE

Un homme qui vous a rendu, dit-il, un grand service.

DUBOIS

Raison de plus pour que je n'y sois pas ; il me demanderait  
quelque chose.

LE SECRÉTAIRE

C'est qu'il a bien insisté et qu'il pleurniche.

DUBOIS

Chassez ! chassez !

BUVAT, montrant sa tête

C'est moi, monseigneur.

DUBOIS

Qu'est-ce que ce drôle ?

(Le secrétaire sort.)

BUVAT

Moi, Jean Buvat.

DUBOIS

Qu'est-ce que cela, Buvat ?

BUVAT

Celui qui a sauvé la France, vous savez ?

DUBOIS

Voulez-vous bien me faire le plaisir de déguerpir, maraud ?

BUVAT

Oh ! monseigneur !

DUBOIS

Hors d'ici !

BUVAT

Je n'en ai que pour cinq minutes.

DUBOIS

Si je sonne, gare à vos oreilles !

BUVAT

Je ne vous demanderai pas d'argent, monseigneur.

DUBOIS

Alors, puisque tu ne demandes pas d'argent, tu n'as rien à faire ici.

BUVAT

Pardon, pardon, j'y ai affaire, fort affaire, et voilà pourquoi j'y reste.

(Il s'assied.)

DUBOIS

Comment ! tu restes malgré moi ?

BUVAT

J'y resterais malgré le régent lui-même, voyez-vous ! je suis monté. (À lui-même.) Elle m'a dit qu'elle en mourrait.

DUBOIS

Monsieur Buvat, je vous préviens d'une chose...

BUVAT

Laquelle ?

DUBOIS

Je vais appeler deux laquais.

BUVAT

Pour quoi faire ?

DUBOIS

Pour vous jeter à la porte.

BUVAT

Monsieur Dubois, vous n'êtes pas poli ; comme j'ai besoin de vous, je vous passe l'impolitesse... Non, vous n'irez pas à la son-

nette, non ! Asseyez-vous un peu et causons, là, causons, n'est-ce pas ?

DUBOIS

Ouais ! il a quelque chose d'égaré, ce me semble... Est-ce un fou ?... Prenons garde.

BUVAT

Maintenant, vous m'écoutez, c'est très-bien ; je n'ai qu'une misère à vous demander.

DUBOIS

Faites vite, mon ami.

BUVAT

Une signature... comme cela... un trait de plume... délié et plein, avec une rosace, voilà tout.

DUBOIS

La tête n'y est plus... Diable ! diable ! Et pourquoi cette signature, mon cher monsieur Buvat ?

BUVAT

Cette signature, c'est, monseigneur, à propos d'une petite condamnation, vous savez ?

DUBOIS

Non, je ne sais pas.

BUVAT

Eh ! si, dans cette petite conspiration... vous savez bien ?

DUBOIS

Une petite condamnation dans une petite conspiration ?...

BUVAT

Oui, c'est à propos d'un des conjurés qui voulaient, les scélérats, enlever M. le régent.

DUBOIS

Eh bien, ce scélérat ?...

BUVAT

Ce scélérat, je viens demander sa grâce.

DUBOIS

La grâce de qui ?

BUVAT

De M. le chevalier d'Harmental.

DUBOIS

Ah bien, en voilà, une plaisanterie !... Ah ! il ne vous faut que cette misère-là, à vous... la grâce de M. d'Harmental ?

BUVAT

Mon Dieu, oui, rien que cela.

DUBOIS

Pas davantage ?

BUVAT

Mon Dieu, non, pas davantage ; mais il me la faut.

DUBOIS

En vérité, si j'avais le temps, ce bipède me divertirait beaucoup. Mon ami, nous verrons cela, nous reparlerons de cela.

BUVAT

Quand, s'il vous plaît ?

DUBOIS

Ces jours-ci !

BUVAT

Mais c'est demain qu'on exécute le jugement, et, une fois que l'exécution aura été faite, je crois qu'il serait un peu tard.

DUBOIS

Il est d'une bêtise épouvantable, il n'y a pas moyen d'y résister... Allons, hors d'ici ! ou sinon...

BUVAT

Oh ! non, non... Vous entendez bien que je ne rentrerai pas comme cela à la maison !

DUBOIS

Parce que ?...

BUVAT

Parce que Bathilde en mourrait !

DUBOIS

Eh bien, qu'est-ce que cela me fait, à moi, que Bathilde en meure ?

BUVAT

Hein ?

DUBOIS

Je dis : qu'est-ce que cela me fait ?

BUVAT

Que Bathilde meure, oui, j'ai bien entendu que vous avez dit cela... Cela ne vous fait rien que Bathilde meure ? Oh ! mais c'est une parole cruelle, infâme ; ce n'est pas une parole, c'est un rugissement de tigre !

DUBOIS

Plaît-il ?

BUVAT

C'est une atrocité, c'est un crime qui n'a pas de nom ! Bathilde mourir !... ma pauvre Bathilde ! Oh ! est-ce que c'est vous qui avez dit cela ?

DUBOIS

Sacrebleu ! monsieur Buvat, en finirons-nous ?

BUVAT

Je savais bien que vous êtes un vilain homme, je vois bien que vous n'avez pas même la figure d'un homme ; mais je ne croyais pas que, sous cette laide enveloppe, il y eût un cœur plus hideux encore.

DUBOIS

Oh ! mon maître, mon maître, vous serez pendu !

BUVAT

Vous me l'avez déjà dit. Eh bien, avant d'être pendu, avant de voir décapiter M. d'Harmental, avant de voir Bathilde mourir de chagrin, je vais commencer par me donner une petite satisfaction.

DUBOIS

Et laquelle, monsieur ?

BUVAT

Parbleu ! il ne m'en coûtera pas davantage, sabre de bois !

DUBOIS

C'est effrayant !

BUVAT

Je suis très-fort, je suis un hercule quand je me mets en colère, je briserais toute la maison comme ceci... (Il casse sa canne.) Sabre de bois ! je vais vous rompre en mille millions de morceaux !

(Il saisit Dubois à la gorge.)

DUBOIS

Au secours ! à l'aide !

BUVAT

Ah ! Bathilde mourra !... ah ! M. d'Harmental mourra !... ah ! je mourrai !... Attends ! attends !

(Il le renverse sur le sofa en continuant de l'étrangler.)

DUBOIS

Au secours ! au secours !

### Scène III

Les mêmes, le régent.

LE RÉGENT

Qu'y a-t-il ?

DUBOIS

À l'aide !

BUVAT

Tiens, c'est M. Philippe !

LE RÉGENT

Dubois qu'on étrangle ? Ah ! ah !

BUVAT

Bonjour, monsieur Philippe ! N'est-ce pas que j'ai raison ?

LE RÉGENT

Tu dois avoir raison... Je connais cette figure-là... Lâchez-le, mon brave... Qui êtes-vous ?

BUVAT

Jean Buvat, monsieur Philippe ; vous savez, le bibliothécaire à qui le roi doit de l'argent.

LE RÉGENT

Eh ! oui !

DUBOIS

C'est un fou, c'est un enragé, c'est un assassin ! laissez-moi le faire écarteler, monseigneur.

Scène IV

Les mêmes, Ravanne.

RAVANNE

Ah ! monseigneur ! monseigneur !

LE RÉGENT

Eh bien, quoi ?

RAVANNE

Pardon, est-ce que... ? Ah ! monsieur l'abbé, vous êtes tout violet !

LE RÉGENT, riant

Pardieu ! c'est sa couleur, un évêque...

DUBOIS

Bien, bien !... oh ! l'esprit est une belle chose... Merci, monseigneur !

LE RÉGENT

Eh bien, quoi ? Tu te sauves parce que je ris ?

DUBOIS

Vous avez trop d'esprit, monseigneur, pour ne pas vous tirer d'affaire sans moi... Riez, riez ! rira bien qui rira le dernier !

(Il sort.)

LE RÉGENT

Et ce brave homme que tu oublies... Dubois ! Dubois !

RAVANNE

Je le reconduirai, monseigneur ; vous savez que c'est un des privilèges de ma charge ; mais veuillez d'abord m'écouter.

LE RÉGENT

Tu es tout joyeux.

RAVANNE

Ma foi, monseigneur, on le serait à moins ; je viens de rencontrer un ange.

LE RÉGENT

Un ange, bah ! où cela ?

RAVANNE

À la porte, suppliant la garde de la laisser arriver jusqu'à vous.

LE RÉGENT

Eh bien ?

RAVANNE

On la repoussait, je l'ai prise sous ma protection.

LE RÉGENT

Attends !... (À Buvat.) Eh bien, où allez-vous ?

BUVAT

Je vais tâcher de le rejoindre !

LE RÉGENT

Qui ? Dubois ? Et pourquoi ?

BUVAT

Pour l'achever.

LE RÉGENT

Non, non ; on en a encore besoin ici.

BUVAT

Pour longtemps ?

LE RÉGENT

Pour quelques mois.

BUVAT

Enfin, je patienterai !

(Il sort.)

LE RÉGENT

Maintenant, fais entrer...

RAVANNE

Entrez, mademoiselle ; j'ai fait ce que j'ai pu, le reste vous regarde.

LE RÉGENT

Tiens, tiens !



## Scène V

Le régent, Bathilde, puis la Fare, puis Ravanne.

BATHILDE

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

LE RÉGENT

Qu'y a-t-il, mademoiselle, et que me voulez-vous ?

BATHILDE, s'agenouillant

Oh ! monseigneur !

LE RÉGENT

Relevez-vous, je vous prie.

BATHILDE

Non, monseigneur, non, c'est à vos pieds que je dois être ; car je viens vous demander une grâce.

LE RÉGENT

Une grâce ! et laquelle ?

BATHILDE

Voyez d'abord qui je suis, monseigneur... (Elle tend la lettre au duc d'Orléans.) Lisez, monseigneur, lisez !

LE RÉGENT, lisant

« Madame, votre mari est mort pour la France et pour moi... Ni la France ni moi ne pouvons vous rendre votre mari ; mais souvenez-vous que, si jamais vous aviez besoin de quelque chose, nous sommes tous les deux vos débiteurs... PHILIPPE D'ORLÉANS. » Je reconnais parfaitement cette lettre pour être de moi, mademoiselle ; mais, à la honte de ma mémoire, je ne me rappelle plus à qui elle a été écrite.

BATHILDE

Voyez l'adresse, monseigneur.

LE RÉGENT

« Clarisse Durocher. » Oui, en effet, je me rappelle, j'ai écrit cette lettre d'Espagne, après la mort d'Albert, qui a été tué à la bataille d'Almanza ; j'ai écrit cette lettre à sa veuve... Comment se trouve-t-elle entre vos mains ?

BATHILDE

Hélas ! monseigneur, je suis la fille d'Albert et de Clarisse.

LE RÉGENT, la relevant

Vous, mademoiselle !... Et qu'est devenue votre mère ?

BATHILDE

Elle est morte, monseigneur.

LE RÉGENT

Depuis longtemps ?

BATHILDE

Depuis douze ans.

LE RÉGENT

Mais heureuse, sans doute, ne manquant de rien ?

BATHILDE

Au désespoir, monseigneur ! dans la misère la plus profonde !

LE RÉGENT

Mais comment ne s'est-elle pas adressée à moi ?

BATHILDE

Votre Altesse était encore en Espagne.

LE RÉGENT

Oh ! mon Dieu ! que me dites-vous là ! Pauvre Clarisse ! pauvre Albert ! ils s'aimaient tant... je me le rappelle... Elle n'aura pu lui survivre... Savez-vous que votre père m'avait sauvé à Nerwinde, mademoiselle ? savez-vous cela ?

BATHILDE

Oui, monseigneur, je le savais, et voilà ce qui m'a donné le courage de me présenter devant vous.

LE RÉGENT

Mais vous, pauvre enfant, pauvre orpheline, qu'êtes-vous devenue, alors ?

BATHILDE

Moi, monseigneur, j'ai été recueillie par un pauvre écrivain nommé Jean Buvat.

LE RÉGENT

Jean Buvat ?... Mais, attendez donc, je connais ce nom-là... Jean Buvat, mais c'est ce pauvre diable de copiste qui a décou-

vert toute la conspiration du prince de Cellamare ; alors, cette pupille qu'il était si pressé de revoir, cette Bathilde...

BATHILDE

Hélas ! c'était moi !

LE RÉGENT

Mademoiselle, il paraît que tout ce qui vous entoure était destiné à me sauver ; me voilà deux fois votre débiteur... Vous avez dit que vous aviez une grâce à me demander... Parlez hardiment, je vous écoute.

BATHILDE

Ô mon Dieu, donnez-moi la force !

LE RÉGENT

Mais c'est donc une chose bien importante et bien difficile que celle que vous souhaitez ?

BATHILDE

Monseigneur, c'est la vie d'un homme qui a mérité la mort.

LE RÉGENT

S'agirait-il du chevalier d'Harmental ?

BATHILDE

Hélas ! monseigneur, c'est Votre Altesse qui l'a dit.

LE RÉGENT

Est-il votre parent, votre allié, votre ami ?

BATHILDE

Il est ma vie, il est mon âme, monseigneur !... je l'aime !

LE RÉGENT

Mais savez-vous que, si je fais grâce à lui, il faut que je fasse grâce à tout le monde, et qu'il y a dans cette affaire de plus grands coupables encore que lui ?

BATHILDE

Oh ! grâce de la vie seulement, monseigneur ; qu'il ne meure pas, c'est tout ce que je demande.

LE RÉGENT

Mais, si je commue sa peine en une prison perpétuelle, vous ne le verrez plus.

BATHILDE

Je ne le verrai plus, mais il vivra.

LE RÉGENT

Que deviendrez-vous, alors ?

BATHILDE

J'entrerai dans un couvent, monseigneur, où, pendant le reste de ma vie, je prierai pour vous et pour lui.

LE RÉGENT

Cela ne se peut pas.

BATHILDE

Pourquoi donc, monseigneur ?

LE RÉGENT

Parce qu'aujourd'hui même, il y a une demi-heure, on m'a demandé votre main, et que je l'ai promise.

BATHILDE

Ma main, monseigneur ! vous avez promis ma main ! et à qui donc, mon Dieu ?

LE RÉGENT, lui donnant  
la lettre de d'Harmental

À votre tour, lisez !

BATHILDE

Raoul !... l'écriture de Raoul !... Qu'est-ce que cela veut dire ?

LE RÉGENT

Lisez !

BATHILDE, lisant

« Monseigneur, j'ai mérité la mort, je le sais, et ne viens point vous demander la vie... Je suis prêt à mourir au jour fixé, à l'heure dite ; mais il dépend de Votre Altesse de me rendre cette mort plus douce, et je viens la supplier à genoux de m'accorder cette faveur... J'aime une jeune fille, que j'eusse épousée si j'eusse vécu... Permettez qu'elle soit ma femme ; quand je vais mourir, au moment où je la quitte pour toujours, où je la laisse seule et isolée au milieu du monde, que j'aie au moins la consolation de lui donner pour sauvegarde mon nom et ma fortune... En sortant de l'église, je marcherai à l'échafaud. C'est mon dernier vœu,

c'est mon seul désir... Ne refusez pas la prière d'un mourant...  
 RAOUL D'HARMENTAL. » Ah ! monseigneur ! monseigneur ! vous voyez bien que, pendant que je pensais à lui, il pensait à moi.

LE RÉGENT

Eh bien, soit, je lui accorde sa demande, elle est juste... Puisse cette grâce, comme il le dit, adoucir ses derniers moments.

BATHILDE

Oh ! c'est bien affreux, le revoir pour le perdre à l'instant même ! Monseigneur, monseigneur, la vie ! je vous en supplie... et que je ne le revoie jamais, j'aime mieux cela.

LE RÉGENT

Pourquoi voulez-vous que je fasse pour le chevalier plus qu'il ne demande lui-même ?

BATHILDE

Oh ! mais pour moi, pour moi, monseigneur !

LE RÉGENT, sonnant

Qu'on éclaire la chapelle et que mon aumônier se tienne prêt.

BATHILDE

Oh ! monseigneur, monseigneur, vous êtes bien cruel !

LA FARE, entrant

Monseigneur !

LE RÉGENT

C'est vous, la Fare ; bien !

RAVANNE, entrant

Eh bien, mademoiselle ?

BATHILDE

Inflexible ! inflexible !

LE RÉGENT

Vous savez ce qu'a demandé le chevalier, monsieur de la Fare ? Sa demande lui est accordée. Vous servirez de témoin à M. d'Harmental ; Ravanne, vous accompagnerez mademoiselle Durocher à l'autel... Ah ! qu'on fasse prévenir ce bonhomme qui était ici tout à l'heure.

LA FARE

Mais, ensuite, monseigneur ?

RAVANNE

Après, Votre Altesse ?

LE RÉGENT

Vous trouverez mes ordres à la Bastille, en y reconduisant le chevalier.

RAVANNE

Madame pourra-t-elle l'accompagner.

LE RÉGENT

Jusqu'à la porte de la Bastille, oui.

BATHILDE

Monseigneur.

LE RÉGENT

Assez, mademoiselle ! assez !

BATHILDE

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! (Le régent sort ; la porte du fond s'est éclairée, on voit une chapelle remplie de gardes. – D'Harmental entre.) Raoul !

D'HARMENTAL

Bathilde !... Du moins, je mourrai votre époux !

(Ravanne donne la main à Bathilde ; ils entrent dans la chapelle.)

## DIXIÈME TABLEAU

À Chelles. – Un salon élégant.

Scène première

Bourguignon, Buvat.

BOURGUIGNON

Entrez, monsieur Buvat, entrez !

BUVAT, sur la porte

Mais, avant d'entrer, monsieur Bourguignon, je voudrais bien savoir où je suis.

BOURGUIGNON

Monsieur, vous êtes à Chelles.

BUVAT

Ah ! je suis à Chelles ; c'est déjà bien, et je suis satisfait de

savoir que je suis à Chelles ; mais à qui cette maison dans laquelle vous me faites entrer ?

BOURGUIGNON

À qui cette maison ?... vous ne le savez pas ?

BUVAT

Non, non, monsieur ; voilà pourquoi j'ai l'honneur de vous le demander.

BOURGUIGNON

Eh bien, vous êtes chez madame la baronne.

BUVAT

Ah ! je suis chez madame la baronne ?... Ah ! ah !

BOURGUIGNON

Oui, elle vient d'acquérir cette propriété.

BUVAT

Je lui en fais mon compliment bien sincère... Mais pardon...

BOURGUIGNON

Quoi, monsieur ?

BUVAT

Quelle est cette baronne, s'il vous plaît ?

BOURGUIGNON

Vous demandez quelle est cette baronne ?

BUVAT

Oui, je demande quelle est... Aurais-je commis une indiscretion, par hasard, monsieur Bourguignon ?

BOURGUIGNON

Non, monsieur, pas le moins du monde... Cette baronne, c'est une amie de M. Philippe.

BUVAT

De M. Philippe ?... Ah ! oui, un bien brave homme, que ce M. Philippe... Ainsi donc, c'est M. Philippe... ?

BOURGUIGNON

Qui m'a chargé de vous conduire ici, chez la baronne.

BUVAT

Ah ! voilà, c'est cette baronne que je ne peux pas savoir...

COMTOIS, annonçant

Madame la baronne d'Harmental !

BUVAT, à part

C'est probablement la mère de ce pauvre chevalier.

Scène II

Bathilde, Buvat.

BUVAT

Bathilde ! Bathilde !... Est-ce bien toi, mon enfant ?

BATHILDE

Oh ! petit père, j'ai donc le bonheur de vous retrouver, vous, au moins ?

BUVAT

Ah ! mon Dieu !... Eh bien, puisque te voilà, tu vas tout m'expliquer, mon enfant. Il faut te dire que je crois que j'ai fait un rêve, vois-tu.

BATHILDE

Que vous est-il arrivé, petit père ?

BUVAT

Imagine-toi que j'ai été chez le régent.

BATHILDE

Et qu'alliez-vous faire chez le régent ?

BUVAT

Tu comprends, ma pauvre enfant, tu m'avais dit : « Malheureux ! vous avez tué celui que j'aime ; mais, je vous le dis, s'il meurt, je meurs ! »

BATHILDE

Alors... ?

BUVAT

Il s'agissait de t'empêcher de mourir, ma pauvre enfant, et j'ai demandé à M. Dubois la vie de M. d'Harmental, en récompense de ce que j'avais sauvé la France.

BATHILDE

Eh bien ?



BUVAT

Eh bien, il m'a ri au nez, il m'a dit que j'étais fou, et il a voulu me faire mettre à la porte.

BATHILDE

À la porte ?

BUVAT

Oui ; mais je n'ai pas voulu m'en aller, moi ; je lui ai dit que je voulais la vie du chevalier d'Harmental, attendu que c'était ta vie, mon enfant ; alors, il a répondu quelque chose, je ne sais plus trop quoi ! Ce quelque chose m'a exaspéré, je lui ai sauté à la gorge.

BATHILDE

Oh ! mon Dieu ! Et... ?

BUVAT

Et je crois que je l'ai un peu étranglé.

BATHILDE

Vous, petit père ?

BUVAT

Oui ; il a crié beaucoup, malheureusement, et il allait ne plus crier du tout, quand il est arrivé quelqu'un : M. Philippe, un monsieur que je connais, puis un petit bonhomme de page ; ça m'a dérangé... On m'a conduit dans une chambre où je suis resté seul ; un instant après, M. Bourguignon est venu me chercher, il m'a dit qu'on m'attendait pour un mariage... Oh ! je lui ai dit : « Non, ce n'est pas la peine, monsieur Bourguignon, je n'ai pas le cœur à la noce... » Il m'a répondu : « C'est égal, venez toujours. » Comme c'est un garçon très-aimable que M. Bourguignon, je l'ai suivi ; alors, il m'a conduit à la porte d'une chapelle... Ah ! vois-tu, mon enfant, c'est ici que ça s'embrouille dans ma tête. Imagine-toi qu'il m'a semblé que je te voyais agenouillée devant l'autel avec le chevalier d'Harmental, tout entouré de gardes ; un prêtre vous mariait... C'est étonnant de rêver comme cela tout éveillé, c'est la première fois que cela m'arrive... Mais, depuis quelques jours, il m'arrive tant de choses

qui ne m'étaient jamais arrivées...

BATHILDE

Hélas ! non, vous n'avez pas rêvé, petit père : c'était bien moi, c'était bien le chevalier, c'était bien un véritable mariage.

BUVAT

Ainsi, tu es mariée ?

BATHILDE

Oui, mariée ce soir, veuve demain.

BUVAT

Veuve demain !... Tu n'as donc pu rien obtenir non plus, toi ?

BATHILDE

Hélas ! non, que d'être sa femme avant qu'il meure.

BUVAT

Oh ! et quand je pense que c'est moi qui, par peur de la torture, ai été chez cet infâme coquin de Dubois... Mais, cinq coins, dix coins, la question ordinaire et extraordinaire... Oh ! je suis un misérable ! Tiens, Bathilde, je m'en vais ; car tu ne dois plus pouvoir me regarder en face. Adieu, Bathilde ! adieu, mon enfant !

BATHILDE

Oh ! non, petit père ! restez, car je n'ai plus que vous.

BUVAT

Tu n'as plus que moi ?... Dame, si tu n'as plus que moi, je reste.

BATHILDE

Oui, oui, vous êtes bon, vous.

BUVAT

Voyons, voyons, mon enfant, du courage !

BATHILDE

Mon père, je vous dis que tout est fini !

BUVAT

Tout est fini ?

BATHILDE

Écoutez : comme je passais sur la place de la Bastille... Oh !

BUVAT

Comme tu passais sur la place de la Bastille ?...

BATHILDE

J'ai vu des hommes qui travaillaient dans l'ombre, et qui dressaient un échafaud.

BUVAT

Un échafaud ?

BATHILDE

Et peut-être qu'à cette heure... à cette heure où je vous parle, à cette heure où vous me dites d'espérer... peut-être...

COMTOIS, annonçant

M. le chevalier d'Harmental.

BUVAT

Le chevalier d'Harmental !

## Scène III

Buvat, d'Harmental, Bathilde.

D'HARMENTAL

Bathilde !

BATHILDE

Raoul !

D'HARMENTAL

Bathilde !... où suis-je ? Oh ! parle-moi donc, que je sois sûr de n'être point devenu fou.

BATHILDE

Oh ! non, c'est moi, c'est bien moi !

BUVAT

Et moi aussi, monsieur le chevalier, c'est moi, c'est bien moi.

D'HARMENTAL

Mais qui vous a amenée ici, Bathilde ?

BATHILDE

M. de Ravanne... Mais vous, vous-même, que vous est-il arrivé depuis qu'on nous a séparés à la porte de la Bastille ?

D'HARMENTAL

On m'a fait rentrer dans la forteresse : là, M. de la Fare, qui m'accompagnait, comme vous savez, a trouvé une lettre cachetée dont il a pris connaissance. Une voiture tout attelée attendait dans

la cour. « Montez, monsieur ! » a-t-il dit. J'ai obéi... Il s'est assis près de moi ; douze hommes à cheval ont pris leur place, six à chaque portière.

BATHILDE

Douze hommes à cheval...

D'HARMENTAL

Oui, j'ai compris alors que le régent me faisait grâce d'une mort infamante, que l'on m'emmenait pour me faire mourir au moins de la mort du soldat ; je me suis informé à M. de la Fare ; mais il avait ordre de ne pas me répondre. J'ai compris que j'étais condamné ; je lui ai pris les mains et je lui ai dit : « Monsieur, au nom du ciel, laissez-moi la voir une fois encore ; laissez-moi lui dire adieu, et je mourrai sans me plaindre et en vous bénissant. » Dix minutes après, la voiture s'est arrêtée devant cette maison ; l'escorte a fait halte ; M. de la Fare est monté avec moi jusque dans l'antichambre ; il a dit à un valet : « Annoncez le chevalier d'Harmental ! » et je suis entré.

BATHILDE

Oh ! mon Dieu ! et il est là dans l'antichambre ? et ces hommes sont là, sous cette fenêtre ?

D'HARMENTAL

Oui, Bathilde, oui, ma bien-aimée ; mais je te presse encore une fois sur mon cœur ; une fois encore, je te dis : Je t'aime ! une fois encore, tu peux me le dire.

BATHILDE

Oh ! oui, je t'aime !

BUVAT, allant à la fenêtre

Et quand on pense qu'il y a là sous la fenêtre douze brigands qui attendent... Ah ! mais non, il me semble qu'ils n'y sont plus... Ils s'en vont, ils s'en vont là-bas...

D'HARMENTAL

Comment ! ils s'en vont ?

BUVAT

Oui !

BATHILDE

En effet !

D'HARMENTAL

Que veut dire ceci ?

BATHILDE

Mon Dieu !

D'HARMENTAL, à la porte

Monsieur de la Fare ! monsieur de la Fare !

BOURGUIGNON

Il est parti, monsieur !

D'HARMENTAL

Comment ! sans rien dire pour moi ?

BOURGUIGNON

Si fait !... Il a dit... il a dit de faire ses compliments à monsieur.

D'HARMENTAL

Que signifie ce départ ?

BATHILDE

Écoutez, Raoul, quelle que soit la cause de ce départ, il faut en profiter.

D'HARMENTAL

Que dites-vous ?

BATHILDE

Je dis que nous sommes seuls, je dis que vous êtes libre... Fuyons !

BUVAT

Oui, fuyons !

D'HARMENTAL

Fuir ? Impossible !

BATHILDE

Impossible ! et pourquoi ?

BUVAT

Oui, pourquoi ?

D'HARMENTAL

Parce qu'en sortant de la Bastille, j'ai engagé ma parole à M. de la Fare.

Scène IV

Les mêmes, le régent.

LE RÉGENT

Je vous la rends, chevalier !

BUVAT

Tiens, M. Philippe !... Bonsoir, monsieur Philippe.

(Il lui prend la main.)

BATHILDE

Monseigneur le régent !

D'HARMENTAL

Son Altesse le duc !

BUVAT

Sabre de bois !...

LE RÉGENT

Bathilde, je me suis aperçu que j'avais, par mégarde, conservé la lettre de votre mère, et je vous la rapporte.

BATHILDE

Monseigneur !

LE RÉGENT

Ne m'avez-vous pas dit que c'était votre seul héritage ?

BATHILDE

Monseigneur !... Ah ! je savais bien que vous ne pouviez pas vouloir qu'il mourût.

LE RÉGENT

On vous avait promis le grade de mestre de camp, monsieur ; je ne veux pas que vous fassiez un sacrifice en rentrant au service du roi : monsieur le baron, voici votre brevet.

D'HARMENTAL

Monseigneur, monseigneur, vous pouvez bien me pardonner ; mais, moi, je ne me pardonnerai jamais.

LE RÉGENT

Quant à vous, monsieur Buvat, n'avez-vous point parlé à votre ami Philippe d'un certain arriéré ?...

BUVAT

Oui, monseigneur, cinq mille deux cents livres quinze sous huit deniers.

LE RÉGENT

Vous vous présenterez demain à la caisse ; voici l'ordre de vous payer.

BUVAT

Vraiment, monseigneur... (Lisant.) Ah ! pardon, pardon, monseigneur...

LE RÉGENT

Eh bien, quoi ?

BUVAT

Ça ne fait pas mon compte... C'est votre contrôleur des finances qui a fait une erreur ; il a mis... Oh ! si c'est comme cela qu'il fait vos affaires, je ne vous conseille pas de le garder à votre service.

LE RÉGENT

Eh bien, qu'a-t-il mis ?

BUVAT

Oh ! presque rien, un zéro de trop ; de sorte que l'ordonnance porte cinquante mille deux cent livres quinze sous huit deniers...

LE RÉGENT

Gardez, monsieur Buvat, gardez !

BUVAT

Il ne comprend pas... Comment, que je garde ? Mais vous voyez bien, monseigneur, qu'il y a quarante-cinq mille francs de trop.

LE RÉGENT

La différence sera pour les intérêts.

BUVAT

Ah çà ! mais le roi n'est donc plus gêné, monseigneur ?

LE RÉGENT

Quant à votre place...

BUVAT

Ah ! oui, monseigneur sait que j'ai perdu ma place pour avoir sauvé la France.

LE RÉGENT

Les appointements vous en seront conservés à titre de pension.

BUVAT

Eh bien, mais je n'aurai donc plus rien à faire ?

LE RÉGENT, montrant

Bathilde et d'Harmental

Vous apprendrez à écrire à leurs enfants.

BOURGUIGNON

Madame la baronne est servie !

LE RÉGENT

Eh bien, Bathilde, croyez-vous que votre mère m'ait pardonné ?...



## DISTRIBUTION

Buvat	M. Numa
D'Harmental	M. Laferrière
Dubois	M. Dupuis
Le régent	M. Pierron
Brigaud	M. Boileau
Roquefinette	M. A. Roger
Boniface	M. Colbrun
La Fare	M. Peupin
Ducoudray	M. Alexandre
Bourguignon	M. Castel
Simiane	M. H. Armand
Un surnuméraire	M. Vidrix
Un agent	M. Désiré
Un chiffonnier	M. Fleury
Un exempt	M. Serres
Un porteur d'eau	M. Armand
Un chanteur	M. Paul
Un garde-française	M. Morel
Clarisse Durocher	M <sup>me</sup> Rey
Bathilde	»
Ravanne	M <sup>me</sup> Hortense Jouve
La duchesse du Maine	M <sup>me</sup> Atala Beauchêne
Madame Denis	M <sup>me</sup> Génot
Nanette	M <sup>me</sup> Astruc
Madame d'Averne	M <sup>me</sup> Racine
Perrine	M <sup>me</sup> Betzy
Une voisine.	

*Le prologue et les neuf premiers tableaux, à Paris ;  
le dixième tableau, à Chelles.*